
LLI

ŒUVRES

CHOISIES

DE M. DORAT.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES
CHOISIES
DE M. DORAT.

TOME TROISIEME.

Les 3 volumes se vendent 6 liv. brochés.



A PARIS,
Chez Delalain ainé, Libraire,
rue St. Jacques, N° 240.

M. DCC. LXXXVI.
Avec approbation, & privilege du Roi.





POÉSIES FUGITIVES.

AVIS AUX SAGES DU SIECLE*

SAGES fameux, qu'allez-vous faire ?
Laissez les dogues d'Angleterre
S'entre-mordre, se déchirer :
Vous sied-il d'amuser la terre ?
Vous êtes faits pour l'éclairer.
Il n'est rien qu'ici l'on ne fronde,
Et, grace à leurs dissensions,
Souvent les précepteurs du monde

* *Voltaire & Rousseau de Genève.*

En sont devenus les bouffons.
N'allez point faner sur vos fronts
Votre laurier sexagénaire :
Le souffle seul d'un vent contraire
Sèche les plus belles moissons.
Au Parnasse le trouble règne ;
On voit courir par pelotons
Cent littéraires mirmidons
Qui vont, sur la foi de vos noms,
Se rallier sous votre enseigne.
L'un, tenant l'*Emile* à la main,
Harangue en prose sa brigade :
L'autre à son escadron mutin,
Lit jusqu'au bout la *Henriade*.
Tout cela vous paroît plaisant,
Sans doute, & des rumeurs si foles,
Sur des esprits vains & frivoles,
Prouvent assez votre ascendant.
Mais il est un monde perfide,
Froid, inexorable & léger,
Qui de tout, en riant, décide,
Hait ceux qu'il n'ose protéger,
Voudroit dégrader ce qu'il aime,
Semble se plaire à mépriser,
Et ne demande qu'à briser
L'autel qu'il a dressé lui-même ;
S'il caresse, il va déchirer ;
Sa faveur est toujours volage,
Et la satyre le soulage

De la fatigue d'admirer.
Allons, imposez-lui silence :
Qui peut armer votre courroux?
Appréhendez-vous que la France
Ne parle point assez de vous ?
Eh ! de grace, dormez tranquilles ;
Point de ces burlesques frayeurs.
Par-tout dans nos bourgs, dans nos villes
Pullulent vos admirateurs ;
De vous on s'occupe sans cesse ;
Multipliant vos traits sacrés,
Du burin la savante adresse,
Pour satisfaire à notre ivresse,
Vous a cent fois défigurés ;
A votre gré tout s'exécute ;
Pour rendre vos noms plus fameux,
La nation fait de son mieux,
Et par égard vous persécute ;
Tout vous sert, censeurs, partisans.
A ces écrits que l'on adore,
Quoique hardis & mal sonnans,
Pour donner plus de vogue encore,
On les brûle de tems en tems ;
Le moyen de pouvoir se plaindre !
Non, non, respectables rivaux,
L'oubli pour vous n'est plus à craindre ;
Cueillez le fruit de vos travaux.
Des passions l'obscur nuage
Offusque la jeune saison :

Le jour tardif de la raifon
Doit éclairer l'hiver du fage.
Aux Athlètes qui fur vos pas
Se hafardent dans la carrière,
O mes maîtres ! ne donnez pas
L'exemple de ces vils combats
Qui font rougir chaque adverfaire.
Pour l'honneur de l'humanité,
Soyez unis, daignez m'en croire ;
Vous avez la célébrité,
Il faut fonger à votre gloire.
Il eft des plaifirs fi flatteurs !
Régner fur notre ame attendrie,
D'une célefte poéfie
Déployer les riches couleurs,
Abattre d'une main hardie
L'hydre affreufe de nos erreurs,
Et lancer les foudres vengeurs
De cette intrépide éloquence
Qui fait arracher l'innocence
Au couteau des perfécuteurs :
Voilà vos droits, vos avantages ;
Soyez toujours nos bienfaiteurs,
Et plus dignes de nos hommages,
Achevez enfin par vos mœurs
Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.



ÉPITRES.

A LA BARONNE DE NEUKERQUE.

ENFIN, te voilà de retour
Dans ce pays de fous aimables,
Chez ces François recommandables
Par le caprice & par l'Amour;
Peuple charmant qui déifie
Tout ce qui vient pour l'embellir;
Qui, ſage avec étourderie,
Suit toujours l'attrait du deſir,
Et depuis deux ſiècles s'ennuie,
En courant après le plaiſir.
Des travers & des ridicules
Tu vas voir le tableau mouvant;
Cent jolis riens, peu de ſcrupules;
Des ardeurs qu'emporte le vent;
De jeunes Seigneurs bien volages,
Bien aimables, bien inſolens;
Et des bouffons, ſoi-diſant ſages;

Et des Héros de tems en tems.
Qu'aurois-tu fait dans ta Hollande,
Où l'on ignore le bon ton,
Et d'où nous viennent, me dit-on,
Les vapeurs & la contrebande ?
On n'y voit que de gros Marchands
Entêtés de leurs pâturages,
Des Nymphes pressant leurs laitages,
Et des animaux calculans,
Qui, sur les bords d'une onde pure,
Semés de bosquets enchanteurs,
Promènent leur lourde structure,
Viennent enfumer la verdure,
Et souiller le parfum des fleurs;
Qui jamais des tendres caresses
Ne ressentant l'aimable feu,
Préfèrent Barême à Chaulieu,
Et leurs pipes à leurs Maîtresses.
Et les amours dans ce climat,
Ont-ils les manières plus douces ?
Ce sont des espèces de Mousses
Toujours pendus à quelque mât,
Des Navigateurs intrépides,
Ronflant, jurant sur des vaisseaux
Ou qui nagent entre deux eaux,
Pour faire peur aux Néréïdes.
Que dire, hélas ! d'un tel pays,
Et des habitans qu'il rassemble ?
Il faut y loger, ce me semble,

Nos Matelots & nos Maris.
Parmi nous fixe ton empire.
Nous ſeuls pouvons ſentir le prix
De ces traits ſi bien aſſortis
Pour intéreſſer, pour ſeduire;
De ta bouche aux vives couleurs
Où la volupté ſemble éclore,
Où badine l'Amant de Flore,
Qui croit voltiger ſur des fleurs;
De cette belle chevelure
Qui ſe joue en mille replis,
Et, ſans ſe charger de rubis,
Eſt elle-même une parure;
De ces innombrables attraits
Que l'Amour ſeul pourroit décrire,
Et que ſans doute il n'a point faits
Pour l'œil d'un Bourguemeſtre épais
Qui ne ſait pas comme on ſoupire,
Et qui ne l'apprendra jamais.

Ici la Beauté ſouveraine
Nous fait des plaiſirs de ſes loix;
Et nous encenſons notre Reine,
Pour la mieux tromper quelquefois:
Elle en impoſe au plus volage;
Le plus téméraire la craint,
Et les Dieux mêmes qu'elle peint,
Sont oubliés pour leur image.
Quels mirthes frais tu vas cueillir!
Ils ſe plaiſent ſur nos rivages.

Que nous allons t'offrir d'hommages
Que nos Femmes vont te haïr!
Il faut t'attendre à leurs cabales,
A leurs justes ressentimens :
Elles aiment peu leurs Amans,
Mais détestent bien leurs Rivales.
Tu n'auras plus que de beaux jours :
Malgré leur jalouse colère,
Devant toi marcheront toujours
Le grand étendard de Cithère,
Et la phalange des Amours.
Pour ton époux, je le révère :
Mais qu'il reste où le Sort l'a mis ;
Et qu'il regrette en son Païs
Les péchés qu'ici tu fais faire.



A UNE COQUETTE.

C'EST aſſez me croire ta dupe !
En dépit de ta vanité
Et du manège qui t'occupe,
D'honneur, je ne l'ai pas été ;
Sauve qui peut !.... Jeune & charmante,
Tes traits ſur moi n'ont point porté.
Sans doute l'inſulte eſt criante,
C'eſt manquer à la probité.
A tes ruſes les plus ſecrettes,
Qui ? moi ! j'ai le front d'échapper !
Tout Amant qu'on ne peut tromper,
Eſt un monſtre aux yeux des Coquettes.

JE l'avouerai ; quand je te vis,
Fraîche, comme on l'eſt au bel âge,
T'avancer au milieu des ris,
Et fixer la foule volage
De tous nos jeunes étourdis,
T'offrant des cœurs à ton paſſage ;
Lorſque je vis tes beaux cheveux
Tomber, à boucles ondoyantes,
Sur tes épaules éclatantes,
Dont l'albâtre en reſſortoit mieux ;
Lorſque je vis ſur tes grands yeux

Tes longues paupières baissées,
Et ton regard ingénieux
Où l'on croit lire tes pensées;
Cette taille, qui tour-à-tour
Est légère ou voluptueuse,
Et sait être majestueuse,
Sans trop effaroucher l'Amour;
Embrâsé d'une ardeur nouvelle,
Quand je vis tout cela, Zulmé,
Je m'écriai: comme elle est belle!
Qu'il seroit doux d'en être aimé!
Mais, après la première ivresse,
Quand, laissant tomber le bandeau,
Je vis tes projets, ton adresse,
Et tout le revers du tableau;
Ta beauté toujours sous les armes
Pour insulter à ses martyrs;
L'artifice de tes soupirs
Et le mensonge de tes larmes;
Quand je te vis à tes Amans
Jetter une amorce perfide,
Pour t'assurer de leurs tourmens;
Quand je surpris une ame aride,
Sous le masque des sentimens;
Lorsque, pour suivre une conquête,
Je te vis, avec tant de feu,
Mettre cent passions en jeu,
Avec l'amour-propre à leur tête;
Prompt alors à me dégager,

Et plein d'un ſens froid qui m'étonne,
Je m'écriai : qu'elle eſt friponne !
Et quel plaiſir de s'en venger !

BREF, la guerre entre nous commence.
J'abjurai vîte mon amour,
Et n'en gardai que l'apparence.
Tu m'enhardis, le premier jour :
Le ſecond, je ris quand j'y penſe,
Tu fis un effort de décence :
Les dédains même eurent leur tour ;
Je me tins prêt à la défenſe.
A cet acte d'hoſtilité,
J'oppoſe une autre batterie :
J'encourage ta perfidie
Par un déſeſpoir imité.
Bientôt mon air d'indifférence
Arme l'orgueil de tes appas :
Nouvelle attaque, autres combats ;
Nous déployons notre ſcience :
C'eſt à qui ſera le plus faux :
De l'art épuiſant les chefs-d'œuvres,
Je déconcerte tes manœuvres,
Et contremine tes travaux.
Ta prudence en vain ſe ménage
Des chemins couverts & mêlés :
Dans tes plus ſombres défilés,
Je ſuis toujours ſur ton paſſage.

TE ſouvient-il de ce moment,
Où, baloté par ton caprice,

Je soupirois si tendrement,
En accusant ton injustice ?
J'appuyâi ces soupirs trop vains
Par un beau déluge de larmes :
Tes yeux alors sembloient serains ;
Tu jouissois de mes alarmes :
Eh! bien! ces pleurs, ils étoient feints ;
J'en suis désolé pour tes charmes.

Te souvient-il encor d'un soir,
Où, sur un sofa renversée,
Et par cent zéphrs caressée
Dans le plus magique boudoir,
Trois fois tu m'étois retracée
Par le jeu d'un triple miroir ?
Tes frais vêtemens laissoient voir
Une jambe au hasard jettée,
Attitude exprès méditée,
Pour me r'embarquer dans l'espoir.
La lumière demi-voilée
Coloroit ton sein presque nu,
Allant, sans être contenu,
Comme une fleur fort effeuillée
Du calice qu'elle a rompu.
J'ordonnai ; mes yeux s'allumèrent,
Doux avant-coureurs des plaisirs,
Les gestes, les regards parlèrent ;
Et tu les pris pour des desirs.
Tu t'abusois ; Ciel! quel outrage!
Envain expiroit ta fierté ;

Envain l'Amour livroit paſſage
A l'heureuſe témérité :
Tu ſais trop combien je fus ſage,
Et cependant des feux de l'âge
J'ai toute la vivacité.
Je riois de ta dignité,
Qui contraſtoit avec l'injure;
Du déſordre de ta parure,
De ton maintien déconcerté;
Et tu vis, dans cette aventure,
Que la jeuneſſe & la beauté
N'ont qu'un pouvoir bien limité,
Sans le charme de la nature.

Combien te ſurpaſſe à mes yeux,
La Bergère douce & ſenſible,
Qui, par un attrait invincible,
Naïvement fait un heureux!
Ses baiſers peignent ſon ivreſſe,
Sans ôter rien à ſa candeur :
Succombe-t-elle? Sa foibleſſe
La pare aux yeux de ſon vainqueur :
Sans la moindre ſupercherie,
Elle s'embellit en aimant,
Et ſa ſeule coquetterie
Eſt l'art de plaire à ſon Amant.

Mais, quels tableaux vais-je te faire?
Je choiſis là de vieux crayons,
Et reſſuſcite la chimère
Des Hilas & des Corydons,

Mourant d'amour sur la fougère,
Et bien plus sots que leurs moutons.
Va, Zulmé, fournis ta carrière:
Il est tant de mortels blasés,
Tant de petits Seigneurs usés
Qui réclament ton savoir faire!
Exerce tes jolis talens,
Sur quelques fous mélancoliques:
Attaque des tempéramens
Russes, Anglais ou Germaniques:
Voilà, crois-moi, voilà tes gens.
Pour moi je hais trop l'artifice,
Et je tiens trop aux sentimens:
Sais-je évaluer un caprice?
Sais-je priser de faux sermens?
Trompe, désespère, tourmente
Les oisifs qui sont tes Amans.
Poursuis: Coquette de vingt ans,
Ta couronne est encor brillante:
Mais c'est à trente où je t'attends.



AU ROI DE DANNEMARCK.

1768.

Quoi ! dans la saison de l'ivresse,
Et des prestiges séducteurs,
Lorsque le trône & ta jeunesse
Pourroient excuser tes erreurs,
Par toi, sur tes pas enchaînée,
La raison guide tes projets ;
Et t'arrachant de ton Palais,
Malgré les soupirs d'hymenée,
Malgré les pleurs de tes Sujets,
Tu viens parmi nous comme un sage,
Sans étiquette, sans flatteurs,
N'ayant de garde, à ton passage,
Que ta bienfaisance, tes mœurs,
Et les grâces de ton bel âge !
  Du tableau que t'offrent ces lieux,
Ta prompte & vive intelligence
Saisit la mobile nuance,
Et s'instruit même par nos jeux.
Plein d'une aménité charmante,

Tu souris à tous nos talens,
Et tu voyages à vingt ans,
Comme le Czar fit à quarante.
Que dis-je ? lorsqu'en nos climats,
Il chercha des secrets utiles,
Et qu'il recueillit dans nos villes,
De quoi féconder ses Etats;
Je ne sais quelle ombre funèbre
Sembloit obscurcir son laurier;
Ce n'étoit qu'un Héros célèbre,
Un politique meurtrier :
Sa main, de sang déjà rougie,
Avoit pesé sur les mortels;
Détestant ses excès cruels,
On n'admiroit que son génie :
Ainsi, sous un Ciel orageux,
Une Comète menaçante
Fixe les regards curieux
Du vulgaire qu'elle épouvante.

Qu'un prix plus noble t'est bien dû !
Tout séduit en toi, rien ne blesse;
Par aucun retour de tristesse,
Notre hommage n'est combattu,
Et cet encens que l'on t'adresse
Est aussi pur que ta vertu.
Absolu, tu sais être juste:
Le fier despotisme à tes yeux
N'est, dit-on, que le droit auguste
De faire à ton gré des heureux.

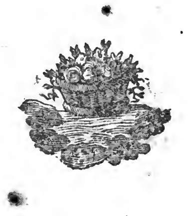
A l'infortuné qui t'implore,
Ta bonté laiſſe un libre accès ;
Tous ces héroïques forfaits,
Que de ſi beaux noms on décore,
Ton cœur les hait ou les ignore ;
Ta main ne s'eſt ouverte encore
Que pour répandre des bienfaits.
Tu n'as point encor ſur le trône
Eprouvé ces fatals inſtans,
Où de ſes rayons foudroyans
Un Roi doit armer la Couronne ;
Tous ceux, dont l'éclat t'environne,
Sont les doux rayons du Printems :
Tel le jour en naiſſant colore
L'Univers dans l'ombre engourdi,
Et renouvelle à ſon aurore
Les champs qu'il brûle à ſon midi.

Voila d'où vient notre délire :
Protecteur de l'humanité,
On aime en toi ce qu'on admire,
Loin des limites emporté,
Peut-être auſſi que notre zèle
Importune ta Majeſté,
En voulant s'épuiſer pour elle.
Mais, attentif aux grands objets,
Tu n'as point jugé les Français,
Par ces ardeurs trop indiſcrettes,
Par nos jolis colifichets,
Par nos chef-d'œuvres de toilettes,

Nos lamentables Ariettes,
Et nos ſoupés, & nos couplets,
Et le jargon de nos Coquettes :
Tu vas chercher la Nation
Dans nos ſavantes galeries,
Dans le cabinet de Buffon,
Aux atteliers de ces génies,
Rivaux heureux de Girardon ;
Et, par les Muſes attendries,
Guidé vers les bois d'Hélicon,
Tu viens, dans nos Académies,
Des fleurs que l'Amour t'a choiſies,
Parer l'autel de la raiſon.

Au ſein de notre auguſte Maître,
Tu goûtes ces épanchemens,
Ce plaiſir pur, ces ſentimens,
Que tous deux vous devez connoître,
Mais inconnus aux Courtiſans.
Ton ame a des droits ſur la ſienne :
A ton âge il ſait ſe plier ;
Sa tête, courbant ſon laurier,
Le mêle aux roſes de la tienne ;
Et ſur ton front laiſſant couler
Des pleurs de joie & de tendreſſe,
Il aime, il adopte, il careſſe
Un jeune Roi qui l'intéreſſe
Et promet de lui reſſembler.
Le charme de cette entrevue
Doit embellir tout à tes yeux,

Et fixer ton ame en ces lieux
Quand tu les prives de ta vue.
Ah! pour qui penſe comme toi
(Sans compter même notre hommage)
Le plaiſir de voir un bon Roi
Valoit la peine du voyage.



A M. HUME.

JUSQU'ICI ma Muse volage,
Sur un luth couronné de fleurs,
A chanté les tendres erreurs,
Et le délire du bel âge;
Le doux manège des rigueurs;
L'Amour qui se plaît dans l'orage,
Et craint le calme des faveurs:
J'épure aujourd'hui mon hommage.
Corine, va tromper ailleurs,
Je m'entretiens avec un Sage.
Que dis-je? Pourquoi te chasser?
Ne crains point qu'il veuille t'instruire.
Tu lui permettras de penser,
Il te permettra de sourire.
Mon Philosophe aura pitié
De ta naïve extravagance,
De ton babil si varié,
De tes jeux, de ton inconstance,
De tes défauts que je chéris,
Et de ton aimable ignorance
Qui m'en a déjà tant appris.
Je le vois; Corine t'ennuie.

Hume ; il te faut un autre ton....
Eh bien ! parlons de ma Patrie.
Que dis-tu de ce tourbillon,
De ce séjour de la Féerie,
Où le plaisir déifié
Sous cent formes se multiplie ;
Où l'on voit la Raison à pié
Suivre le char de la Folie.
Toi, qui d'un sévère burin,
As, dans tes archives sublimes,
Arbitre juste & souverain,
Gravé les vertus & les crimes ;
Qui, de l'homme pesant les droits,
Les défendis avec courage,
Et dans le cabinet des Rois
Fis pénétrer l'esprit d'un Sage ;
Toi, chez qui la Religion,
Sans cruauté, sans imposture,
Est l'organe de la Nature,
Non l'opprobre de la Raison :
De ce sommet philosophique,
D'où ton œil mesure les Cieux,
Et des êtres unis entr'eux
Suit la chaîne métaphysique,
Peux-tu bien descendre à nos jeux ;
T'emprisonner dans nos usages,
Supporter nos Diseurs de mots,
Qui vont citant à tous propos
Les Jean-Jacques, les Diderots,

Et qui n'ont point lu leurs ouvrages ?
Etre oisivement occupé,
Courir, assiéger les toilettes,
Partager l'honneur d'un soupé
Avec un Chanteur d'Ariettes;
A tout moment s'extasier,
Malgré toi prodiguer l'éloge,
Et t'enfermer dans une loge,
Pour applaudir au Serrurier ? *
Mais l'œil de la Philosophie
Par-tout découvre des secrets :
Il n'est point de petits objets
Pour qui les voit avec génie.
A tout examiner de près,
Est-on moins fou dans ta Patrie ?
J'aime assez votre activité,
Votre apparente indépendance,
Ce fantôme de liberté
Que par habitude on encense,
Et qu'on défend par vanité.
J'aime ce spectacle bizarre
Que vous devez à Shakespir ;
Vos Spectres, votre tintamarre,
Dont l'horreur se change en plaisir ;
Ces drames bouffons & sublimes,
Où sont entassés tous les crimes,

(*) *Opéra bouffon.*

Où l'on rit & pleure à son choix,
Où l'Auteur s'élève & s'abaisse,
Et qui finissent quelquefois
Par le viol de la Princesse.
Mais ces combats impertinens,
Et cette joûte singulière,
Où deux coqs, nobles concurrens,
Devant la Nation entière,
Tiennent cent Milords en suspens;
Pardonnez, Pairs de l'Angleterre,
Si l'on en rit à vos dépens.
Je vous admire & je vous aime,
Quand vous ornez d'un diadême
Le front auguste des talens;
Quand d'Olfield la cendre chérie,
Que n'osent point troubler les loix,
Figure dans une Abbaïe
Auprès de la cendre des Rois:
Mais ne prétendez plus nous plaire,
Quand vous dressez des échaffauds;
Quand votre sanglant Ministère
Du glaive ose armer les bourreaux;
Ou, persécutant des Héros
Aussi fidèles que les nôtres,
Fusille un des vos Amiraux,
Afin d'encourager les autres.
Pour moi, j'adore mon Pays,
Et ses modes & ses caprices,
Ses travers toujours rajeunis.

Nos Ninons valent vos Clariſſes ;
Vos Lords valent-ils nos Marquis ?
Pour nous l'indulgente Nature
Semble prodiguer ſes bienfaits ;
Et du fond de nos cabinets,
Nous cultivons l'Agriculture.
La brillante frivolité
Sous mille aſpects roule & circule :
Veiſſe fumige la Beauté,
Gatti l'amuſe & l'inocule.
Nos Femmes expliquent Neuton,
Et quittent, pleines d'un beau zèle,
Miſapouf & Tant mieux pour elle, *
Pour Bolinbroke & pour Bâcon.
Nous aimons vos graves chimères
Et vos jeux triſtement ſenſés.
Nous ornons ce que vous penſez ;
Nous ſavons de nos mains légères
Polir vos goûts & vos talens ;
Vous avez quelques diamans,
Mais vous manquez de Lapidaires.
Ce négligé qui nous déplaît,
Nous l'égayons par la parure ;
Et notre France eſt le creuſet
Où l'or de l'Europe s'épure.

---

* *Romans de feu l'Abbé de V.****

Que

Que dis-je ? Dans les Arts brillans,
Nos ſuccès ſurpaſſent les vôtres :
Vos théâtres ſi floriſſans
Égalent-ils l'éclat des nôtres ?
Laiſſant bien loin tous ſes Rivaux,
C'eſt-là que l'aîné des Corneilles
Dépoſa le fruit de ſes veilles,
Et vit encor dans ſes Héros :
C'eſt-là que Racine plus tendre,
Peintre des Amans malheureux,
Soupira ces vers amoureux
Qu'on ne ſe laſſe point d'entendre.
Eh ! que pouvez-vous comparer *
A notre moderne Bathile,
Que Garrick même oſe admirer ;
Qui, par ſon jeu toujours facile,
Toujours plaiſant & varié,
Parviendroit à fondre la bile
Du Quakre le plus ennuyé ?
Penſeurs profonds que je révère,
Qu'oppoſerez-vous aux talens
De cet univerſel Voltaire,
Qui nous conſole, nous éclaire,
Et dont la Muſe en cheveux blancs,
Eſt auſſi vive, auſſi légère,
Qu'elle parut dans ſon printems ?

---

* *Préville.*

Dans l'art de la galanterie
Nous excellons assurément;
Et, pour soupirer décemment,
Il faut venir dans ma Patrie.
Entrez dans ce sombre boudoir,
Et contemplez-en la Déesse;
Tous ces charmes qu'avec adresse
Ce demi-jour laisse entrevoir.
Combien sa parure est légère!
Son sein de quelques fleurs orné,
Et par cent rubans enchaîné,
Va rompre la frêle barrière
Qui le retient emprisonné.
Le cristal uni de ces glaces,
Doublant le jeu de ses appas,
Par-tout lui répéte ses grâces,
Et reproduit votre embarras.
Il suffit pour la satisfaire;
Ne prétendez point l'occuper:
L'Enchanteresse a su vous plaire,
Et va songer à vous tromper....
Allons, Milord, prenez courage,
Un peu de caprice a son prix.
Vous seriez moins heureux, je gage,
Dans les bras de vos Milédis.
Dussiez-vous ici vous morfondre,
Ma foi, les rigueurs de Paris
Valent bien les faveurs de Londre.
Hume, souris à mes chansons,

Enfans légers de mon délire :
Ma main, parcourant tous les tons,
Aime à s'égarer ſur la lyre.
J'oubliois, pour déraiſonner,
Le Philoſophe reſpectable ;
Et ne voyois que l'homme aimable
Qui voudra bien me pardonner.



A M. DE VOLTAIRE,

Sur la complaisance qu'il a d'écrire à tout le monde.

Tu nous mis l'hiſtoire en tableaux,
La morale en contes pour rire.
Tu fis expirer quelques Sots,
Sous les verges de la ſatyre,
Et ſous le tranchant des bons mots.
Tes drames ont charmé la France;
De la ſcène ils ſont l'ornement :
Ils manquent un peu d'ordonnance ;
Mais, toujours pleins de ſentiment,
De pathétique & d'éloquence,
On les attaque vainement ;
Ils ont nos larmes pour défenſe.
Pour t'égayer dans tes ennuis,
Tu pourſuis, ſans conſéquence,
Et la Beaumelle & Maupertuis :
Je les mets ſur ta conſcience.
Ton cœur, dit-on, fut entiché
D'un tant ſoit peu de vaine gloire :
Je n'ai pas de peine à le croire;
Et ce n'eſt pas un grand péché.
  Aujourd'hui, vainqueur de l'envie,
A ton ſiècle donnant le ton,

Tu tiens le ſceptre du génie,
Et le flambeau de la Raiſon.
Volage amant de la ſageſſe,
Dont tu reſſuſcitas les droits,
Tu reprends encor quelquefois
Tous les hochets de ta jeuneſſe;
Par toi, par ton heureuſe adreſſe,
Le Pactole plus illuſtré
Vient rouler ſon or égaré
Parmi les ondes du Permeſſe.
Les Amans t'adreſſent leurs vœux,
Ils accourent dans ton aſyle,
Tu dotes la beauté nubile,
N'en pouvant rien faire de mieux:
Ta plume eſt le fléau du vice:
Avec courage elle a vengé
L'honneur d'un vieillard égorgé
Par le glaive de la Juſtice.
Tu conſoles l'humanité
Qu'on afflige, qu'on déshonore;
Et, quand le Sage eſt tourmenté,
Voltaire eſt l'appui qu'il implore.
Enfin, dans toi ſont réunis
Le Philoſophe qui diſſerte
Sans jamais effrayer les Ris;
Et l'Auteur qui tient table ouverte,
Fait peu commun aux beaux Eſprits.

Mais, dis-moi, par quelle indulgence,
Ou bien par quels motifs ſecrets,

Soutiens-tu la correſpondance
De ces innombrables roquets,
Qui fatiguent ta patience
Par leurs petits vers indiſcrets,
Et dont l'Apollon à grands frais
T'ennuie avec perſévérance,
Quoique flatteur avec excès ?
Rien, à mon gré, n'eſt ſi riſible,
Que leur air, leurs tons empeſés,
Et leur mérite imperceptible,
Dont tu les a ſeul aviſés.
Si leur ſiècle les contrarie,
Tout eſt perdu, goût, équité :
Ils font, plaignant la barbarie,
Appel à la poſtérité.
Ta miſſive, qu'ils ont en poche,
Leur ſert de lunette d'approche,
Pour lorgner l'immortalité.
  BARDUS paroît, & pour ſtupide
D'une voix il eſt proclamé ;
Mais Bardus nous montre l'égide
Dont par toi-même il fut armé :
Contre nos traits il ſe raſſure,
Liſant l'écrit conſolateur
Où le fat, par ta ſignature,
Eſt déſigné ton ſucceſſeur.
  TA louange, bien diſpenſée,
Doit, pour échapper aux railleurs,
Etre ſemblable à la roſée

Qui féconde le ſein des fleurs :
Non à cette pluie abondante
Qu'un ſombre nuage produit,
Et qui, courbant la jeune plante,
Souvent la noie & la détruit.

TOUJOURS jaloux de renommée,
Car c'eſt le vice des grands cœurs,
Peut-être contre tes cenſeurs
Prétends-tu lever une armée,
Et t'y ſoudoyer des prôneurs ?
Mais crains du moins leur mal-adreſſe ;
Ils ſont d'un gauche à t'effrayer :
Toujours prompts à s'extaſier,
Ils te nuiſent par leur ivreſſe.
Croirois-tu bien qu'on les entend,
Oubliant tout ce qui t'honore,
Louer ta Prude obſtinément,
Et vanter intrépidement
Samſon, tes Odes & Pandore ? *

DANS ton Commentaire charmant
Depuis qu'il t'a pris fantaiſie
De perſiffler ſi leſtement
Le grand Peintre de Cornelie,
Qui, ſublime tout bonnement,
Ne ſut perſiffler de ſa vie ;
Ne voilà-t-il pas tous nos Sots
Qui vont étayant ton ſyſtême,
Et ſont de ton nouveau blaſphême
Les infatigables échos ?

Que ces bouffons, ces froids copiftes,
Ces mirmidons religieux,
Soient tes martyrs, fi tu le veux,
Mais non pas tes penégyriftes.
Converse avec les Diderots,
Les Dalembert & les Duclos.
Du haut des fphères qu'il mefure,
Buffon brigue ton entretien:
Le confident de la Nature,
A mérité d'être le tien.
Las de te perdre dans les nues,
Ris avec ce folâtre Abbé,
Dont les peintures ingénues
Nous ont offert les grâces nues
Dans maint roman très-prohibé:
Du jour apprends l'hiftoriette
Par ce fou volage & charmant,
Qui va de toilette en toilette
Décréditer le fentiment,
Comme contraire à l'étiquette;
Et qui, daignant éparpiller
Les tréfors de fon porte-feuille,
De chaque fleurette qu'il cueille
Voit fortir un nouveau laurier.
Mais, par tes billets circulaires,
N'enhardis plus l'effain bruyant
De ces infectes éphémères,
Qui vont affiéger ton couchant.
Ainfi, dans les plaines de Flore,

Sur le déclin des jours brûlans,
L'œil surpris voit soudain éclore
Tous ces moucherons bourdonnans,
Qui de l'aurore qui doit suivre
Ne reverront pas le réveil,
Et viennent se hâter de vivre
Aux derniers rayons du soleil.

Adieu ; de ce vain badinage
Ne vas point te formaliser :
Un Fou peut-il blesser un Sage,
En ne voulant que l'amuser ?
Ne cherche pas qui je puis être,
Je donne un conseil à mon maître,
Dont j'idolâtre les talens.
Sous le voile qui m'envelope,
J'osai rire quelques instans ;
Et je vais pleurer à Mérope.



A M. DE PEZAI VOYAGEANT.

Où te promène ton destin,
Et quand finissent tes voyages ?
Qu'as-tu vu ? Des fous & des sages ;
Moitié plaisir, moitié chagrin ;
Nombre d'impertinens usages,
Gravés sur le marbre & l'airain ;
Et des sceptres & des couronnes,
Hochets que la mort vient briser :
Des Rois qui bâillent sur leurs trônes,
Et peuvent tout, hors s'amuser ;
Quelques vertus, mille foiblesses,
Des sots, des dupes, des tyrans,
Et par-tout d'ennuyeux amans,
Qui se plaignent de leurs maîtresses.
C'est bien la peine de courir.
Tel est pourtant cet assemblage
D'êtres qui naissent pour mourir,
Et que Dieu fit à son image.
Que penses-tu de ces beaux lieux,
Où ce Calvin ingénieux
Vit prospérer son hérésie ;

De ce séjour de l'industrie,
Berceau d'un Cynique fameux,
Savourant loin de sa patrie
Le plaisir d'être malheureux,
Et le tout par philosophie ?
Quel est ce Mont-Jura vanté,
D'où l'œil, sous un ciel qui s'épure,
Aime à contempler la Nature
Souriant avec majesté :
D'où l'on voit la magnificence
Du Dieu qui mûrit les moissons,
Le cercle éternel des saisons,
Et les gerbes de l'abondance
S'accumuler dans les vallons ?
Ce mont, inaccessible aux vices,
Et voisin des hauteurs des Cieux,
Ne semble-t-il pas orgueilleux
De dominer sur les Délices ?
Mais de quoi vais-je te parler ?
Le Peintre adoré de Zaïre
A quitté ce paisible empire :
C'est à Ferney qu'il faut voler.
A Médine en pélérinage,
On va religieusement
Y visiter le monument
D'un Imposteur soi-disant sage,
Qui mériteroit nos mépris,
Malgré la Secte qui lui reste,
N'étoient les Vierges bleu-céleste,

Dont il meubla son Paradis.
Or, ce Mahomet qu'on révère,
Et de qui la cendre est si fière,
D'occuper dans l'air un tombeau,
Qu'est-ce auprès de notre Voltaire,
Riche Seigneur d'un bon château ?
L'un content d'être formidable,
Fut un Charlatan sans gaîté :
L'autre est un Enchanteur aimable,
Qui du fard brillant de la fable
Enlumina la vérité ;
A notre foiblesse inquiette
Montre toujours les cieux ouverts,
Et ne se sert de sa baguette
Que pour embellir l'Univers.
Il obtint la palme immortelle
Que l'autre ravit en tyran ;
Et, dussé-je offenser le zèle
De quelque entêté Musulman,
Le Paradis de l'Alcoran
Vaut-il l'enfer de la Pucelle ?



A DORIS.

Tu me défends les vers, tu dois être obéie :
Tu peux tout sur mon cœur : va, jouis de tes droits ;
Doris, tu l'as voulu : ta voix, ta voix chérie
Me donne des plaisirs, en me donnant des loix.
Aimable & brillante folie,
Charme de la cadence, ah ! fuyez pour toujours.
C'est à Doris que je vous sacrifie:
Doris sans vous embellira mes jours.
Non, le caprice seul n'est pas ce qui t'inspire :
Ton esprit, je le sais, par les Grâces formé,
Admira de tout tems les Maîtres de la lyre ;
Du feu dont ils brûloient ton cœur est animé :
Tu les égalerois, si tu daignois écrire.
Que de fois je t'ai vue, un Racine à la main,
Des orages du cœur dévorer la peinture,
Des malheureux Amans déplorer le destin,
Et dans les jeux de l'art adorer la Nature,
Tandis qu'interrompant cette heureuse imposture,
Je recueillois les pleurs qui tomboient sur ton sein !
Tu redoutes pour moi des excès que j'ignore :
Cet abus de l'esprit, ce qu'il traîne après soi,
Cette gloire qui déshonore,
Et qui pourroit troubler des jours heureux par toi.

Je te vois.... je t'entends me répéter encore :
» Renonce au vain éclat des lauriers orgueilleux :
» Viens cueillir avec moi les doux présens de Flore :
» Flore aime les Amans, les fleurs naissent pour eux.
» Veux-tu, toujours actif & toujours inutile,
» Vanter, sans en jouir, la fraîcheur d'un beau jour ?
» Veiller, te consumer dans un travail stérile ?
» Ah! si tu veux veiller, que ce soit pour l'Amour.
» Si ton siècle un jour te couronne,
» Quel sera le dépit de tes obscurs rivaux ?
» Est-il quelque succès que leur fiel n'empoisonne ?
» Ils voudront t'arracher le prix de tes travaux :
» Tu descendras avec eux dans l'arêne ;
» Pour te défendre, il faudra t'avilir ;
» Tu te verras forcé de les haïr ;
» Et l'on n'est plus heureux, dès qu'on connoît la haine.
Que dis-tu ? s'ils m'avoient inspiré leurs fureurs,
J'aurois volé vers toi, j'aurois vu ton sourire ;
Et, cherchant dans ton sein l'oubli de mes douleurs,
Je m'y serois sauvé des traits de la satyre :
Quel asyle plus doux pour braver les Censeurs !
Mais du Public pour moi si tu crains l'œil sévère,
Ne peut-on échapper à sa malignité ?
Les plus beaux jours sont ceux que l'on cache au vulgaire.
Le Dieu des vers souvent aime l'obscurité :
Je cacherois les miens dans l'ombre du mystère :
Doris me tiendroit lieu de la postérité.
La Terre a déployé ses tapis de verdure :
Sur l'aîle des Zéphirs le Printems est porté :

Tout renaît, tout s'anime, & la fécondité
Pénètre avec l'Amour le ſein de la Nature.
Je cède aux doux tranſports dont je ſuis agité.
Si tu voulois, ma voix touchante
Aux concerts des oiſeaux mêleroit ſes accens :
Je chanterois ta beauté raviſſante,
Je chanterois Doris ou le Printems.
Je peindrois ces boſquets que décerent la roſe,
Dédales parfumés, où, par mille détours,
Les Amans égarés ſe retrouvent toujours ;
Le plaiſir qui s'éveille & même qui repoſe,
Le ſombre azur des nuits & l'éclat des beaux jours.
Je peindrois ces inſtans, où, brûlant de ta flamme,
Ma bouche ſur la tienne alloit chercher ton ame.....
Mais des ordres nouveaux ſont écrits dans tes yeux,
Et tu ſais trop ſi j'entends leur langage....
Muſes, diſparoiſſez, je renonce à vos jeux ;
Je dois, belle Doris, t'adorer ſans partage.
C'en eſt fait, j'obéis, mon goût cède à tes vœux ;
Va, mon plus beau triomphe eſt de te ſatisfaire ;
Quand tu m'ordonnes de te plaire,
Tu me commandes d'être heureux.



A L'AUTEUR DES GRACES.

OUI, la véritable féerie,
N'eſt que le charme des talens.
Saint-Foix, ton aimable génie
Eſt le Dieu des enchantemens.
Dans mille riantes images,
Tu peins nos goûts & nos penchans :
A ta voix naiſſent les bocages
Peuplés de nymphes & d'amans ;
Les indifférens & les ſages
Sont réchauffés par tes accens,
Et c'eſt à l'yvreſſe des ſens
Que l'on reconnoît tes ouvrages.
QUE j'aime ce fripon d'amour,
Chaſſé des Cieux pour ſes fredaines,
Et ravi d'établir ſa cour
Parmi des Beautés plus humaines !
Eh ! que feroit-il en effet,
Près de la fougueuſe Bellone,
de Pallas qui toujours raiſonne,
D'Hébé qui garde le buffet,
Près de Jupin qui le ſermonne,

Et qui, tâchant de s'égayer,
Dans ſon triſte & brillant empire,
Se met par fois à foudroyer
Ce pauvre globe, où l'on ſait rire,
Et qu'il eſt contraint d'envier ?
Car tel eſt le céleſte groupe
Si las de la Divinité,
Et ſavourant à pleine coupe
L'ennui de l'immortalité.

L'AMOUR eſt bien mieux ſur la terre :
Là tout l'encenſe & le révère :
Là de tout il ſe fait un jeu,
Brave l'égide redoutable,
Et, quittant l'affiche d'un Dieu,
Prend la liberté d'être aimable.
Dans le ſentiment abſorbé,
Tantôt en ſilence il ſait plaire ;
Tantôt abjurant le myſtère
Près de la volage Thisbé,
Il eſt fou comme un Mouſquetaire,
Et libertin comme un Abbé.

SANS ceſſe il termine ou projette ;
Et, dans ſon délire enfantin,
S'il badine le ſceptre en main,
Il commande avec la houlette ;
Il unit la nature & l'art,
Chez la prude il vient ſur le tard,
A toute heure chez la coquette.

PAR ſon inconſtance emporté,

Au haſard il enflamme, il bleſſe
La ſimple & crédule beauté,
Qui, ſoupçonnant la volupté,
Touche à l'inſtant de la foibleſſe;
Et le jeune-homme plein d'ardeur,
Qui, volant où l'inſtinct l'appelle,
Vif, preſſant, heureux & trompeur,
Joint à l'orgueil d'être vainqueur,
Le doux eſpoir d'être infidéle;
Et ce Tircis en cheveux blancs,
Qui, courbé ſous la main du Tems,
S'exténue en cherchant à plaire,
Prend ſes regrets pour des deſirs,
Et d'une voix octogénaire,
Balbutie un hymne aux plaiſirs.
Au fond de ce bocage ſombre,
Quel Dieu, l'œil à demi fermé,
Dort ou feint de dormir à l'ombre
De cet arbriſſeau parfumé?
C'eſt l'Amour, c'eſt ce Dieu perfide,
Toujours plus cruel, & plus beau:
Voilà ſon air doux & timide,
Voilà ſes traits & ſon flambeau.
Trois nymphes, pour lui quel préſage!
S'avancent d'un pas incertain,
Le regardent d'un œil malin,
Et ſe ſauvent ſous le feuillage.
L'Amour rit de leur badinage,
Et s'applaudit de ſon deſtin.

L'aspect d'un enfant les rassure :
On vante ses vives couleurs ;
On joue avec sa chevelure ;
On l'ensevelit sous des fleurs.
Renfermant encor son ivresse,
Son sein, que l'on ose presser,
Palpite, & craint de repousser
La jeune main qui le caresse.
MAIS sur-tout que j'aime à le voir
Sous les liens de ces guirlandes,
Qui devoient lui servir d'offrandes,
Gémir sans force & sans pouvoir !
Se débattre, verser des larmes,
Supplier, frémir, s'indigner,
Captif auprès des mêmes charmes
Qu'il s'apprêtoit à moissonner ;
Dans les entraves qu'il déteste,
N'ayant que l'usage des yeux ;
Avantage, hélas ! bien funeste,
Lorsque, chargé de mille nœuds ;
On ne peut disposer du reste !
DE jeux toujours environné,
Peintre charmant, peintre des grâces,
Des fleurs dont tu semas leurs traces
Ton front doit être couronné.
Jusqu'ici ta touche légère
N'a point rencontré de rivaux ;
L'Amour fit placer tes tableaux
Dans tous les boudoirs de Cythère.

Ah ! ſois mon maître déſormais,
Apprends-moi cet art de ſéduire,
Cet art qui fixe les ſuccès :
Tu ne veux plus que nous inſtruire ;
Donne-moi tes premiers ſecrets.

Mais quoi ! puis-je en toi méconnoître
L'aimable élève du plaiſir ?
Sans l'heureux talent de jouir,
Anacréon ſeroit à naître.
Les Ris, les Grâces, les Amours
Furent tes Dieux dans tes beaux jours.
Plein d'un feu, trop prompt à s'éteindre,
Et que tu ſais entretenir,
C'eſt à force de les ſervir,
Que tu parvins à les bien peindre.



A ZÉMIS

Pendant mon séjour à la Rochelle.

J'AI vu cet élément terrible,
Ce mobile empire des vents,
Cet amas de flots mugissans
Qu'enchaîne un pouvoir invisible.
Sous un ciel toujours agité,
J'ai vu cette mer orageuse,
Frémissant avec majesté,
Rapporter son onde fougueuse
Dans le lit qu'elle avoit quitté.
J'ai vu ces hardis édifices,
Qui vers les bords les plus lointains;
A travers mille précipices,
S'ouvrent de liquides chemins;
Vont à des Nations sauvages
Porter nos vices & nos fers,
Et ramènent sur nos rivages
Les dépouilles de l'Univers.
Mon ame interdite & surprise
Goûte un plaisir mêlé d'horreur;
A l'aspect des flots en fureur,
Et de l'homme qui les maîtrise....

VIENS ; embarquons-nous, ma Zémis ;
Fuis Paris, il a ses naufrages :
Je te promets des vents soumis,
Un jour pur, un Ciel sans nuages :
Tu n'as besoin que d'un souris,
Pour en imposer aux orages.
Les Amours, ces Dieux protecteurs,
Dont toujours l'essaim t'environne,
Deviennent bons navigateurs,
Sitôt que la Beauté l'ordonne.
Ils auront tous cœur au travail :
Les uns tiendront le gouvernail ;
Les autres déploiront la voile,
Et, sur les flots à peine émus,
Les Zéphirs, par toi retenus,
Te feront voguer sous l'étoile
Qui t'est commune avec Vénus.

IL est des Isles fortunées
Où l'on aime sans en rougir ;
Où, renouvellant les années,
Le tems rajeunit le plaisir ;
On ne trouve dans ces retraites,
Ni méchans, ni sots indiscrets ;
Ni ces expirantes coquettes,
Qu'offensent de naissants attraits ;
Point d'élégans saupoudrés d'ambre,
Exigeant qu'on brûle pour eux,
Ni Gentils-hommes de la Chambre,
Qu'il faille aimer une heure ou deux.

Là, dans un temple de feuillage
Sur un autel orné de fleurs,
La Nature unira nos cœurs
Si bien faits pour lui rendre hommage.
Nous ferons libres, amoureux,
Et, tranfporté fur nos rivages,
L'Européen ingénieux,
Rira bien de nos fimples jeux,
Et nous prendra pour des Sauvages,
Affez fots, pour n'être qu'heureux.

Mais où m'égare mon délire ?
Ce n'eft qu'un rêve, ma Zémis.
Reftons où le fort nous a mis.
Pourquoi changerois-tu d'empire ?
Le Dieu qui me tient dans tes fers
Te fit pour un brillant Théâtre ;
Ton joli nez que j'idolâtre
N'eft point trouffé pour les déferts.
Adieu, mon ifle & mon bocage ;
Tout examen fait, demeurons,
C'eft le plus fûr & le plus fage ;
Et, parmi ce monde volage,
Où l'Amour reçoit tant d'affronts,
Aimons-nous, quel que foit l'ufage,
Le plus long-tems que nous pourrons.



Tu suis une plus douce loi ;
Il te faut un laurier paisible ;
La gloire est un besoin pour toi.
Ta main qui soutenoit des armes,
Tient les frais & rians pinceaux
Qui nous retracent tous les charmes
De ta Zélis au sein des eaux.
Une musette solitaire
Remplace le bruit du clairon :
Soldat dans les champs de la guerre,
Tendre Berger sur le gazon,
Tu sus combattre, tu sais plaire ;
Et ton panache de Dragon
Se cache aux yeux de ta Bergère,
Sous le myrthe d'Anacréon.
Poursuis, ami, rends à notre âge
Ces esprits simples & brillans
Qui sans faste, sans étalage,
Cultivoient leurs heureux talens,
Qui sur le sein de leur maîtresse,
Pour génie ayant leurs désirs,
Ne célébroient que leur paresse,
Et ne chantoient que leurs plaisirs;
Qui jamais n'ont connu l'envie,
Ce triste fléau de nos jours,
Et, lorsqu'ils laissèrent la vie,
Mirent en deuil tous les Amours.



A MADEMOISELLE
CLAIRON,
Sur l'indécifion de fa rentrée au Théâtre.

RENTRES-TU ? ne rentres-tu pas ?
Prononce ; éclaircis ce myftère.
Quand la Gloire te tend les bras,
Pourquoi ferois-tu la févère ?
On fe demande tour-à-tour :
» Hé bien ! fait-on quelque nouvelle ?
» L'aurons-nous ? reparoîtra-t-elle ?
» Joûra-t-elle au moins pour la Cour ?
C'eft une alarme univerfelle,
Un deuil qui croît de jour en jour ;
L'Europe entière te rappelle.
Sourde à fes cris, veux-tu, cruelle,
Bouder & l'Europe & l'Amour ?
Oui, l'Amour ; il marche à ta fuite,
Il te doit fes touchans attraits :
A ta voix il pleure ou s'irrite,
Ses triomphes font tes bienfaits,
Et ta couronne de Cyprès
Eft fa parure favorite.

Allons, il faut prendre un parti.
Ma Clairon, vois où nous en sommes,
Plus d'Actrices, plus de grands hommes,
Tout meurt, tout est anéanti.
Par toi Paris est au régime:
Reprenant ses antiques droits,
En vain Dumesnil quelquefois
Pour nous enchanter se ranime;
En vain Brizard, les sens troublés,
Vient étaler sur notre Scène
Ses beaux cheveux gris-pommelés,
Et son ame républicaine:
Chevelure, ame, rien ne prend,
Tous nos jeunes talens succombent,
L'un sur l'autre les Drames tombent,
Le Public ne voit ni n'entend.
Souveraine toujours chérie,
Tes Etats sont dans l'Anarchie.
Pour rendre enfin le mal complet,
D'un quart la recette est baissée,
Et Melpomène est éclipsée
Par le Singe Nicolet.
Toi seule à nos vœux indocile,
Causes les maux dont je gémis.
Tel jadis le courroux d'Achille
Fit le malheur de son Pays.

On dit, ô la plaisante histoire!
Que, par un scrupule enfantin,
Tu ne veux point, dois je le croire?

Trouver Laïs ſur le chemin
Où tu prends ton vol vers la gloire.
Ce bruit eſt faux, je le ſoutien:
Laïs eſt ſi bonne perſonne!
Elle a des Amans, la friponne!
C'eſt un avoir qui ſied fort bien.
Je ſuis juſte, ſois indulgente.
Il eſt permis d'être Catin,
Depuis dix-huit ans juſqu'à trente,
Et d'en avoir quitté le train
On gémit encore à quarante.
D'ailleurs l'Aigle, au milieu des airs,
Planant au-deſſus des collines,
Se jouant parmi les éclairs,
Du haut de ces routes divines,
Voit-il à l'ombre des buiſſons
Les jeux des Mouches libertines
Et les amours des papillons?
Ah! j'y ſuis: tu voudrois détruire
Ce ridicule préjugé,
Qui, très-ſottement protégé,
Fait qu'on flétrit ce qu'on admire.
Tu voudrois que tout ſimplement
Mérope, Alzire, Bérénice,
Allaſſent jurer en Juſtice,
Et qu'on les crût ſur leur ſerment:
Tu voudrois, ſans trop de caprices,
Jouir des mêmes droits que nous,
Et qu'un Dieu Sauveur mort pour tous,

Fût mort aussi pour les Actrices.
J'approuve fort de tels désirs,
Et le Pape, plein de sagesse,
Devroit, exauçant tes soupirs,
Te donner pour menus plaisirs
Le droit de mentir à confesse.
Dans un de ces étuis sacrés
Par nos dévotes révérés,
Combien j'aimerois Ariane,
Moitié sainte, moitié profane,
A quelques Moines débauchés
Demandant, avec tous ses charmes,
L'absolution de nos larmes,
Et le pardon de nos péchés !

Console-toi : les Immortelles
Qui président au double Mont,
Déployant leurs brillantes aîles,
Descendent pour orner ton front
De leurs guirlandes les plus belles.
Voi l'Amour pénétré d'effroi,
Quittant les jeux de la Folie,
En long manteau noir devant toi
Porter l'urne de Cornélie.
Je ne puis cacher mes penchans,
J'aime les Dieux du Paganisme ;
Tous ces Dieux-là sont bonnes-gens,
Ils favorisent les talens,
Et proscrivent le fanatisme.
Clairon, tu leur dois de l'encens,

Et puisque le Christianisme
N'ose malgré tes vœux ardens
Te compter parmi ses enfans
Et te renvoie au Catéchisme,
Choisis enfin des Dieux plus doux,
Console-toi par notre estime :
Nous prendrons tes crimes sur nous;
Sois toujours Payenne & sublime,
Tu feras encor des jaloux.



A MA SŒUR

Quelques heures avant de quitter Dijon.

Que le vol du Tems eſt rapide !
Je te vois depuis un moment,
Et déjà le ſort qui me guide
M'enlève à ce loiſir charmant,
Où, dans le doux épanchement
De la tendreſſe la plus pure,
Je ſerrois ſi tranquillement
Un nœud formé par la Nature.
Déja henniſſent dans ta cour
Les courſiers dont l'impatience
Va m'arracher à ce ſéjour.
Que leur fatale diligence
A de fois affligé l'Amour !
Sans vouloir lui faire une offenſe,
L'amitié reſſent comme lui
Le vuide affreux, le ſombre ennui
Et tous les tourmens de l'abſence.
Mais pourquoi vais-je t'attriſter,
En m'arrêtant ſur cette image ?
Tout ici-bas n'eſt qu'un paſſage,
Et l'on s'unit pour ſe quitter.
Liqueur céleſte & bienfaiſante,
Tôi qu'on vit mûrir ſur ces monts,
Qui, ſur les côteaux Bourguignons

As puisé ta sève odorante,
Toi qui vas par delà les mers
Egayer les Penseurs de Londre,
Les Russes prêts à se morfondre,
Si tu n'échauffois leurs hivers;
Les Bachas à deux ou trois queues,
En tuniques vertes ou bleues,
Te fêtant dans leurs belveders;
L'Iman, le Bonze, le Bracmane,
Sur-tout cet auguste Sultan,
Qui, las de la pompe Ottomane,
Envoie au diable le turban,
Pour te humer en bon Profane,
Boit, jure avec ses Icoglans,
Et laisse violer ses femmes
Par de petits Eunuques blancs,
Qui poussent auprès de ces Dames
Ce qu'ils ont de beaux sentimens.
Etourdis-moi, liqueur chérie,
J'ai besoin d'un moment d'erreur;
Qu'un Sage à la Raison se fie,
J'implore ta douce vapeur
Qui vaut bien la Philosophie;
De tes brouillards couvre mes yeux,
Et sauve mon ame attendrie
De l'amertume des adieux.

Du moins, ô ma plus sûre amie,
Je te laisse en des lieux charmans;
Parmi vous la coquetterie

N'a pas éteint les sentimens,
Et de la bonne compagnie
Vous avez tous les agrémens,
Sans avoir sa superficie,
Ses éternels rafinemens,
Et sa brillante perfidie.
Vos époux sont accommodans,
Je ne dirai rien des Amans;
Mesdames, votre fantaisie
Fit leur valeur dans tous les tems.
Combien de Belles sous les armes,
Méditant les plus doux combats!
L'Enfant aîlé fier de leurs charmes,
Sonne la charge sur leurs pas.
Honneur à notre jeune Achille! *
Lorsque paisible & désarmé,
Il vient goûter dans cet asyle
Le plaisir de se voir aimé!
Que ce cortège doit lui plaire!
C'est l'Aiglon qui sort de son aire,
Va nourrir ses jeunes ardeurs
Dans le foyer de la lumière,
Et las de porter le tonnerre
Revient s'abattre sur des fleurs.
Dijon, que je te dois d'hommages!
J'ai vu dans tes murs florissans
Des cœurs vrais, de jolis visages,

* *M. le Prince de Condé.*

Et des grâces & des talens,
La parure de tous les âges,
Le charme de tous les instans,
Auprès d'une Vénus nouvelle *
J'ai vu les Amours embellis
Lier Thémis, grave Immortelle,
Avec la ceinture des Ris,
S'accoutumer à sa présence,
Armer ses mains de leur flambeau,
Lever un coin de son bandeau,
Et se jouer dans sa balance.
J'ai vu ce célèbre Cîteaux,
Où quelques pieux Personnages
Sont abreuvés du vin du clos,
Si digne d'enivrer des Sages.
Vivent les Sages de ce lieu!
Ils font prospérer les familles,
Et, toujours pleins du plus beau feu,
Vont galopant chevreuils & filles,
En zélés serviteurs de Dieu.
Qu'entens-je?... on m'appelle, on me presse,
Chère Sœur, voici le moment.
Adieu, dans cet embrassement,
Reçois ma fidelle promesse.
De t'aimer éternellement:
Je te jure qu'à ma Maîtresse
Je n'oserois en dire autant.

---

* *La Première Présidente.*

A M. SOULIER.
MÉDECIN.

L'œil toujours ardent & ferein,
Le jeune homme, plein d'aſſurance,
Laiſſe ſans ſoin & ſans chagrin
Les trois Sœurs au fuſeau d'airain
Filer ſa rapide exiſtence;
Voit tout éternel devant ſoi,
Enfin vit avec inſolence,
Sans ſavoir ni comment, ni pourquoi.
C'est moi que j'ai voulu te peindre.
Juſqu'ici par l'âge emporté,
Sans rien prévoir & ſans rien craindre,
Je crus à l'Immortalité.
Je m'abuſois; le charme ceſſe;
Mon ſang, privé de ſa chaleur,
Circule avec plus de pareſſe,
Va diſtribuer la douleur:
Je cherche en vain cette ſoupleſſe,
Ce ſentiment de la vigueur,
Que le Ciel donne à la jeuneſſe,
Et j'oſe porter ma langueur
Entre les bras de ma Maîtreſſe.

Hélas ! ce symptôme est affreux ;
J'en frémis, tu frémis toi-même :
Sans doute mon mal est extrême,
Puisqu'il me défend d'être heureux....
Allons, répare cette injure ;
Rends mon sang plus libre en son cours ;
Que jusqu'à mon cœur il voiture
Le filtre brûlant des Amours.
Pour Eglé qui déjà murmure,
J'ai juré de vivre cent ans :
Montre mon bail à la Nature,
Et fais-lui sceller mes sermens.

Loin sur-tout l'aspect redoutable
De tout Esculape pédant,
Qui traite un malade tremblant,
De l'air dont on juge un coupable ;
Redouble ma fièvre en entrant,
M'anéantit quand il m'approche ;
Qui semble avoir la mort en poche,
Ou me guérit en m'ennuyant !

Comme toi l'on doit savoir plaire,
Aux yeux même de la douleur :
Je hais le Médecin sévére ;
Il me faut un consolateur.
Courbé, flétri par la souffrance,
Oui, l'homme veut encor jouir :
Il est toujours prompt à saisir
Ce qui soutient son espérance,
Et son cœur expirant s'élance.

Vers le fantôme du plaisir.
FRANCHEMENT je te le confesse,
Je trouverois hors de propos
D'aller, au fort de ma jeunesse,
Meubler un de ces froids caveaux
Que jamais le jour ne caresse,
Où l'on goûte un morne repos,
Et sans amis & sans maîtresse.
Moissonnons encor quelques fleurs;
J'aime assez ce monde magique,
Où l'heureux prisme des erreurs
Prête à tout ses vives couleurs:
J'aime ce Peuple fantastique
D'enfans poursuivant les honneurs;
Ces graves Sots qui s'établissent
En Juges, en Réformateurs;
Qui récompensent, qui punissent,
Se nomment Rois, Législateurs,
Et de leurs rêves s'applaudissent.
Que tu dois être regretté
Au milieu de cette Féérie,
Amour, bienfaisante folie,
Seule illusion de la vie,
Qui ressemble à la vérité!
O doux & consolans mensonges!
Bercez-moi jusqu'à mon réveil:
Puisque la vie est un sommeil,
Rendons-nous heureux par des songes.
SOULIER, si ton Art cependant

Ne peut d'un corps tout difcordant
Appaifer la guerre inteftine,
Si par un maudit afcendant
Je fuis pouffé vers ma ruine;
Avec courage il faudra bien,
Loin des chers humains que je fronde,
Dénouant un foible lien,
Aller rêver dans l'autre monde.

On y rêve commodément,
Il ne s'agit que du paffage.
Mais, quel qu'en foit l'événement,
Parmi les apprêts du voyage,
Je veux jufqu'à l'embarquement
Me diftraire fur le rivage.



A MADEMOISELLE

ARNOUT,

Actrice de l'Opéra.

FLORA brilloit jadis dans Rome.
Consuls, Pontifes & Questeurs,
Et tant d'autres que l'on renomme,
Furent tous ses adorateurs.
On briguoit l'honneur de ses chaînes;
A sa voix, naissoient les beaux jours;
A ses pieds les Aigles Romaines
Se jouoient avec les Amours.

EN loix érigeant ses caprices,
Elle soumit ces fiers vainqueurs:
De Rome elle fut les délices;
Rome en fit la Reine des fleurs,
Et lui fonda des sacrifices.
Mais dans peu, Flora, s'il lui plaît,
Va te remettre sa couronne;
Détruisant ce que Rome a fait,
C'est tout Paris qui te la donne.
Reçois nos baisers & nos vœux;
Livre ton sein à nos caresses,
Le respect est l'encens des Dieux,

L'Amour est celui des Déesses.
Que dis-je ? ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de Sophie ?
Crois-moi, jeune, folle & jolie,
Laisse l'Olympe radieux
A la céleste Bourgeoisie,
Que l'on adore & qui s'ennuie,
Tandis que tu fais des heureux.

Le beau temple de l'harmonie
Va bientôt s'ouvrir à mes yeux ;
C'est-là que je te déifie ;
Voilà ton palais & tes cieux.
Je vois Psyché, je crois l'entendre,
Parmi la foudre & les éclairs,
Mêler sa voix plaintive & tendre
Au tumulte effrayant des mers.
De l'Amour si tu peins les flâmes,
Si tu fais gémir la douleur,
Ta voix s'échappe de ton cœur,
Et va retentir dans nos âmes.
Dis-moi ; par quels dons inconnus
Peux-tu réunir, ma Sophie,
Le babil piquant de Thalie,
Les sons touchans de Polymnie
Et le silence de Vénus ?

Sur-tout combien je t'idolâtre,
Lorsque rendue à tes Amans
Toujours désolés & contens,
Tu fais, par ton humeur folâtre,

Suſpendre & charmer leurs tourmens !
Lorſqu'on te voit ſans étalage,
Sans apprêt & ſans dignité,
Prêtreſſe de l'Amour volage,
Cueillir avec légéreté
Cette fleur de libertinage
Qui reſſemble à la volupté !
Jamais chez toi n'oſent paroître
Ces vieux Deſpotes éclopés,
Toujours cocus, toujours dupés,
Et toujours ſi bien faits pour l'être ;
Tu proſcrits les airs impoſans,
Les tons burleſques, les caprices
Des Alteſſes de nos couliſſes,
Qui traitent en Impératrices
Et leurs Valets & leurs Amans.

CHEZ toi l'on trouve la nature
Ou l'art ſéduiſant de Ninon,
Cet art qui tient à la raiſon,
L'art de tromper ſans impoſture ;
Chez toi l'on badine & l'on rit ;
La gêne y ſemble inſupportable,
Et l'on y cache ſon eſprit,
Afin d'en être plus aimable.

IL eſt un champêtre réduit,
Temple paiſible du myſtère,
Où l'on s'envole à petit bruit,
Loin de l'étiquette ſévère,
Qu'en riant l'Amour éconduit.

C'eſt-là que, ſur une ottomane,
Qu'ombragent les feſtons légers
D'un voile errant & diaphane,
Volent les jeux & les baiſers.
C'eſt-là que plus vive & plus belle,
Le feu, la gaîté dans les yeux,
Hébé verſe le punch aux Dieux,
Qui ne s'enivrent pas ſans elle.
C'eſt-là que, vers la fin du jour,
La liberté, convive aimable,
Met les deux coudes ſur la table,
Entre le Plaiſir & l'Amour.
Quelle volupté, ma Sophie!
Que font les biens & la grandeur?
Va, ce délire eſt le bonheur,
Il eſt le charme de la vie.
Crains de ſerrer de nouveaux nœuds;
Toujours folle, & toujours tranquille,
Laiſſe errer ton cœur & tes vœux.
Ton amour feroit un heureux;
Ton indifférence en fait mille.



A MADEMOISELLE D**

Qui quittoit son logement de la barrière de Vaugirard.

C'EN est donc fait : plus de barrière
Qui sépare Thémire & moi !
Les Ris délogent avec toi,
Et courent tous après leur mère.
Bien faits pour les épouvanter,
Les Commis, suspectant leur bande,
Espéroient en vain les traiter
Comme des ris de contrebande :
De qui prétend les arrêter,
Un vol rapide les délivre ;
Ils ont des aîles pour te suivre :
Ils n'en ont point pour te quitter.
Dès que la pompe l'environne,
Dès que sa main s'arme d'un fer,
Melpomène alors les étonne ;
Mais paroît-elle en pet-en-l'air,
Ils vont, aussi prompts que l'éclair,
Jouer autour de sa couronne,
Adoucir l'orgueil de ses traits,
Changer en roses ses cyprès,
Et d'un sofa lui faire un trône

Où le plaisir ne dort jamais.

AIMES-TU ton nouvel asyle ?
Sans doute la belle Cypris,
Du sein de ses oiseaux chéris,
Détacha le duvet mobile
Qui sert l'amour & le repos,
Et de ton alcove tranquille
Renfle mollement les carreaux.
Tu n'as point oublié peut-être
Les Dédales officieux
Qu'inventa l'Amour, ce grand maître,
Pour soustraire l'Amant heureux
A celui qui paîra pour l'être.

COURAGE ! en ce charmant séjour,
Cueille les mirthes de Cythère ;
Enchante & trompe tour-à-tour,
Comme tu fis à la barrière ;
Tourmente bien Ducs & Milords,
Qui vont marchandant leurs Maîtresses,
Qui pensent qu'on vend les caresses,
Et qu'on achète des transports ;
De nos Seigneurs fais un exemple ;
L'Amour n'en aura pas pitié :
Mais garde dans le nouveau temple
Une chapelle à l'amitié.]



A MADEMOISELLE

ALEXANDRINE.

Jeune & folâtre Alexandrine,
Je sentois mon heure venir :
Je touchois presque à ma ruine ;
J'allois, oui j'allois m'attendrir,
Grace à ta friponne mine....
J'ai pris la poste pour te fuir.
Je me suis abusé sans doute ;
Je n'en ai pas plus de repos.
Change-t-on de cœur sur la route,
Comme l'on change de chevaux ?
L'Amour, hélas ! est du voyage ;
Et, quand je soupire pour toi,
Il bat de l'aîle autour de moi,
Et s'applaudit de son ouvrage.
Je revois ces yeux libertins
Que fait pétiller la folie,
Et tes agrémens enfantins,
Et cet art qui les multiplie,
Et cette bouche, au doux souris,
Où le baiser vit & repose ;
Et ce sein où, parmi les lys,

S'élève un trône pour la rofe.
De loin tu fais lancer tes traits.
Au fond d'un bois, dans la prairie,
Par-tout je trouve tes filets,
Et je galope dans la Brie
Avec l'Amour & tes attraits.
Apprends jufqu'où va mon délire.
Si le Ciel eft pur, fi les champs
Sont rafraîchis par le Zéphire,
Je me dis.... en ces doux momens,
Alexandrine doit fourire :
Mais fur la cîme des forêts,
S'il fe forme une nue obfcure,
C'eft toi qui boudes la Nature;
Oui, les beaux jours font tes bienfaits.
Que de feux! dis-moi donc : qu'en faire ?
A peine, hélas! as-tu feize ans.
Déferteurs des bofquets rians
Et du Colombier de Cythère,
Bientôt tous les Amours du tems,
Adroits, flateurs & careffans,
Viendront habiter ta volière,
Becqueter tes charmes naiffans;
Et je voyagerai long-tems
Avant de parvenir à plaire.
CHASSE, crois-moi, ces Importans.
Choifis plutôt un Fou fincère
Qui fache aimer fans fade encens :
Tiens; fi tu veux, j'ai ton affaire.

Je m'abandonne à cet espoir ;
Il a suspendu mes alarmes :
Au galop je fuyois tes charmes ;
Au galop je viens les revoir.
Je viens te consacrer ma vie ;
Je suis ivre, brûlant d'amour.
Arrange-toi, je t'en supplie,
Pour m'adorer à mon retour.



A M. DE PÉZAI.

SUR LA GALANTERIE MODERNE.

Il faut en convenir, Damis,
Combien, depuis qu'on le raiſonne,
L'Amour a perdu de ſon prix!
Les Sages, Dieu me le pardonne,
Ne ſont que des Amans tranſis.
Le galant Clergé de Cypris
Exclud les Docteurs de Sorbonne,
Les Géomètres, les Maris,
Froid bétail qui toujours foiſonne,
Et qui déſole tout Paris.
L'amour vrai, ton guide & mon maître,
Dans leurs calculs s'évanouit:
Oui, c'eſt l'inſtinct qui le fait naître;
Et l'analyſe le détruit.
Eh! laiſſons cet Enfant bizarre
Régler ſon vol ſur le déſir:
Qu'importe après tout qu'il s'égare,
Si l'erreur le mène au plaiſir?
  Quelle eſt notre galanterie
Dans ce beau Siècle ſi vanté?
C'eſt l'oiſive coquetterie

Qui

Qui grimace la volupté.
On s'aime, & bientôt on s'évite;
On se prend, parce qu'on se quitte,
Tout est arrangé, concerté:
On fait des enfans par système,
Ou bien par un égard suprême
Pour la pauvre Postérité.
L'Amour, éternel Moraliste,
Devint un Dieu de Cabinet:
L'Amour est Encyclopédiste;
Ce titre lui sied tout-à-fait.
Du bel-esprit funeste empire!
Ton glacial, ton précieux!
Avec toi puissé-je proscrire
Tous tes suppôts volumineux,
Dont le travail fastidieux
Fait bâiller tout ce qui respire!
Mes bons, mes stupides Aïeux!
Que je vous aime & vous regrette!
Donnez-moi donc votre recette:
Plus sots, vous étiez plus heureux.
Beaux jours de la Chevalerie,
Revenez encor parmi nous:
Revenez, galante Folie,
Amadis terribles & doux;
Vous qui de conquête en conquête,
La pique en main, le casque en tête,
Vainqueurs de cent périls divers,
Au galop couriez l'Univers;

Vous qu'on voyoit tout entreprendre,
Pour vos Belles, pour leur bonheur;
Et dont l'Amour ſoumis & tendre
N'oſoit attaquer un honneur
Qu'elles n'auroient oſé défendre!
Que j'aime ce Fou ſuranné,
Ce preux Paladin de la Manche,
Au long viſage décharné,
Mais à l'ame ſenſible & franche,
Qu'aux pieds d'un rocher calciné
On vit mille fois ſur la brune
Se feſſant au clair de la Lune
Pour l'Amour & pour Dulciné!
Avec quel tranſport je m'écrie,
Quand je vois ce fougueux Roland,
Dans ſon héroïque furie
Si fou, ſi riſible & ſi grand,
Troubler le criſtal des fontaines,
Injurier les doux Zéphirs,
Effrayer les bois & les plaines
De ſes longs & bruyans ſoupirs;
Pleurer la honte de ſes chaînes;
Et, l'œil ſombre, ardent, inquiet,
Sublime à force de foibleſſe,
Déraciner une forêt
Pour ſe venger de ſa maîtreſſe!
Les voilà ces emportemens,
Et ces écarts & ce ravage,
Ces fougues du cœur & des ſens,

Que je préfère au persifflage
De tous nos Scélérats charmans.
L'Amour est le Dieu des orages,
Raison, le plus froid des Tyrans,
Mêle-toi de faire des Sages,
Et laisse en repos les Amans.
Je n'y tiens plus. Oui, je vais prendre
Une rondache, un écuyer :
J'ai l'esprit fou, j'ai le cœur tendre;
Amis, je me fais Chevalier.
Je veux dissiper l'imposture :
Belles, je veux dans votre cour
Ramener enfin la Nature
Avec le véritable Amour.

Damis, ne va point me distraire:
Ils pourroient encor m'échapper :
Tu sais trop, pour les ratraper,
Combien j'ai de chemin à faire.



A MONSIEUR
LEMIERRE,
En lui envoyant Pierre le Grand.

AMI, je haïs les dédicaces
Et le ton des Adulateurs,
Je demande un sourire aux Grâces,
Rien au faste des Protecteurs.
Jamais par le moindre acrostiche
Je n'ai flatté l'orgueil des rangs ;
Les Sots, que le hasard fit grands,
Pourroient bien transir dans leur niche,
Sans que j'y brûle un grain d'encens.
Je ris de l'opulence altière,
Qui de sa triste oisiveté
Prétend que l'on soit tributaire.
Ma Maîtresse & la vérité
Sont les Rois à qui je veux plaire.
A l'aspect du vice fêté,
Ma Muse, d'un œil irrité,
Se rejette, toujours plus fière,
Dans les bras de la liberté.
PAR sagesse ou par imprudence,
Je fuis tout succès mendié,

Et, du ſein de l'indépendance,
J'offre mes vers à l'amitié.
Jette les yeux ſur la peinture
De ce Guerrier Légiſlateur,
Qui, par ſon ſouffle producteur,
Dans le Nord changea la Nature;
Raſſembla les germes épars
Des talens & de l'induſtrie;
Et, ſe créant une Patrie,
Fit luire le Soleil des Arts
Sur les neiges de Sibérie.
Pour de pareils coups de pinceaux,
Je ſuis ſans doute encor novice:
Ami, je me borne à l'eſquiſſe,
Et te laiſſe les grands tableaux.

On nous parle de l'ancien Pierre,
Qui, de la foi ſeule appuyé,
Jadis marcha ſur l'onde amère,
Sans ſe mouiller le bout du pié.
Ce Pierre-ci, plus terre-à-terre,
Seroit, je crois, bientôt noyé,
S'il étoit par moi renvoyé
Sur les flots bruyans du Parterre.
Pour toi, brave cet Océan;
Haſarde & vogue à pleines voiles.
Guillaume, Hypermneſtre, Artaban,
Voilà tes vents & tes étoiles.
Mais, tout prêt de toucher le bord,
Si tu ſuccombois à l'orage,

Sur un débris gagne le Port,
Et reviens, te moquant du fort,
Rire avec moi de ton naufrage.
Tu trouveras un jour ferein
Sous le berceau qu'on te destine :
Je t'attends, le verre à la main,
Et je t'attends avec Corine.



AUX ÉDITEURS

De l'Almanach des Muses, au sujet d'une Note qui s'y trouve au bas des vers à Corine. *

EH, Messieurs, n'appréhendez rien,
J'ai beau médire de la gloire;
C'est du tems perdu, j'en convien:
Quel Auteur osera m'en croire?
Prêcher, aux Poëtes sur-tout,
Le mépris de cette fumée,
C'est renverser, confondre tout;
Il leur faut de la renommée.
POUR moi, si vous le permettez,
Je prétends dépenser ma vie
En de plus douces voluptés.
Vos rêves n'ont rien que j'envie:
Il me faut des réalités.
Songez à la race future.
Moi qui resserre mes destins
Dans les bornes de la Nature,

* *J'y disois, je crois, qu'un sourire de Corine valoit mieux que la gloire, & c'est ce qu'on désapprouve.* (Note de M. Dorat.)

J'aime assez cette sphère obscure :
J'y veux couler des jours sereins,
Et suis, quoique l'on en murmure,
Pour les plaisirs contemporains.

Et puis, par des routes diverses,
On atteint l'immortalité.
Outre le chemin fréquenté,
Il est des sentiers de traverses
Qu'on prend pour sa commodité.
Souffrez, sans qu'on vous scandalise,
Que, par ses penchans emporté,
On soit immortel à sa guise.
L'un veut l'être par ses hauts faits,
L'autre par ses écrits aimables :
Antonin l'est pas ses bienfaits,
Et la Fontaine par ses Fables ;
Pétrarque par de froids Sonnets,
Homère, par son Iliade :
Le Madrigal & la Ballade,
Flanqués de quelques triolets,
Valent ce titre à Benserade :
Chaulieu le doit aux seuls appas
De quelques grâces négligées ;
Vous, Messieurs, à vos Almanachs,
Comme Keyser à ses dragées.

Que dis-je ? Pourquoi tant d'effort ?
Pourquoi ces élans du génie ?
Tel n'a de titre, après sa mort,
Que l'indolence de sa vie :

Témoin l'oisif *Desyvetaux* *
Qui, dans une sage apathie,
Eloignoit tous ces vains travaux,
Pour abandonner son repos
A la tendre mélancolie.
Le Monde, à ses yeux enchantés,
N'étoit peuplé que de Bergères;
Et chalumeaux & pannetières
Pendoient toujours à ses côtés.
La mort pour lui fut un passage:
Exhalant ses derniers soupirs,
Il crut, dans un nouveau bocage,
Renaître à de nouveaux plaisirs.
Il descendit aux sombres rives,
Une houlette dans la main;
Et près de lui son air serein
Fixa les ombres fugitives.
Ainsi finirent ses beaux jours
Evanouis dans la mollesse;
Et son nom, qui vivra sans cesse,
Fut déposé par la paresse
Dans les Annales des Amours.

---

* *Célèbre Paresseux de l'autre siècle: il étoit presque toujours en habit de Berger, & fit quelques chansons pastorales. Son nom est consacré par les vers de* Chapelle, *de* Chaulieu, *& sur-tout par ce qu'en a dit* M. de Voltaire.

O trop heureuſe indifférence!
Calme, abandon voluptueux!
Viens embellir mon exiſtence :
Peut-être un jour chez nos neveux,
Je trouverai quelque indulgence ;
Mais, trompé dans mon eſpérance,
Si je ſuis oublié par eux,
Je leur ai pardonné d'avance.



A UN AMI
SUR MON DÉMÉNAGEMENT.

Ami, je quitte ma barrière, *
Mes tilleuls & mes tourtereaux :
Pas encore assez loin des Sots,
Je l'étois trop de ma Glicère.
Qu'ai-je besoin, sur mon chemin,
De gazons, d'arbres véritables ?
Je voyage au pays des Fables,
Et leur empire est mon jardin.
De la baguette poétique
Ne connois-tu pas le secret ?
Je puis d'un seul coup de sifflet
Enfanter un monde magique.
Bois de mirthe & de serpolet,
Labyrinthes, fraîches cascades ;
Dais de fleurs, vertes palissades,
Voûte odorante d'un bosquet,
Appareil brillant d'une fête,
Groupe d'Amours, folâtres jeux,
Tout cela, dès que je le veux,

* *La Barrière de Sève.*

Sort tout arrangé de ma tête.
Mais apprend quel est mon destin.
Sur moi la Providence enfin,
Si dans ses décrets j'ose lire,
Paroît avoir quelque dessein,
Et semble en secret me conduire.
Pour avant-goût de ses faveurs,
Je vais occuper la cellule
D'un de ces pieux Directeurs,
Toujours hérissé de scrupule,
De pénitence & de rigueurs,
Le tout pour le bien des pécheurs:
D'un de ces Mortels respectables,
Qui, de leur pleine autorité,
Peuvent donner à tous les Diables
Un pauvre Mondain entêté
De ces illusions damnables
Qui font notre félicité.
Du saint Homme ignorant l'absence
Ses Pénitentes quelque jour,
De leurs messages tour-à-tour
Gratifieront ma Révérence:
En échange du Paradis,
On m'enverra pâtes sucrées,
Longues ceintures bien moirées,
Petits rabats, flottans surplis,
Fourrure, hermine doctorale,
De bon chocolat de santé,
Et force liqueur pectorale,

Pour les cas de néceſſité.
Que fait-on ? Dévotes jolies
Peut-être viendront les matins,
Deſſous leurs voiles clandeſtins,
M'entretenir de leurs folies :
D'une ſoutane empaqueté,
Je rirai bien de leurs détreſſes,
En voyant leur timidité
Offrir à ma ſévérité
Le buletin de leurs foibleſſes. *
L'abſolution avec moi
Sera le prix de la figure.
Vieilles ou laides, je t'aſſure,
N'ont à mes yeux, ni foi, ni loi,
Et de qui ſait plaire, je croi,
La conſcience eſt toujours pure.
Directeur de mon encolure
Aux attraits donnera beau jeu :
Comment pourroient offenſer Dieu.
Celles qui parent la Nature ?
Ma foi ! ce dogme eſt triomphant :
Mais je vais, hôte moins auſtère,
Rajeunir de mon Presbytère

---

* *Cette petite Pièce ne doit être regardée que comme un délire d'imagination, abſolument ſans conſéquence. C'eſt ainſi que Boileau s'eſt permis dans une de ſes Satyres quelques plaiſanteries ſur les Directeurs, quoique pénétré de reſpect pour les fonctions de leur état.* Note de l'Auteur.)

L'apoſtolique ameublement.
Déjà Tibulle a pris la caze
Qui logeoit l'ancien Teſtament ;
Catule ſaiſit promptement
L'étui d'un vieux S. Athanaſe ;
Un Saint Paul tout rongé des Rats
A Virgile cède ſa place,
Et la Somme de Saint Thomas
Fuit devant le badin Horace.
Ovide expulſe un Saint Juſtin,
Chaulieu chaſſe un Saint Epiphane ;
Et Voltaire qui ſe pavane
Fait déſerter Saint Auguſtin. *
Les Suaires, les ſaintes Faces
Sont remplacés par ces tableaux,
Où les jeux tirent les rideaux
Qui nous cachoient le ſein des Grâces ;
Au lieu de ces grils enflâmés
De ces bûchers du Fanatiſme,
Où notre doux Chriſtianiſme
Sanctifia ſes bien-aimés ;
On y verra de frais ombrages,
Des lits de gazon, de beaux jours,
Et tout ce qui rappelle aux Sages
La religion des amours.

---

* *Un homme du Monde peut être plein de vénération pour ces grands Perſonnages, ſans les avoir dans ſa Bibliothèque.*

Ici la belle Cythérée
Sort de son berceau transparent,
Et, de ses Nymphes entourée,
Sourit au ciel pur qui l'attend.
Plus loin, autour d'un col d'albâtre,
S'entrelace un Cigne amoureux;
Douce image d'un Dieu folâtre,
Qui se cache pour aimer mieux.
De la Nymphe il se rend le maître,
Et, dans ses amoureux élans,
Eparpille ses lys brûlans
Sur les roses qu'il a fait naître....
Mes Amis, mes consolateurs,
Venez tous dans mon hermitage:
Allons, qu'on apporte des fleurs:
Buvons frais: à l'Amour volage
Demandons encor des erreurs;
Et toujours exempts de nuage,
Si le plaisir est dans nos cœurs,
Que notre front en soit l'image.



A M. D E***

Retiré à sa campagne pour se livrer à la Philosophie.

O Toi, qui jeune encor, as su briser tes chaînes,
Que j'aimerois tes paisibles loisirs !
Nos réduits fastueux, nos fatiguans plaisirs
Valent-ils tes jardins, tes fleurs & tes fontaines ?
Maître absolu de ton destin,
Dans le secret des bois, sous l'épaisse verdure,
Tu sondes d'un œil plus certain
Les mystères de la Nature
Et l'énigme du cœur humain.
C'en est donc fait ! Tu veux, loin de notre Féerie,
T'ériger en Sage nouveau,
Des mains de Bayle arracher le flambeau
Pour en éclairer ta Patrie,
Et soulever le reste du rideau
Qui couvre encor notre Philosophie ?
Sans doute cet orgueil est beau ;
Mais que ta raison s'en défie.
Sage naissant, redoute les travers
Qui trop souvent accompagnent ce titre ;
Tel des humains se croit l'arbitre,
Et n'est qu'un dur cynique à charge à l'Univers.
A travers ces faux jours distingue la sagesse ;

Conserve-lui ses véritables traits ;
Elle avertit, conseille, ou plaint notre foiblesse,
Et nous instruit, sans nous blesser jamais.
Indulgente, facile, autant qu'elle est sublime,
Par degrés sa lumière entre au fond de nos cœurs ;
Elle ouvre le refuge à côté de l'abîme,
Et fait par des plaisirs remplacer nos erreurs.
Voilà sous quels dehors il faut qu'on la présente ;
Le génie est un Dieu qui dompte les Mortels,
C'est la douceur qui les enchante,
Et l'homme bienfaisant eut les premiers autels.
Sème les vérités, fût-ce en un sol aride ;
Et n'en exige aucun retour :
Pourvu qu'on les recueille un jour,
Ta gloire est entière & solide.
Enfonce-toi dans l'avenir,
Vois-y germer ta récompense,
Privé de tout, jouis par l'espérance ;
Va, mériter le prix c'est plus que l'obtenir.
Mais si la Renommée, aux bornes de ta vie,
Te surprenant au fond de tes bosquets,
Sous les lambris de nos Palais
Fait résonner ton nom, & vante ton génie ;
Sans doute alors & la haine & l'envie,
De ta cabane assiégeront le seuil ;
Les poisons de la calomnie
Infecteront tes jours au bord de ton cercueil,
Et voilà le moment de la Philosophie !
Il te faudra fuir tes persécuteurs,

T'arracher à ton doux aſyle,
Et chercher des hommes ailleurs
Qui te pardonnent d'être utile.
Fuis, mais ſur ton exil jette des yeux ſereins;
On t'obſerve, on va te connoître.
N'affiche point ces ſuperbes chagrins
Que tant de Sages font paroître,
Et qui les rabaiſſent peut-être
Au niveau des autres humains.
N'affecte point un air ſauvage,
Et que ton front, prêt à s'épanouir,
Comme un ciel pur & ſans nuage,
Peigne la paix qu'on voudroit te ravir:
Tel cet Aſtre brillant, ame de la Nature,
Sera demain ce qu'il eſt aujourd'hui,
Sans qu'il contracte la ſouillure,
Du globe infortuné qui roule autour de lui.
L'AMOUR du bien, voilà ta plus ſûre bouſſole;
Tourne autour de ce point, quels que ſoient tes ſuccès,
Laiſſe s'évaporer le murmure frivole
Des Sots & des Ingrats qu'on ne fléchit jamais;
Et ſi ton cœur eſt pur, que lui ſeul te conſole.
De la gloire ſur-tout crains les trompeurs attraits;
Elle nous égare & s'envole.
C'eſt un feu bienfaiſant lorſqu'il eſt reprimé:
Alors il nourrit le courage,
Alors il eſt en nous par les Dieux allumé,
Pour y développer les traits de leur image,
Et pour rapprocher d'eux l'être qu'ils ont formé:

Mais, quand il franchit sa barrière,
Ce n'est plus qu'un volcan qui s'élance des monts,
Répand une affreuse lumière,
Embrâse les forêts, & détruit les moissons.
Il fut en Perse un Mortel renommé,
Des rayons qu'elle adore en naissant animé.
Rival des Chantres d'Ausonie,
De leurs accens mélodieux
Il ressuscita l'harmonie.
Malgré les Mages orgueilleux,
Il sut, en l'éclairant, consoler sa patrie,
Eteignit les bûchers, dompta la barbarie,
De la société resserra tous les nœuds;
En jardins toujours verds, en bosquets d'Idalie,
Il transforma les sentiers épineux
De l'aride Philosophie,
Célébra les Héros, & fit aimer les Dieux;
Tous les honneurs illustrèrent sa vie,
Il eut tous les talens, & ne fut point heureux.
Cet inquiet souci, cette ardeur de la gloire
Empoisonna les plus beaux de ses jours;
Rassasié d'encens, il désira toujours,
Et ne goûta jamais le prix de la victoire.
Ce fantôme brillant que précède le bruit,
S'asseyoit avec lui sur le bord des Fontaines,
Le poursuivoit dans le calme des plaines,
Dans le fond des forêts, dans l'ombre de la nuit;
Lui crioit à toute heure: écris, compose, veille,
Joins des lauriers encor aux lauriers de la veille;

Fixe par le travail le moment qui s'enfuit.
Redoute, Ami, ce cruel esclavage ;
Laisse distraire tes desirs
A ces purs sentimens, les délices du Sage ;
La gloire incertaine & volage
Avec de vrais tourmens n'a que de faux plaisirs ;
Elle endurcit notre ame, & la veut sans partage.
De cette passion le délire effréné
Reporte l'homme sur lui-même,
Et fait qu'un être infortuné
Ne voit rien hors de lui qu'il estime ou qu'il aime ;
D'une palme épineuse esclave couronné,
Qui sous un pesant diadême,
Vit pour lui seul, & meurt abandonné.
De tes penchans conserve l'équilibre ;
Le Mortel le plus sage est toujours le plus libre.
Ne va pas, de toi-même ardent admirateur,
A la critique opposer la satyre,
Et, t'exerçant dans l'art de nuire,
Te faire un ennemi pour défendre une erreur.
Réprime de l'orgueil les fureurs intestines :
Crains d'avilir le prix que tu veux remporter,
Et ne mets point ta gloire à semer des ruines
Autour du Trône où tu prétends monter.
Le Sage se dégrade au moment qu'il se venge ;
On vante son esprit aux dépens de son cœur ;
Le laurier qu'il dispute est traîné dans la fange,
Et ne fait qu'attester l'opprobre du vainqueur.
Lorsqu'Apollon, dépouillant sa parure,

›e l'Olimpe exilé vint habiter les champs,
S'occupa-t-il, pour venger son injure,
ı brûler de Cérès les fertiles présens,
.t les fruits de l'Automne & les dons du Printems ?
:angés autour de lui sous l'ombrage d'un hêtre,
.es Bergers pour l'entendre oublioient leurs troupeaux,
:t venoient applaudir à ses accens nouveaux
Dans un lycée agréable & champêtre.
Humain, sensible, généreux,
Il suspendoit leurs pénibles ouvrages;
Il leur apprit l'art d'être sages,
Mais plus encor l'art d'être heureux.
Que ce tableau te serve de modèle,
›ois l'ami des humains: qu'ils ne craignent jamais
L'aigreur de ton ame infidelle;
Que tes écrits pour eux soient autant de bienfaits,
Et, rival d'Apollon, dans ton obscur asyle,
Deviens un Dieu pour nous en devenant utile.
Respecte ces liens, de tous tems protégés,
Politiques rigueurs, freins de la multitude;
Ne l'abandonne point à son inquiétude;
Elle perdroit ses mœurs, perdant ses préjugés.
Le bien public sans doute a fondé nos usages :
Un Etat se maintient souvent par ses abus;
Supportons-les, quoiqu'ils nous soient connus,
Et soyons Citoyens, avant que d'être sages;
A des opinions préférons des vertus.
Jetté sur la scène commune,
Sur cet immense & triste amas,

De foibleſſe, d'erreur, & ſur-tout d'infortune,
Le Sage cède aux loix qu'il ne changeroit pas.
Il révère le Trône, il aime ſa Patrie,
Même en fût-il perſécuté.
Tout ce qui peut toucher l'humanité,
Trouve un accès dans ſon ame attendrie.
Pour couronner ſes tranquilles deſirs,
L'amitié vient dans ſa retraite;
Ses jours ſont des momens, ſon ame eſt ſatisfaite;
La Nature eſt un temple orné pour ſes plaiſirs.
En vain la mer mugit, & la foudre étincelle,
Ce ne ſont point les vents, les frimats ténébreux....
Le crime ſeul rend l'Univers affreux,
Et la Nature eſt toujours belle,
Lorſque nos cœurs ſont vertueux.
Ah! rapproché de ce que j'aime,
Quand pourrai-je, Ami, ſur tes pas
La méditer & jouir de moi-même!
Braver l'orgueil farouche & la grandeur ſuprême,
Fuir les foibles amis, ou les amis ingrats,
Ne plus flotter au gré d'une vaine eſpérance,
A l'inſtant qu'elle fuit, ſaiſir la volupté,
Vivre enfin dans le calme & dans l'indépendance,
Juſqu'à l'inſtant fatal par le Ciel arrêté,
Où le rapide éclair d'une frêle exiſtence
S'évanouit au ſein de la Divinité!



A M***

De ton agreste solitude
Je vais donc quitter le repos.
Adieu ces tranquilles berceaux,
Où je consacrois à l'étude
Des jours plus sereins & plus beaux:
Adieu cet inculte hermitage,
Coupé de limpides canaux,
Où la nature un peu sauvage
Sort d'une forêt de roseaux,
Pour sourire aux vertus d'un Sage.
Je ne verrai plus sur les eaux
Se jouer tes cygnes fidèles,
Mêlant l'albâtre de leurs ailes
Au vert naissant des arbrisseaux.
Je n'entendrai plus les marteaux,
Dans tes forges retentissantes,
Frappant des coups toujours égaux,
Soumettre aux flammes jaillissantes
Le plus indompté des métaux.
Lassé des champêtres tableaux,
J'errois sous la voûte obscurcie,
Où Vulcain, d'une main noircie
Lui-même attise tes fourneaux.
Souvent j'y devançois l'aurore;

Eh! peut-on voir avec ennui
Un feu pétillant & sonore
Chercher, dans le fer qu'il dévore,
Un aliment digne de lui?
Du métal vaincre la rudesse,
A cent formes l'assujettir,
D'un fil lui donner la souplesse,
Ou le forcer de s'arrondir?
Ah! que dans nos plaines fertiles
Par lui nos socs soient façonnés!
Qu'il se courbe en serpes utiles
Par qui nos grains sont moissonnés!
Que pour le Dieu de la tendresse,
Il forge les heureux verroux
Qui garantissent des jaloux
L'amant & sa jeune maîtresse!
Mais qu'il ne compose jamais
Les gonds, les barreaux détestables
De tous ces cloîtres formidables,
Où la beauté, dans les regrets,
Maudit enfin ces vœux coupables
Qui nous dérobent ses attraits!
Qu'il n'arme point la barbarie
De ces cohortes de brigands
Qui courent prodiguer leur vie,
Pour désennuyer leurs tyrans!
Sous la hache du despotisme
Ne tranche point notre destin,
Et n'aille pas de sang humain

Baigner l'autel du fanatiſme !
O mon ami ! tels ſont mes vœux.
Toi, demeure dans ces aſyles,
Où, ſimple, obſcur & vertueux,
Tu ris du faſte de nos villes,
En voyant la pompe des Cieux.
Près de ta reſpectable mere,
Tu mets à profit tes beaux jours,
Et j'ai vu leur paiſible cours
S'embellir du ſoin de lui plaire.
La raiſon réglant tes deſirs
Sous la zone de la jeuneſſe,
Enchaîne aux pieds de la vieilleſſe
Tes paſſions & tes plaiſirs.
Tu peux, ſans redouter le blâme,
Rendre compte de tes momens :
La nature enrichit ton ame
De ce qu'elle enleve à tes ſens.
Pour moi, je ne ſais quelle ivreſſe
Emporte & promene mon cœur ;
C'eſt, en regrettant la ſageſſe,
Que je cours embraſſer l'erreur.
Oui, déja tout mon ſang bouillonne :
Les tréſors parfumés des champs,
De Cérès les nouveaux préſens,
L'amitié même, hélas ! pardonne,
Rien ne maîtriſe les élans
D'un cœur trompé qui s'abandonne
A la foule de ſes penchans.

Fatigué du jour qui m'éclaire,
Je vais, dans mon aveuglement,
Errer de chimère en chimère,
Offrir un culte involontaire
Aux illusions du moment;
Acheter par de longues peines
Une étincelle de bonheur;
Crier liberté dans les chaînes,
Et rire au sein de la douleur;
Dans une pénible mollesse
Consumer chaque triste jour,
Et sur-tout livrer ma foiblesse
A tous les rêves de l'amour.

Ah! sans lui qui pourroit nous plaire?
Sans cet heureux enchantement,
Que resteroit-il à la terre?
L'ennui de vivre & le néant.

Tu vois trop quel est mon délire;
Ami, je ne puis le cacher:
L'amour lui seul peut m'attacher:
C'est sa flamme que je respire.
Ce sexe, orné de mille attraits
Que son adresse multiplie,
Nous tient enchaînés à la vie
Par d'imperceptibles filets,
Dans ses défauts trouve ses armes,
Nous plaît en nous tyrannisant,
Et n'est jamais si séduisant,
Qu'alors qu'il fait couler nos larmes.

Toujours abſous par nos deſirs,
Il a tout, puiſqu'il a les charmes,
Et qu'il diſpenſe les plaiſirs.
Que dis-je ? une fougue imprudente
Sans doute égare mes eſprits :
La jeuneſſe, toujours ardente,
A ce bonheur met trop de prix.
Ils viendront ces jours de lumière,
Où la ſcène change à nos yeux ;
Où l'homme, en ſoupirant, s'éclaire
Sur les vrais moyens d'être heureux.
Alors, battu par les orages,
Digne du moins de ta pitié,
J'irai, fuyant d'autres naufrages,
Chercher un port dans l'amitié.
Sous la plus épaiſſe verdure
Du boſquet le plus retiré,
Je pourrai, loin de l'impoſture,
Repoſer mon œil épuré
Sur les tableaux de la Nature.
Alors, il faudra vous quitter,
Douces erreurs de notre aurore....
Mais nous en parlerons encore,
Ne pouvant plus en profiter.



A M. ROUSSEAU,

Sur ses différens Ouvrages.

ARISTARQUE éloquent & sage quadrupède,
J'aime assez tes sermons : mais ils sont superflus ;
L'homme est sur ses deux pieds ; c'est un mal sans remède.
Tu ne changeras rien, ni vices, ni vertus.
Le monde a pris son pli. Le triste Diogène,
Fameux par son orgueil qu'on nous a peint en beau,
Par sa lanterne & son tonneau,
Etoit sifflé par les Plaisans d'Athènes.
Montre-moi, si tu peux, formidable Censeur,
Les merveilleux effets de tes vagues systêmes,
Rêves de ton esprit démentis par ton cœur.
Tous les François t'ont lu ; les François sont les mêmes.
Dans le sein bruyant de Paris,
Je vois toujours la Fortune inégale,
Malgré tes sublimes écrits,
Verser sans choix les dons de sa faveur vénale.
Tu nous a dit cent fois : « les Sciences, les Arts
» Ont corrompu vos mœurs par leur vaine imposture.
» Ecoutez, Citoyens ; fuyez de vos remparts.
» Troupeau d'êtres pensans confusément épars,
» Dans les champs, dans les bois cherchez votre pâture,
» Vers la terre abaissez vos sublimes regards :

» Broutez, ô mes amis, & ſuivez la Nature.
» Oubliez, oubliez que Corneille exiſta :
» Ne vous ſouvenez plus des beaux vers de Racine.
» Qu'ont-ils fait ces fléaux nés pour votre ruine ?
» Que leur doit l'Univers ? Athalie & Cinna.
» Ils ont tracé dans de coupables rimes,
» Que maint Acteur ſur la Scène ânona,
» Le Roman des vertus & l'hiſtoire des crimes....
Tu me fais rire... A quoi ſert ce courroux ?
Je les préfère à toi ; leur empire eſt plus doux.
Plains en ſilence, au fond de ta cabane,
Plains nos travers ſans ceſſe renaiſſans ;
Ce Peuple léger & profane,
Fourmillière de Sots qui chérit les talens,
Qui conſerve ſes goûts, quand Rouſſeau les condamne.
Ah! je t'entends encor : » Confiné dans les bois,
» Du grand Tout, me dis-tu, j'obſerve l'harmonie,
» Le jeu myſtérieux & les ſecrettes loix.
» La Nature pour moi dévoile ſon génie ;
» Et les humains vont entendre ma voix.
» Pour être heureux, ils n'ont qu'un pas à faire.
» Au lieu des riens brillans qui couvrent leur misère,
» On leur offre des jours paiſibles & ſereins,
» Des antres, des rochers & de gras pâturages,
» Des femmes ſans pudeur, des plaiſirs bien ſauvages,
» De vaſtes champs défrichés par leurs mains,
» Et l'abrutiſſement envié par les Sages.
» Les barbares qu'ils ſont, ils détournent les yeux :
» Corrupteurs l'un de l'autre, ils reſtent dans leurs villes,

» Ou, s'ils vont habiter de champêtres asyles,
» Ils y portent leurs mœurs & leur masque avec eux.
» Tilleuls, n'étendez plus votre odorant ombrage :
» Asservis désormais au tranchant des ciseaux,
» Un monstre... un Jardinier va tondre vos rameaux.
» Fuyez l'abri de ce feuillage,
» Antiques Rossignols : sous ces tristes berceaux,
» Qu'ont-ils besoin de votre doux ramage ?
» N'ont-ils pas Vaucanson qui leur fait des oiseaux ?
» N'espérez plus, Nayades fugitives,
» Promener sur des fleurs le cristal de vos flots :
» Ah ! libres autrefois, mais aujourd'hui captives,
» D'une gueule d'airain on fait jaillir vos eaux. ...
Eh ! mon ami, mon cher Cynique,
Tâche d'humaniser ton austère bon sens.
Au sortir d'un jardin, d'un bosquet symétrique,
Ne peut-on contempler le spectacle des champs ?
Mais tu viens de t'ouvrir des routes moins vulgaires :
O Minerve ! préside à ses soins bienfaisans.
Il n'a pu corriger les pères :
Il veut élever les enfans.
Que de Sages, grand Dieu, pour la race future !
Je vois un Peuple tout nouveau ;
Des préjugés chassant la foule obscure,
Le jour se lève, & le divin Rousseau,
Le Créateur d'Emile ajoute à la Nature.
O que j'aime à te voir dans ton emploi sacré,
De langes, de maillots noblement entouré,
Mêler tes jeux à ceux de ton Pupille,

Ce marmot fortuné, Philosophe d'un jour ;
Lui prodiguer ton héroïque amour,
L'embéguiner toi-même, & d'un regard tranquille,
Parcourir le beau sein qui doit nourrir Emile !
Hommes, ce n'est point vous qu'on veut endoctriner ;
Rousseau s'est réservé pour un plus bel ouvrage :
Le hochet de l'enfance est dans les mains du Sage ;
C'est elle désormais qu'il prétend gouverner.
Premier âge que je regrette !
Ciel ! qu'Emile est heureux, & que son sort est beau !
Socrate balbutie autour de son berceau :
L'un réfléchit, tandis que l'autre tette.
Quel contraste sublime & quel riant tableau !
Mère, dont l'instinct seul dirige la tendresse,
N'espérez point, par de vulgaires jeux,
Exercer votre Emile & sa mâle jeunesse.
Voyez-le s'échapper, & fuir loin de vos yeux,
Déployer de ses nerfs la rustique souplesse ;
Émule d'un chevreuil, & non pas de Vestris,
Gravir sur un rocher où Jean-Jacque est assis,
Pour applaudir à son adresse.
Voyez-le soulever de pénibles fardeaux ;
Accoutumer ses mains à de grossiers travaux ;
Niveler, labourer sous l'œil de la sagesse,
Et comme sur la Terre habiter sous les eaux.
Sur son front basané quelle aimable rudesse !
Petit Pâtre charmant, tu n'as point de rivaux !
Mais ce n'est rien encore : au fond d'une boutique
Je vois Monsieur Emile avec un tablier,

D'un œil affable accueillant la pratique,
Achever une mule ou finir un soulier.
Tout sage Citoyen doit savoir un métier;
A l'Etat, à lui-même il doit payer sa dette;
Mais qu'il ne soit ni Peintre ni Poëte;
Un Poëte, bon Dieu, vaut-il un Cordonnier?
Il ne falloit donc pas, même dans ton ouvrage,
Prodiguer les vives couleurs
De cet Art séduisant que ton orgueil outrage.
Pourquoi lui dérober sa parure & ses fleurs?
C'est toi qui va parler. » Dans sa carrière immense,
» Tout rayonnant de feux l'Astre du jour s'élance.
» Un point brillant s'échappe & part comme un éclair;
» Il remplit à l'instant les vastes champs de l'air.
» Leur voile ténébreux se replie & s'efface,
» L'homme sent dissiper les langueurs de la nuit,
» Il s'éveille, il admire, en mesurant l'espace,
» La majesté d'un Monde à ses yeux reproduit.
» La verdure a repris une fraîcheur nouvelle:
» La mobile rosée en rubis étincelle
» Sur l'émail velouté des fleurs,
» Et réfléchit à l'œil attentif & fidelle
» L'éclat de la lumière & l'éclat des couleurs.
» Quel doux frémissement dans mon ame attendrie!
» De nos forêts hôtes harmonieux,
» Vous saluez en chœur le père de la vie;
» Vous apprenez à l'homme à célébrer les Dieux.
Crois-tu donc avilir ce céleste langage,
Ce délire, ce feu divin

Que tu sais diriger avec tant d'avantage,
Quand il vient embrâser ton sein ?
Possesseur d'un talent que l'on rabaisse en vain,
Notre bon la Fontaine à mes yeux est un Sage :
Ta raison ne vaut pas son léger badinage ;
Il instruit en riant, & j'aime mieux enfin
Les folâtres leçons de Maître Jean Lapin,
Que les arrêts d'un Précepteur sauvage,
Qui me dégrade, qui m'outrage,
De mes douces erreurs prétend m'ôter l'usage,
Et veut remettre au gland le pauvre genre-humain.
Mais retournons sur les traces d'Emile.
Par des canaux secrets son sang élaboré
Bouillonne en flots pourprés dans un sein plus fertile :
L'enfant n'est plus, & l'homme s'est montré.
A ses plaisirs l'Univers s'intéresse :
Sophie est jeune, & doit avoir son tour :
Près de ses dix-sept ans, qu'est-ce que ta sagesse ?
Monsieur le Gouverneur, faites place à l'Amour.

A MONSIEUR
LE MARQUIS DE***

*A l'occasion d'une grace qu'il avoit demandée pour Mademoiselle***, à M. de Richelieu.*

Eglé possède assurément
Les attraits d'un joli visage,
Joints au plus aimable talent :
Mais la beauté, quand elle est sage,
N'a point le crédit du moment;
A moins qu'un Protecteur charmant
Ne l'excite, ne la seconde,
Et n'ose, scandaleusement,
A ce vain tourbillon du monde
Montrer l'éclair du sentiment.
Voilà ce qu'on vous verra faire;
J'ai su toujours vous bien juger :
En faveur de l'art d'obliger,
On vous pardonne l'art de plaire.
Mettez-vous au courant du jour;
Changez, tous les mois, de maîtresse
Ayez les aîles de l'Amour,
Et même sa scélératesse :
Trompez avec délicatesse.

Toutes nos Dames, à leur tour,
Sans jamais croire à leur tendresse :
Ce sont momens bien employés,
A l'acquit de la conscience ;
Et, pour peu qu'elle s'en offense,
Ces crimes-là sont expiés
Par un seul trait de bienfaisance.
Vous dupe-t-on ? vous le rendez :
Moi, je ferois ce que vous faites.
Parmi ces plaintes indiscrettes
De cœurs l'un de l'autre excédés,
Soyez toujours ce que vous êtes,
Et très-volage en amourettes,
Et très-solide en procédés.
Oui, sur vous Eglé se repose :
Les Grâces gagneront leur cause,
Puisque c'est vous qui la plaidez.
RICHELIEU, qui, dans son automne,
Garde tous les goûts du printems ;
RICHELIEU, qui ceint la couronne
Et des Guerriers & des Amans,
Doit être juste pour les Belles,
En faveur des doux souvenirs
Qui l'accompagnent auprès d'elles,
Et qui sont encor des plaisirs.
Loin d'être sourd à votre instance,
Son cœur en doit être flatté :
Il a tant séduit la beauté !
Il faut bien qu'il la récompense,

Et change ainsi de volupté.

Ces Demoiselles de la scène
Briguent-elles quelques faveurs ?
Elles font l'échange des leurs
Avec celles de leur Mécène.
Églé n'entend rien à cela ;
Elle a des mœurs, l'infortunée !
Et je sais que cet avoir-là
Ne vaut rien, au bout de l'année :
Mais, en plaignant sa destinée,
Le Maréchal l'excusera.

A ce prix, puisse-t-il sans cesse,
Poursuivre ses galants exploits ;
Chaque matin, voir, sous ses loix,
Défiler l'Amour, la Jeunesse,
Avec un essaim de minois
Qui présentent à son ivresse
Le piquant embarras du choix !
Puisse-t-il moissonner encore
Les fleurs de l'arrière saison ;
Vieillir enfin, comme Titon,
Entre les bras d'une autre AURORE !

A MONSIEUR
SAINT-AUBIN,

A l'occasion d'un Portrait de Mademoiselle Dubois, *qu'il a peinte en* Chimène *au moment de ces vers :* Pleurez, pleurez mes yeux, &c.

PEINDRE une Belle en ces momens
Où rien ne l'agite & l'enflamme,
Où ses regards, quoique charmans,
Annoncent le sommeil de l'ame,
Où tous les traits dans le repos,
Gardant leur douce symmétrie,
Grace aux couleurs, à leur magie,
Vont s'arranger sous les pinceaux ;
C'est une agréable imposture,
Qui nous attache & nous séduit :
Dans le calme de la nature,
Telle une fleur se reproduit,
Peinte au cristal d'une onde pure :
Mais je ceins du laurier vainqueur
Le Peintre qui, bravant l'usage,
M'offre le tumulte du cœur
Exprimé sur un beau visage ;
Qui des passions, du malheur,

Devient le fidèle interprête,
Et donne à la toile muette
L'éloquence de la douleur.

Voila ce que tu viens de faire.
Tu pouvois nous peindre Dubois
Comme la Reine de Cythère,
Qui, bornée à l'orgueil de plaire,
Dicte paisiblement ses loix
Aux Amours dont elle est la mère :
Plus jaloux de nous attendrir,
Tu nous la montres gémissante :
Eplorée, elle est plus touchante
Que lançant les feux du plaisir.
Le froid censeur que tu désarmes,
Lui-même est enfin transporté :
Eh! qui ne seroit pas dompté
Par un bel œil noyé de larmes?
Sa langueur fait sa volupté.

Quel intérêt tu sus répandre
Sur le moment dont tu fis choix!
C'est Chimène; je crois l'entendre
En même tems que je la vois :
Et ton pinceau, mieux que la voix,
Devient l'organe d'un cœur tendre.

Mais, quoi! ta vive émotion
N'a point rendu ta main moins sûre!
Ah! chaque trait de ton crayon
Étoit sans doute une blessure
Qu'Amour faisoit à ta raison.

Pour moi, ſi, plein du même zèle,
Éclairé du même flambeau,
Il m'eût fallu, rival d'Apelle,
Peindre la Chimène nouvelle,
A ſon père dans le tombeau,
Conſervant un amour fidèle;
J'aurois, en la voyant ſi belle,
Laiſſé-là crayons & pinceau,
Et quitté cent fois le tableau
Pour tomber aux pieds du modèle.



A LA NOUVELLE HÉBÉ,

Il est une Hébé douairière,
Qui verse à boire dans les Cieux,
Va promenant, de Dieux en Dieux,
Et sa guirlande, & son aiguière,
Et sa jeunesse séculaire.
Moi, je connois Hébé d'Hervieux,
Qu'à son ancienne je préfère.
Semblable à la fleur printannière,
A l'Amour, quand il a des yeux :
Son sourire fait des heureux,
Jugez si son cœur en doit faire.
Paroît-elle ? on est amoureux ;
On soupire, en attendant mieux :
Elle nous tient par mille nœuds,
Et nous enivre sur la terre.
Toi, dont la grace est le seul fard,
Toi, la seule Hébé que j'adore,
Je t'écris ces Vers au hasard,
Et j'ai tant pris de ton nectar,
Que la tête m'en tourne encore.
Joli minois, esprit charmant,
Babil qui plaît par sa finesse ;
Dans toi, tout séduit, intéresse,

Tout décèle ce ſentiment
Qui ſert d'excuſe à la foibleſſe,
Et de nouveau piége à l'Amant.
Eh! dis-moi donc; l'Hébé qu'on cite
A-t-elle ces vives couleurs,
Ce teint qui fait pâlir les fleurs,
Qui les efface ou les imite?
A-t-elle ce port, ce maintien,
Ce front où la gaîté reſpire;
Ces beaux yeux qui diſent ſi bien
Ce que ton ame leur fait dire?
Cette taille aux légers contours;
Et ce pied, délicat augure
Qui donne au deſir la meſure
Du ſanctuaire des amours?
A-t-elle enfin par excellence
Ces mouvemens ſi déliés,
Ces balancemens variés,
Et meſurés par la cadence;
Ces bras flexibles, cette aiſance,
Ces pas avec art mariés,
Et la ſoupleſſe de ta danſe?

Riante image du Printems,
Triomphe; Hébé te rend les armes:
Tu l'emportes par les talens,
Et par le nombre de tes charmes,
Et par celui de tes Amans.

Alcide adora l'immortelle;
Et, ſi ma mémoire eſt fidelle,

On lit, aux fastes de Paphos,
Qu'il fêta tant de fois la belle
Que ce fut un de ses travaux.
Je n'ai point d'orgueil ridicule :
Je t'avouerai de bonne foi,
Que je ne suis point un Hercule....
Mais, je le deviendrois pour toi.



A DÉLIE.

QU'UN autre chante les faveurs,
Le prix, dont sa flamme est suivie :
Pour moi, jeune & belle Délie,
Je rendrai grace à tes rigueurs.
Par toi mon ame est rajeunie ;
Je retrouve mes premiers feux,
Mes soins, mon trouble, ma folie ;
Je crains, j'attends, je me défie ;
Je suis agité, furieux.....
Ah! combien je te remercie
De me rendre si malheureux!
Une volage indépendance
Egaroit mes vœux indécis ;
Et j'avois besoin, j'en rougis,
Des froids plaisirs de l'inconstance.
Aujourd'hui quelle différence ?
Je suis fidèle..... sans bonheur!
Tu viens de me créer un cœur,
Pour mes sens tout est jouissance.
Il est revenu l'enchanteur
Qui met un prix à l'existence,
Qui prête un charme à la douleur,
Et nous retient par l'espérance.

J'ai cru long-tems que la gaîté
Pourroit me fixer par ses charmes,
Mais le rire est sans volupté :
Peut-être est-elle dans les larmes.
Long-tems j'ai vu, sans nul effroi,
La foule encenser ma Maîtresse ;
Aujourd'hui la foule me blesse ;
Aujourd'hui, félicite-moi,
Tout y déplaît à ma tendresse ;
Tout m'y dépite contre toi.
Je hais les Vers qu'on vient te lire,
Ton doux parler, tes doux propos
J'abhorre jusqu'à ton sourire,
S'il est vanté par mes rivaux.

Un sommeil pesant & stupide
Jadis de ses tristes vapeurs
Enveloppoit mon ame aride,
Et m'accabloit de ses langueurs ;
A présent du moins la nuit même
M'enflamme & m'agite à son tour ;
Plus de repos depuis que j'aime,
Tous mes instans sont pour l'Amour ;
Ou si je m'endors, ma Délie,
Un songe me rend mes fureurs,
Mon ivresse & ma jalousie....
Je trouve par-tout les malheurs
Qui font le charme de la vie.

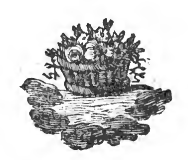


AUX POETES MODERNES.

AMANS des Muſes, pauvres diables,
Qui courez à la gloire au milieu des ſifflets,
Et qui vivez bien miſérables
Dans le riſible eſpoir de ne mourir jamais ;
Vous arrivez trop tard : Apollon ſe repoſe,
Il laiſſe pendre aux chênes d'Hélicon
Sa vieille couronne de roſe.
Dans l'âge heureux de la raiſon,
On n'eſt plus rien que par la proſe.
La rime agoniſante a perdu ſon renom ;
Au beau Sexe lui-même elle ceſſe de plaire :
Témoins nos Femmes du bon ton.
Un Luth galant ne ſauroit les diſtraire.
De la Maîtreſſe de Cléon
J'ai vu gémir la chiffonnière
Sous le grave poids d'un Bâcon.
Locke enivre Chloé, Liſe la Minaudière,
Anone doctement Colins & Warburton,
N'applaudit, n'admire Voltaire,
Que quand il explique Neuton,
Ou raiſonne ſur la lumière.

Doris raffole de Platon,
Découvre un Monde imaginaire,
Avec Descarte habite un tourbillon,
Goûte Tycobrahé, veut expliquer la Sphère,
Et croiroit déroger en lisant Pavillon.
QU'ÊTES-VOUS devenus, Hôtel de Longueville,
Boudoirs de Sceaux, Jardins d'Anet?
Les jeux aux vrais talens ouvriroient ce triple asyl:
La riante beauté sans orgueil y brilloit,
Et la Muse la plus facile
Etoit celle qu'on accueilloit.
Dans un Temple charmant que le goût se rappelle,
Et dont lui seul étoit le Dieu,
L'Amour avoit une Chapelle,
Que desservoit le Grand-Prêtre Chaulieu,
Pontife un peu goûteux, mais célébrant fidelle,
Et digne en tout des Prêtresses du lieu.
Là, jamais n'entra la Sagesse
A moins qu'elle n'eut pris un hochet à la main,
Et ne semât des fleurs sur le chemin
Qui mène l'homme à la vieillesse.
On n'y disoit pas quatre mots
Sur la cherté des grains ou les effets royaux.
Les Ministres régnans, leur faveur, leurs disgraces
Ne venoient point attrister les propos.
En chœur on y buvoit aux grâces,
Ou, s'il étoit aimable, on chantoit un héros.
Aujourd'hui, quelle différence!
L'ennui préside à nos repas,

On n'y rit plus, on n'y boit pas,
Mais on disserte, mais on pense :
Des buveurs d'eau la froide engeance
Ose armer Comus d'un compas,
A ses côtés fait asseoir l'abstinence,
Et règle à l'entremets le destin des Etats.
Et puis, faites des Vers! par-tout de froids Aristes,
Des gens sobres, des Protecteurs!
Citez-moi, s'il vous plaît, deux accidens plus tristes
Que des dîners d'Agriculteurs
Et des soupers d'Economistes.
J'aime les Fous à table, & non pas les Docteurs.



A M. DE CHAMPFORT,

Auteur d'un Eloge de la Fontaine.

Quelque part que ſoit le bon homme :
Dieu le ſait, moi je n'en ſais rien,
Je ſuis sûr qu'il te veut du bien,
Et qu'il ſourit, dès qu'on te nomme.
Le voilà ce cher pareſſeux,
Si négligé pendant ſa vie,
Elevant ſon front radieux
Que couronne une Académie !
On ſait enfin l'apprécier !
Dans ſon portrait ſa grace éclate,
Et ta louange délicate,
Rafraîchit encor ſon laurier.
Tu nous mets dans la confidence
De ſes pacifiques humeurs,
Et nous découvres l'alliance
De ſes talens avec ſes mœurs.
Très-finement tu nous expoſes
Le myſtère de ſes écrits,
Et les fleurs que tu décompoſes
Ne perdent point leur coloris.
Tu nous peins ſa philoſophie
Qui fut un inſtinct précieux,

Sa nonchalante bonhomie ;
Un ſens droit caché ſous les jeux,
Une foule de mots heureux
Qui font rire juſqu'à l'envie,
Si piquante naïveté,
Et ſa *ſimpleſſe* & ſa gaîté,
Et la bêtiſe du génie.
Du fond des immortels réduits,
A cette heure il te dit peut-être :
Ma foi ! je ne croyois pas être
Si grand homme que je le ſuis.
Quoi ! là-haut encore on me cite,
Moi, très-modeſte fablier !
Vous venez de m'initier
Dans le ſecret de mon mérite.
Si c'eſt un piége qu'on me tend,
C'eſt avec plaiſir que j'y donne.
Dans ce beau portrait qui m'étonne,
L'eſprit ſe montre à chaque inſtant ;
Et je crois, Dieu me le pardonne,
Que mes Renards n'en ont pas tant.

Mais, où va ma Muſe infidèle
Que ſouvent je ſuis malgré moi ?
Peintre charmant, ce n'eſt qu'à toi
De faire parler ton modèle.



A M. LE MARÉCHAL
DE BRISSAC,
Alors Gouverneur de Paris.

Trop grand pour employer la brigue,
Trop vrai pour être adulateur,
Par les souplesses de l'intrigue,
Tu n'as jamais flétri ton cœur.
C'est la Nation qui te prône,
Et chacun répète à l'envi :
Lorsqu'un Brissac est près du trône,
Le Monarque est sûr d'un ami.
J'en atteste ton digne Ancêtre,
Qui, jetté dans ces tems affreux,
Où le François trop malheureux,
S'égorgeoit pour le choix d'un Maître ;
Confus d'avoir été surpris,
Remit, en ces horribles crises,
Au plus adoré des Henris,
Les clefs de ce même Paris,
Inondé de sang par les Guises.
S'il renaissoit quelques dangers
Ton nom seul vaudroit vingt cohortes :
Comment trembler pour nos foyers,

Alors que Mars veille à nos portes?
Que dis-je! ces jours sont passés
Où, sous un voile d'héroïsme,
Quelques Sujets intéressés
Souffloient l'ardeur du fanatisme,
Dont les suppôts sont renversés.
Tu vas gouverner une Ville,
Séjour pompeux, vaste & tranquille,
Où la paix planta l'olivier
Malgré la Tamise indocile;
Où l'on se plaît à sommeiller
Au sein des douces fantaisies,
Que le goût vient multiplier;
Où l'insoucieux Financier
Entretient des Nymphes jolies,
Qui, pour s'en faire mieux payer,
Lui font, par jour, cent perfidies;
Où jamais ne reparoîtra
Le Schisme insensé des Eglises:
Où tous nos Abbés sont aux prises
Avec des Filles d'Opéra.
Ces mœurs ne sont pas héroïques:
Mais elles rendent les esprits
Moins inquiets, plus pacifiques;
Et les oisifs, en tout pays,
Valent mieux que les fanatiques.
Chez toi, nous pourrons à loisir,
Comme dans un autre licée,
Revoir la Morale placée

Sur l'autel même du plaisir.
Moins forts en exploits qu'en paroles,
Puissent nos jeunes étourdis
Si froids, si vains & si frivoles,
Se réchauffer à tes récits!
Qu'ils viennent t'admirer à table,
Egayant jusqu'à la raison,
Et, dans un heureux abandon,
Cachant le laurier redoutable
Sous les pampres d'Anacréon!
C'est alors que j'aime à t'entendre
Parlant des arènes de Mars,
Des positions qu'on doit prendre,
D'assauts, de brèches, de hasards,
De postes qu'on t'a vu défendre,
De nos innombrables Césars,
Mourant plutôt que de se rendre,
Et tombés sur leurs Etendards,
Où la gloire vient les attendre!
Au Héros succède l'Amant.
Historien toujours sincère,
Tu nous fais le Journal charmant
De tes campagnes à Cithére;
Des sièges qu'exprès on diffère
Ou qu'on achève brusquement;
De certaines ruses de guerre;
D'une Place que l'on surprit,
De telle autre qui délibère,
Et de ces doux combats de nuit,

Que des Amours livre la mère,
Toujours vaincue à son profit.
O TOI, dont l'ame nous rappelle
La loyauté des anciens Preux,
De ce Bayard si valeureux,
Brave Soldat, Amant fidèle;
Dans le sein des arts & des ris,
Qui, près de toi, viendront se rendre,
Coule des jours, que tes amis,
Au prix des leurs voudroient étendre;
Et que le ciseau des Coustoux,
Emule des crayons d'Apelle,
De l'honneur pose le modèle,
En fixant tes traits parmi nous!



A M. CLÉMENT.

MON RÉVEIL.

Ce matin, je suis pacifique;
L'air est serein, j'ai bien dormi;
Le calme d'un Ciel embelli
A mon ame se communique.
Au printems, je suis peu caustique,
Et j'aime mieux, dans ce mois-ci *
Ma Maîtresse, la République,
Et mes Rivaux, & mon Ami.
Mon cœur fatigué se repose;
Il a besoin d'un sentiment:
Mais, vous, mon cher Monsieur Clément,
Tâchez donc d'aimer quelque chose....
Çà, causons ensemble un moment.

Tenez, soyons vrais: moi, je pense
(Quoiqu'exprès vous n'en disiez rien)
Que Voltaire pourroit fort bien
Etre un Auteur plein d'éloquence.

* *Le Mois de Mai.*

Brutus survit à trente hivers :
Un tel argument persuade :
Même, après avoir lu vos Vers,
On goûte encor la Henriade.
Modérez-vous ; car je suis prêt,
Pour peu que l'on me contrarie,
D'adorer Agnès en secret ;
D'aimer Zaïre à la folie,
Et de soupçonner du génie
Dans vingt scènes de Mahomet.
Faut-il tout risquer & tout dire ?
J'en suis confus : mais, entre nous,
Je trouve que l'Auteur d'Alzire
Répand, même dans la Satyre,
Plus de grâce & de sel que vous.

J'ose plus, j'aime assez le style,
Un peu froid, mais bien cadencé,
De ce Traducteur de Virgile,
Que, dans une prose incivile,
Vous avez durement tancé,
Contre l'esprit de l'Evangile :
Et moi - même si mal mené
Dans vos officieux Libelles,
J'ai de tems en tems griffonné
D'assez plaisantes bagatelles.

Eh ! croyez-moi, calmez vos sens :
Pensez-vous sortir des ténèbres,
Par ces Opuscules mordans ?
Faut-il nuire aux pauvres vivans,

Pour faire honneur aux morts célèbres?
Chaque Dieu mérite un Autel:
Ayons l'esprit doux, l'ame bonne:
Buffon, sans déchirer personne,
Court grand risque d'être immortel.
Mais, que fais-je? quelle folie?
Moi, par des conseils indiscrets,
Gêner la pente du génie!
Pardon, mon cher! je me soumets:
Votre étoile vous justifie.
Broyez du noir, lancez vos traits;
Goûtez les plaisirs de l'envie;
Versez le fiel sur les succès,
Et distinguez-vous désormais
Par ce doux emploi de la vie.
Pour nous, sachons le prix du tems;
Amis, accourez sur mes traces:
Sous les ombrages du printems,
Buvons à la concorde, aux graces,
A la franchise, aux bons plaisans:
Dans des flots d'Aï pétillans,
Noyons les souvenirs cuisans
De nos littéraires disgraces.
Mêlons des palmes & des fleurs:
Je veux qu'on soit juste, qu'on s'aime,
Et que l'on pardonne aux sots même,
S'ils ne sont pas persécuteurs.



A MA MUSE. *

A MERVEILLE ! il faut que j'expie
Tes incartades, tes humeurs !
N'y compte pas, Muſe étourdie,
Et vas extravaguer ailleurs.
Toi ! cenſurer l'Auteur d'Alzire !
Afficher le ton magiſtral !
En vérité tu me fais rire
Avec ton bonnet doctoral.
Parcours nos prés & nos bocages ;
A l'ombre des myrtes naiſſans,
Fais jouer les amours volages
Parmi les Nymphes de nos champs :
Mais fuis les monts & les orages ;
Novice encore & ſans ſoutien,
Prends déſormais *l'Avis des Sages*,
Au lieu de leur donner le tien.
Peins-tu le Dieu de la lumière ?
Ne vois que les brûlans rayons
Qu'il lance en faiſceaux ſur la terre.

* *A l'occaſion d'une petite Pièce intitulée :* Avis aux Sages, *qui avoit déplu à M. de Voltaire.*

Songe qu'il mûrit les moiſſons
Par une chaleur ſalutaire,
Et pardonne à l'aſtre éclatant
Qui nous anime & nous éclaire,
De s'éclipſer un ſeul inſtant.
Allons, répare ton offenſe.
Le cœur contrit, l'air pénitent,
Cours à Genève en diligence;
Dans le plus ſimple ajuſtement,
Aborde en Muſe bien ſoumiſe
Celui que tes traits ont bleſſé:
Dis-lui ſans rire & l'œil baiſſé,
Qu'au moins j'ai blâmé ta ſottiſe.
Sois l'écho de mes ſentimens;
Qu'il ſache combien j'idolâtre
Ses Vers, ſa Proſe, ſes Romans,
Ses Hiſtoires & ſon Théâtre,
Ses petits Libelles charmans,
Sur-tout cette gaîté folâtre,
L'effroi des ſots & des méchans.
S'il eſt inflexible pour toi,
Fuis, je t'abjure & t'abandonne;
Reviens encor, s'il te pardonne,
Mais, pour ſignal, rapporte moi
Une des fleurs de ſa couronne.



A M. LE MARQUIS DE SAINT-MARC.

Toi, qui sers le Dieu des Amans,
Après avoir servi Bellone ;
Le fils aimable de Latone
Te vole aussi quelques momens :
Paré des roses du Printems,
Tu veux des lauriers pour l'Automne.
Avec ses atours les plus beaux,
J'apperçois la Muse lyrique
Qui vient t'offrir ses Madrigaux,
Son étalage magnifique,
Son prisme, son trésor magique,
Et sa baguette, & ses pinceaux.
Grace, grace pour la Féerie !
Ne l'exclus point de tes travaux :
Suis les la Mothe, les Quinauts,
Et ce vieux Doyen de Paphos,
Qui fit Thétis & Lavinie :
Laisse l'Olympe tel qu'il est :
J'aime Jupiter & Neptune,
La Conque de Vénus me plaît,
Et je vois d'un œil satisfait

Jusqu'au bandeau de la fortune.
Je chéris les festons d'Hébé,
De l'Amour les funestes armes,
Et l'arbre de sang imbibé,
Où ce Dieu lave de ses larmes
La blessure de sa Thisbé.
J'adore la jeune Camille,
Courant sans courber les épis,
L'astre infortuné de Procris,
Le rameau d'or de la Sibylle,
Des Enfers les dômes fumans,
Et, près de leur voûte embrâsée,
Les ombres, en longs vêtemens,
Foulant les fleurs de l'Elisée.

Si le vrai seul frappe tes yeux,
Si tu quittes ces doux prestiges,
Il est un autre merveilleux;
L'histoire même a ses prodiges:
Tels sont ces jours, ces jours heureux;
Que va nous offrir ton Adèle
Où des Chevaliers valeureux
Servoient leur Monarque & leur Belle;
Où ces intrépides héros
Mouroient sur de sanglans drapeaux,
Dans le sein de l'amour fidelle.
Retrace-nous leur loyauté,
Leur candeur, leur franchise aimable!
Pour nous, hélas! c'est une fable
Qu'une telle réalité.

Mais, quoi! fous un Ciel fans nuage,
De Flore on m'ouvre les bofquets;
Sous tes * crayons, ils font plus frais...
Zéphir doit être moins volage.
Pourfuis, couronne tes effais;
Et, plus heureux à chaque ouvrage,
Aigris les fots par tes fuccès.
Toutes les guêpes du Parnaffe,
Se raffemblant pour t'effrayer,
Viendront bientôt, avec audace,
Frémir autour de ton laurier:
Affronte leur rage inutile;
Voi les venir d'un œil ferein:
Un grain de fable abat l'effaim,
Et le laurier refte immobile.

* *La fête de Flore.*



A M. DOIGNI.

Deux ſuccès, me dis-tu ! ſeroit-ce une chimère ?
Je crois encor rêver : mais c'eſt toujours un bien.
De nos illuſions, ami, ne perdons rien ;
Profitons d'un beau ſonge, & buvons à Glycère.
Quels que ſoient les retours du volage deſtin,
Quand on aime & qu'on boit, il eſt au moins certain
Qu'on n'eſt pas ſifflé du Parterre.
Loin de moi l'âpreté d'un cenſeur ombrageux !
Je parle à l'amitié, j'ai le droit de tout dire.
S'il faut peſer ſes mots & compaſſer ſes jeux,
Pour reſter libre & gai, j'abjure l'art d'écrire.
Mais revenons à tes charmans eſſais ;
Occupons-nous de toi, de tes Vers agréables.
Du Pinde, dont la gloire habite les ſommets,
Quand tu franchis les hauteurs formidables,
Quel noble eſpoir t'échauffe, & quels ſont tes projets ?
Emule ambitieux des Maîtres de la Scène,
Ces Monarques du double Mont,
Iras-tu couronner ton front
Du noir cyprès de Melpomène ?
Tremble que ſes touchans attraits
N'égarent tes talens en ſéduiſant ton ame ;
Avant de céder à ſa flamme,

Approfondis tous ſes ſecrets.
Vois l'amour, la fureur, la haine,
Vois de nos paſſions le cortège inhumain
Mettre le poignard dans ſa main
Et guider ſa marche incertaine.
Son trône, où ſiège le malheur
Eſt ſuſpendu ſur un abîme;
Les paſſions preſſent ſon cœur
Entre le remords & le crime;
On aime la profonde horreur
Que ſon front ténébreux imprime,
Et, grace à ſon charme ſublime,
Le plaiſir naît de la terreur.
Toi, l'aigle du Théâtre, ô Corneille, ô grand homme!
Toi, qui d'un vol majeſtueux,
Planant ſur les tombeaux de Rome,
Evoquois les mânes fameux;
Sur ton auguſte mauſolée,
La Muſe verſe encor des pleurs;
On a ſuſpendu ſes douleurs:
Mais on ne l'a pas conſolée.
Qui de nous te ſuivra dans les plaines de l'air?
Phaëton riſqua tout: il fut réduit en poudre,
Et l'oiſeau ſeul de Jupiter
A pu jouer avec la foudre.
Cher Doigni, faveurs pour faveurs,
Bornons plutôt nos vœux à celles de Thalie:
Moins auguſte & moins grave, elle en eſt plus jolie.
Molière eut ſes lauriers; dérobons-lui ſes fleurs.

Peins nos Femmes de bien, nos sublimes Coquettes,
Ayant toujours cinq à six goûts décens;
Nos grands Hommes d'Etat, leur travail aux toilettes,
Nos faux Modestes, nos Savans,
L'extravagance de nos Sages,
Tant d'agréables Personnages,
Petits fléaux de mode & douceureux tyrans.
Peins des Braves du tems la jactance indiscrette,
Nos Prélats étourdis, nos Colonels penseurs,
Les Prudes, les Abbés, & le progrès des mœurs,
Et le déclin de l'Ariette.
De ces travaux encor si tu crains le tourment,
Chante l'amour, préfère ses caresses,
Et sur-tout célèbre gaîment
Les trahisons de tes Maîtresses.
L'immortel Ecrivain, malgré les neuf Déesses,
Ne vaut pas le volage Amant,
Qui goûte cent plaisirs, prodigue cent promesses,
Se moque de son siècle & jouit du moment.
On lit un Poëte estimable
Dont les mâles tableaux savent nous occuper:
Mais on vit avec l'homme aimable;
C'est lui qu'on invite à souper.



A M. LE CHEVALIER DE BERTIN.

L'ORGIE.

Vous, qu'eût aimé Chaulieu,
Venez, non jeune Horace;
A côté d'un grand feu
Nous boirons à la glace,
Et médirons un peu:
C'est le droit du Parnasse.
Déjà le Dieu du vin,
De pampres vous enlace;
Vous êtes libertin,
Et l'êtes avec grâce;
Soyez Roi du festin.
Apportez les tablettes
Où sont ces riens charmans
Et ces congés plaisans
Que donnent les Coquettes
A leurs tendres Amans.
De l'aimable infidèle

Qui vous tient dans ses fers,
Contez-nous les travers
Et la noirceur nouvelle.
Tous les fronts sont ouverts ;
Le Champagne ruisselle,
Il mousse, il étincelle,
Et ressemble à vos Vers.
Sur la fin de l'Orgie
Nous glisserons deux mots
De la Philosophie,
Qui se moque des sots,
Et gaîment apprécie
Les plaisirs & les maux.
Mais j'entends que l'on crie:
Quoi ? ce frippon d'Amour
N'est point de la partie ?
Sans lui, passer un jour !
La triste fantaisie!
Un moment, s'il vous plaît,
Des yeux de la folie
Vous voyez son portrait ;
Je le vois tel qu'il est,
Et je le congédie.
L'enchanteur, je parie,
Vous trompe à chaque instant....
Je me réconcilie,
S'il veut m'en faire autant.



A DÉLIE.

NON, j'en conviens; non, ma Délie,
L'amour ne vaut pas l'amitié.
Avec elle j'etois brouillé,
Et ta voix nous réconcilie.
Que ferois-tu d'un ſot enfant
Qu'attache un rien, qu'un rien délie,
Volontaire, aveugle, inconſtant,
Qui ne ſuit que ſa fantaiſie,
Ne vient jamais quand on l'attend,
Eſt toujours là quand il ennuie.
Je ne l'abhorrois qu'à moitié;
Mais voilà ma haine affermie;
Non, j'en conviens; non, ma Délie,
L'amour ne vaut pas l'amitié.
Le monſtre! il eſpéroit peut-être
Qu'il obtiendroit enfin tes vœux,
Et qu'un jour il ſeroit heureux
Par tes grâces qu'il a fait naître.
On dit qu'il ſe flatte aiſément;
Il a cru que ton doux ſourire,
Si dangereux & ſi charmant,
Seroit l'appui de ſon empire
Dont il eſt déjà l'ornement.

Plein d'orgueil & de jalousie
Il vouloit ; que ne veut-il pas ?
Armer contre moi tes appas,
Et t'inspirer sa rêverie.
Fier de s'opposer à nos vœux,
Il vouloit, quelle perfidie!
Mettre tous ses traits dans tes yeux.....
Où notre amitié le défie.
Mais l'ennemi n'y pourra rien.
A son gré de soi l'on dispose.
De beaux cheveux, un teint de rose,
Un regard, qu'on entend si bien!
Une taille noble & légère,
Un souris de Flore envié,
Un sein que le jaloux mystère,
Ne montre jamais qu'à moitié,
L'art de désoler & de plaire,
L'augure enfin d'un joli pied;
Dieu, qui sait bien ce qu'il veut faire!
Fit tout cela.... pour l'amitié.



L'AMITIÉ EN DÉFAUT.

Imitation de Prior, Poëte Anglois.

A LA MÊME.

PARDONNE ; mon crime est affreux.
Mais que veux-tu, belle Délie,
Que le soir, loin des envieux,
On fasse d'une jeune amie
Dans un bosquet bien ténébreux ?
On s'y souvient de deux beaux yeux
Et c'est l'amitié qu'on oublie.
Le souffle embaumé du zéphir,
Ton haleine cent fois plus pure,
L'accent d'un amoureux soupir,
Le calme heureux de la Nature,
Allument l'ardeur du desir,
Et la sagesse en vain murmure ;
On cède à la voix du plaisir.
Entre amis, rien ne scandalise.
L'amitié permet un larcin,
Un autre y succède soudain,
Et c'est la nuit qui l'autorise.

Après avoir livré sa main
Voilà-t-il pas qu'on s'humanise ?
Et vîte, un baiser sur le sein,
C'est l'ordre : à des lèvres humides,
S'impriment des lèvres de feu :
Dans quelques demi-mots timides
On laisse échapper un aveu,
Et l'amitié gronde si peu,
Qu'en moins de rien, l'aveugle Dieu
A fait des progrès bien rapides.
On est séduit : grace au moment,
De plus en plus on s'abandonne,
Et, dans un transport qui l'étonne,
Le pauvre ami devient Amant
Sans que le tort soit à personne.
Defions-nous d'un sentiment
Sujet à de telles surprises.....
Il faut l'appeller autrement,
Afin d'éviter les méprises.



CONSEILS
A UN MARI.
IMITATION D'OVIDE.

Vous vous plaignez que chez Delphire
Je ne vais point assez souvent :
Eh bien ! moi, j'oserai vous dire
Que c'est se plaindre injustement.
Votre femme, soyez tranquille,
N'est point faite pour vous rester ;
Elle a mille attraits, & puis mille,
Qu'il est bon de vous disputer.
Mais vous avez la fantaisie
De ne jamais nous tourmenter :
J'avois, mon cher, osé compter
Sur quelques grains de jalousie ;
Votre sang-froid vient tout gâter.
Il lui déplaît, & me désole.
Quoi ! rien qu'il faille hasarder !
Pour qu'avec soin on vous la vole,
Commencez donc par la garder.
Fêter ce qu'un autre néglige,
C'est une sottise entre nous ;

Et, quand on agit comme vous,
Il ne faut pas que l'on exige.
Sachez de moi que les Amours
Vivent de crainte & d'espérance,
D'artifices, de jolis tours:
On les endort par trop d'aisance,
Et le bonheur de tous les jours
Produit bientôt l'indifférence.
J'aime un aiguillon au desir,
Des larcins pour nourrir l'ivresse,
Et quelqu'épine qui me blesse
Parmi les roses du plaisir.

Si Danaé se vit prisée
Par ce scélérat de Jupin,
Et sentit pleuvoir dans son sein
Une très-suspecte rosée;
C'est grace aux murs d'un triple airain,
Où la belle fut déposée.

Croyez-moi: mettez dès ce soir,
Quatre verrous à votre porte;
Rodez, & demandez à voir
Chaque billet que l'on apporte;
Criez, grondez, fut-ce pour rien.
La nuit, soyez sur le qui-vive;
N'entendez pas japper un chien,
Sans vous figurer que j'arrive.
Alors, je saurai m'occuper
De quelque ruse nécessaire,
Et je trouverai, je l'espère,

Un

Un nouveau charme à vous tromper :
Mais que prétendez-vous qu'on faſſe
D'un Mari qui n'eſt point jaloux,
Ne dit mot, jamais ne menace,
Et ſemble d'accord avec nous ?
Le Pilote craint la bonace
Autant que les flots en courroux.
Sans votre douceur importune
Qui me dérange tout-à-fait,
Ce que vous ſavez que l'on eſt.....
Vous le ſeriez vingt fois pour une.



A UN CENSEUR INDULGENT

Sur la Tragédie d'Adélaïde de Hongrie.

En dépit de vos doux propos,
L'amour-propre n'est point mon guide ;
J'ai très-bien vu tous les défauts
De cette pauvre Adélaïde.
Un Drame, choquant l'unité,
Culebutant les bienséances,
Doit étourdir la dignité
D'un Amateur des vraisemblances.
Vous êtes ému des malheurs,
Du trouble & des remords d'Alise :
Et moi, s'il faut que je le dise,
Je crois qu'en lui donnant des pleurs
La Nation s'est compromise.
Tançons ce Public ignorant,
De nouveautés trop idolâtre,
De s'en aller ainsi pleurant
Contre les régles du Théâtre.

Je le sens : mes torts sont affreux,
D'autant plus que le goût s'épure,

Et que nos Ecrivains fameux
Reviennent tous à la Nature.
Grace aux critiques aguerris,
Juges profonds, ſur-tout fidèles;
Grace aux poétiques nouvelles
Que propoſent nos beaux eſprits,
Vous conviendrez que, dans Paris,
On voit fourmiller les modèles.
Voilà pourquoi, tels qu'on connoît,
Quoique d humeur tres-pacifique,
Ont foudroyé mon pathétique.....
Dont j'attendois un bel effet.

Ce ſont là leurs gaîtés ſans doute;
Et cependant, pour vivre heureux,
Evitez, s'il ſe peut, la route
Où l'on eſt égayé par eux.
Cueillez des roſes pour Thémire;
Adreſſez-lui d'aimables Vers;
Célébrez ſes jolis travers
Que fait pardonner ſon ſourire;
A des ſuccès trop incertains,
N'immolez point des jours ſereins,
Le ſommeil, le calme & le rire,
Les ſeuls vrais tréſors des humains.

Mais, ſi votre étoile obſtinée
Vous fait ſuivre de nos travaux
La gloriole infortunée
Que ſe diſputent vingt rivaux;

Bercé par de triſtes chimères,
De Melpomène enfant ſoumis,
Si vous attachez quelque prix
A ſes couronnes funéraires,
Gardez-vous de vos chers Confrères....
Et même un peu de vos Amis.



A ZELIE.

L'INFIDÉLITÉ.

IMITATION D'OVIDE.

Fuis, enfant volage & ſans foi,
Plus de vœux, plus d'erreur nouvelle!
Non, je ne crois plus même à toi....
Zélie, hélas! eſt infidelle!
Que de ſermens multipliés
Elle m'avoit faits, la perfide!
Auſſi hardi qu'il fut timide,
Son cœur les a tous oubliés.....
Eh bien! ſa longue chevelure,
Qu'aux vents elle abandonne exprès,
Me ſemble auſſi charmante après,
Qu'elle étoit avant ſon parjure.
Elle a beau ſe moquer des Dieux:
Sa taille n'en eſt pas moins belle,
Ni ſon ſouris moins gracieux.
Son œil brilloit, il étincelle;
Son front, où le plaiſir ſe peint,

Gaîment insulte à ses victimes ;
Je crois que chacun de ses crimes
Ajoute une rose à son teint,
Et les Immortels sont tranquilles !
Elle rit, l'ingrate qu'elle est,
D'eux & de moi, comme il lui plaît,
Et leurs carreaux sont immobiles !
Que dis-je ? ils ont, dans tous les tems,
Souffert les attentats des Belles ;
Ils semblent s'entendre avec elles,
Pour désespérer leurs Amans.
Jupiter qu'envain je réclame
Ne tonne que sur les humains ;
Et, s'il veut punir une femme,
La foudre échappe de ses mains.

Hélas ! pourquoi tous ces blasphêmes ?
Ces Dieux vengeurs, ces Dieux puissans
N'aiment-ils pas comme nous-mêmes ?
N'ont-ils pas un cœur & des sens ?
Oui, je rougis de ma colère,
Si j'étois Dieu, je le sens bien,
Les fripponnes pourroient tout faire :
Je ne me fâcherois de rien.
Elles viendroient toute leur vie
Mentir à ma Divinité :
Mais, en faveur de leur beauté,
J'excuserois leur perfidie.
Mon courroux ne seroit qu'un jeu,
Et, pour quelqu'aimable folie

Qu'elles feroient de mon aveu,
Je n'aurois garde, ma Zélie,
De m'en aller tonner en Dieu
De fort mauvaiſe compagnie.

C'EN eſt fait! me voilà calmé!
Pardonne, ma belle Maîtreſſe,
Au courroux d'un cœur enflammé.
Puiſqu'ainſi le veut ta foibleſſe,
Et que j'y ſuis accoutumé;
Trompe-moi, trompe-moi, traîtreſſe,
Mais au moins, avec tant d'adreſſe,
Que je me croie encor aimé!



A LIDIE.

IMITATION DU MEME.

Je ne sais ; mais, jeune Lidie,
Il me semble que les Amans
N'ont point assez de perfidie ;
Ils se perdront par la manie
De trop montrer leurs sentimens.
On ne fête dans ma patrie
Que les amours gais & frippons.
L'attirail de la Bergerie
Est relégué dans nos chansons.
Les Adorateurs bien fidèles,
Bien sensibles, bien langoureux,
Sont si respectés de leurs Belles
Qu'elles n'osent les rendre heureux.
D'ailleurs eux-mêmes ils se nuisent
Avec leur jargon répété ;
A citer le cœur ils s'épuisent,
Et ces Messieurs-là ne séduisent
Ni les sens, ni la vanité.
L'Amant léger plaît à toute heure.
C'est le modèle qu'il nous faut ;
Jamais trop tard il ne demeure,

Il n'arrive jamais trop tôt.
Il rit, il veut, il importune,
Eveille, entretient les desirs,
S'exerce aux larmes, aux soupirs,
En trahit vingt, n'en aime aucune,
Brusque l'amour & la fortune,
Et n'est fidèle qu'aux plaisirs.
Je ne ferai point d'Epigrammes:
Mais je crois, j'ose le risquer,
Que l'amour-propre est chez les femmes
Ce que d'abord on doit piquer.
Dans la crainte de l'inconstance,
Le cœur résiste au sentiment;
Il est sur ses gardes souvent:
Mais l'amour-propre est sans défense,
On l'enyvre avec de l'encens,
Il cède aux premières caresses.
O vous, souveraines Maîtresses
De nos goûts & de nos penchans,
Si nous étions tous bonnes gens,
Vous auriez bien peu de foiblesses.
Tenez, à ne vous rien farder,
Il faudroit, je m'en désespère,
Vous tromper toujours pour vous plaire,
Et quelquefois pour vous garder.



A M. LE CHEVALIER
DE BONNARD.

De Tivoli le possesseur charmant,
Pour bien louer te légua ses finesses.
Que je les crains, les vers que tu m'adresses!
Ma vanité vient d'y croire un moment.
Mon front ceignoit la palme du génie
Que par tes mains le goût venoit m'offrir;
De tes chansons savourant l'harmonie,
Je me laissois doucement pervertir:
Mais je reviens à ma philosophie;
J'allois rêver; tu m'apprends à jouir;
Le vrai triomphe est dans la modestie,
Et l'amour-propre eût gâté mon plaisir.
Va, nous servons sous la même bannière.
Ton compagnon, ton ami, ton égal,
Ainsi que toi, je marche en volontaire.
Briguant tous deux, dans une aimable guerre
Le prix du cirque & les profits du bal,
Le grave honneur qui naît d'un Madrigal,
Et du plaisir la cocarde légère,
On nous a vus aller tant bien que mal
De Gnide au Pinde, & du Pinde à Cithère.
C'est à Ferney qu'est notre Général,

En cheveux blancs, professant l'art de plaire ;
Il a vieilli sans Maître & sans Rival.
Franchit qui peut ce roc, où Mnémosine
Brave la foudre à l'ombre du laurier !
Pour nous, jouant sous l'humble coudrier,
Cueillons des fleurs au bas de la colline.
L'envie alors pourra nous oublier.

Songeons, ami, que les jeux du bel âge
Sont emportés sur les aîles des vents ;
L'automne est froid, c'est la saison du Sage :
Les foux heureux sont tous dans leur printems.
Je m'apperçois que le mien déménage,
Et je voudrois saisir à son passage,
Son dernier Myrthe, & ses derniers instans.
Il s'est enfui, le temps des deux Maîtresses !
Sensible & douce, une me reste encor,
Et mon désir se borne à ses caresses :
Deux sont un bien ; mais une est un trésor.



A MADAME

LA COMTESSE DE B****.

Les *Quarante* ont chacun leur titre.
A moi ſeul il n'en faudroit pas,
Si, dans le Temple de Pallas,
Vénus avoit voix en Chapitre.
J'y ſerois introduit ſoudain ;
Et dans cet auguſte licée,
Où des Amours viendroit l'eſſaim,
Votre image ſeroit placée,
Près de la Suze, au front ſerein,
Entre *Racine* & la *Chauſſée*.
Chaque favori d'Apollon
L'orneroit d'une fleur nouvelle :
Les Grâces donneroient le ton,
Et vous offriroient pour modèle.
Le flageolet de Voiſenon
A vos côtés feroit entendre
Un air pillé d'Anacréon ;
Et vous ôteriez la raiſon
Aux Sages faits pour nous la rendre.
J'avoûrai qu'il me ſeroit doux
D'être admis à tous ces myſtères.

De voir les Aſtres littéraires
Plus brillans encor devant vous.
Alors, je braverois l'Envie,
Sous l'égide de la Beauté :
Alors j'eſtimerois la vie. . . .
Et même l'immortalité.
Souhait téméraire & ſtérile !
A la porte à quoi bon frapper ?
Mon ſiècle, en grands Hommes fertile,
De moi pourroit-il s'occuper ?
Dans leurs travaux & dans leur ſtyle,
(L'Europe le ſait) ils ont, tous,
Uni l'agréable à l'utile.
J'en vois cent venir à la file,
Et je me ſauve à vos genoux.



RACINE
A M. DE VOLTAIRE,
SUR LES COMMENTAIRES DE CORNEILLE (*)

J'AI lu ton docte Commentaire ;
Car les heureux de ce pays
S'entretiennent de tes Ecrits,
Et par cœur savent leur Voltaire.
Mort d'enthousiasme à vingt ans,
Un de tes zélés Partisans,
Qui t'adore & méprise Homere,
Depuis peu descendu céans,
Nous a prêté son exemplaire.
Que de lumieres ! que de sens !
Ton cœur est pur & sans envie :
Il a dicté tes jugemens.
Ce Farnabius qui m'ennuie,
Ce Scaliger, triste & fougueux,
Tous ces Pédans volumineux,

(*) On insère ici cette Epître telle qu'elle a couru dans le tems. M. Dorat l'a insérée en 1780, dans le Recueil intitulé : *Coup-d'œil sur la Littérature*, & semble l'avoir affoiblie en la corrigeant.

Qui firent bâiller ma Patrie,
En te lisant, on les oublie,
Et tu vas l'emporter sur eux.
Ici, Rédacteur infaillible,
Pésant la pensée & les vers,
Tu prononces l'Arrêt terrible
Qui va détromper l'Univers:
Là, quittant pour le persifflage,
Le ton froid d'un Dissertateur,
Tu sais, grace à ton goût volage,
Folâtrer avec ton Lecteur.
Quel Art! quelle heureuse Magie!
Le Pinde est soumis à tes loix.
Tantôt, sur la Lyre ennoblie,
Tu daignes célébrer les Rois;
Tantôt résonne sous tes doigts
Le Tambourin de la Folie.
Profond ou léger, à ton choix,
Tu composas des vers tragiques,
Erotiques, métaphysiques;
Tu fis de longs Panégyriques
Et des Satyres quelquefois.
Par une influence secrette,
Tu fus Historien, Rhéteur,
Grand Moraliste, grand Poëte,
Et te voilà Commentateur.
Et puis citez votre Malherbe,
Admirateurs impertinens!
Exaltez le siècle superbe

Des Sarrazins & des Racans,
Ou celui qui, plus vain encore,
D'un Boileau, d'un Chaulieu s'honore,
Et crut voir briller des talens
Dont il n'apperçut que l'aurore!
Le tien qu'on cherche à déprimer,
Le tien, Voltaire, a l'avantage,
Et toi seul as su le former.
Heureux tous les Sots de notre âge
Que tu voudras bien estimer!
Humblement je te remercie
D'avoir, avec tant de bonté,
Sur mon talent ressuscité,
Abbaissé l'œil de ton génie.
Tu fixes pour mon Athalie
L'incertaine postérité,
Qui va la placer à côté
De ton admirable Olympie,
Dont le bucher est si vanté.
Avec plus de sévérité,
Tu juges l'aîné des Corneilles.
Que deviennent tant de merveilles
Au creuset de la Vérité?
De l'Europe usurpant l'estime,
Le Bon-homme jusqu'à présent,
Sur parole étoit cru sublime.
Enfin, de son Trône il descend.
Ce n'est plus qu'un triste plaisant,
Un Déclamateur indécent,

Que jamais un beau feu n'anime,
Et qui manque le ſentiment
Si bien exprimé dans Zulime.
Tu le pourſuis à chaque mot,
Cet Ecrivain que l'on renomme,
Et veux prouver qu'il eſt un ſot,
En diſant qu'il eſt un Grand-Homme.
Mais ne crains rien de ſes fureurs:
L'autre jour, ſous un verd feuillage,
Mêlé de lauriers & de fleurs,
Corneille, d'un tranquille ombrage,
Goûtoit le frais & les douceurs.
J'oſai lui lire ton Ouvrage;
Il dit: (ce calme m'étonna)
Voltaire eſt Homme, il eſt injuſte;
Il conſpire comme Cinna:
Je dois pardonner comme Auguſte.



A MOI.

Maintenant, grave perſonnage,
Que te voilà, l'œil demi-clos,
Enveloppé dans tes rideaux,
Conſidere un peu ton ouvrage !
Toi ſeul as lâché tous les vents
Sur ta nacelle ſolitaire. . . . . .
Pygmée en butte à nos Titans,
Cherche le port, gagne la terre ;
Ecoute ces mots foudroyans,
Que vient t'apporter leur tonnerre :
» Tes petits vers ſont inſolens,
» Ta Minerve eſt trop volontaire,
» Trop oppoſée à nos élans,
» A la hauteur de notre ſphère ;
» Subis ton ſort : pour t'y ſouſtraire,
» Tes déſirs ſeroient ſuperflus ;
» Crainte de pis, n'en forme plus :
» Les Dieux t'ont vu dans leur colere. »
Oh ! le funeſte événement !
Que deviendras-tu, je te prie,
Après l'anathême effrayant
Lancé ſur ton frêle génie ?
Allons, ſoumets-toi prudemment.

Aime Zirphé, chante Egérie;
Sois tour-à-tour Convive, Amant,
Et Poëte de fantaisie;
Ce doux & triple enchantement
Te suffira pendant ta vie,
Et quand tes yeux, en se fermant,
Verront s'éclipser sa féerie,
De toi l'on se dira gaîment:
« Enfant perdu de la folie,
» Il en eut au moins l'enjoûment,
» Et, malgré le monde savant
» Dont il étoit l'antipathie,
» Il ne fut pas sifflé souvent,
» Comme certains qu'on déifie,
» Et n'est pas mort de son vivant,
» Par excès de philosophie. »



A UNE DÉBUTANTE, QUI NE DÉBUTERA PAS.

Ainsi donc, charmante Emilie,
Tu veux avoir tous les ſuccès,
Et, ſur ta tête ſi jolie,
Unir au myrthe le cyprès
De Melpomène enorgueillie!
Mais, que feront de vains attraits,
Sans la flamme qui les anime,
Sans tous ces mouvemens ſecrets
Qu'il faut qu'on ſente & qu'on exprime?
Allons, commence tes eſſais:
Epriſe d'un Art qu'on eſtime,
Tes ſacrifices ſont-ils prêts?
Des riens, des pompons, des plumets,
Il faut un oubli magnanime;
Plus d'artifices, plus d'apprêts:
C'eſt par le cœur qu'on eſt ſublime.
  Grâce au preſtige officieux,
En vain de brillantes ſurfaces,
Pour un moment, trompent les yeux.
Ton miroir t'offrira des grâces:
Sont-ce des grâces que je veux?
Eût-on tous les charmes de Flore,

Va, l'ardeur d'un rapide élan,
Aux charmes même ajoute encore :
Vit-on jamais des fleurs éclore
Près de l'abîme d'un volcan ?
Et quand, sous la sombre atmosphère,
Un long & formidable écho
Répond aux éclats du tonnerre,
Verra-t-on la froide Bergere
S'aller mirer dans un ruisseau ?
Courage ! .. immole la coquette.
Brise tes glaces, fais ton choix,
Et préfère une bonne fois,
Ou le théâtre, ou la toilette.
Les cheveux épars, l'œil troublé,
Viens, au hasard parcours la scène;
Bannis-en, de par Melpomène,
La routine d'un jeu réglé,
L'ennui pompeusement filé,
Ce chant monotone qu'on traîne,
Tandis qu'on croit avoir parlé;
Ces mots notés que l'on ramène,
L'effort d'un soupir calculé,
Et le mécanisme, & la gêne
D'un bel automate étalé,
Enfin tous ces faux airs de Reine;
Et ce désespoir modulé
Dont la Duclos étoit si vaine.
Quand j'espère une émotion,
Loin de moi l'Actrice infidelle

Que glace la prétention,
Qui, du feu de la passion
N'offre qu'à peine une étincelle;
Chasse la douce illusion
Du cœur trompé qui la rappelle,
De pleurer se fait un travail,
Gesticule par habitude,
Et, dans son auguste attirail,
Ne meurt jamais qu'en attitude!

Dans son jeu brûlant, inégal,
Suis Dumesnil, qui nous inspire
Ce que d'autres peignent si mal;
Qui, nous transmettant son délire,
Possède plus que la beauté,
Plaît à l'ame par l'énergie,
L'entraîne par la vérité,
Porte, dans le cœur agité,
Les poignards de la Tragédie;
Produit l'effet précipité
Qu'on manque, alors qu'on l'étudie,
N'a rien prévu, rien concerté,
Et, se moquant de l'harmonie
Dans son irrégularité,
A, du moins, l'essor du génie.

Que dis-je? pour plaire à ton tour,
Tu n'as point de modèle à prendre;
Suis la Nature, crois l'Amour:
L'Art n'aura plus rien à t'apprendre.



A ÉGLÉ.

On vous a dit, charmante Eglé,
Que j'étois léger & frivole :
C'en est fait, l'oracle a parlé ;
Vous l'en croyez sur sa parole.
Pour moi, qui me connois un peu,
Souffrez que je me justifie ;
Permettez-moi de prendre feu,
De repousser la calomnie,
Et daignez donner votre aveu
A ce tableau de ma folie.
Lorsque j'entrai dans ce cahos,
Que société l'on appelle,
Reposant mes regards sur elle,
J'y vis une foule de sots,
Posés par-tout en sentinelle,
Gens doués de l'esprit des mots,
Et, sous cette écorce infidelle,
Masquant, avec art, leurs défauts,
Et leur bêtise naturelle ;
J'y vis de très-vieux réprouvés,
Agonisans à leur toilette ;
De petits pédans en jaquette,
Prêchant les dogmes approuvés

Dans tous les cercles d'étiquette :
J'y vis des tyrans clandestins,
Sappant nos lois & nos usages,
Avec des discours très-humains ;
Un troupeau d'Abbés libertins ;
Des frippons, rompant tous les freins ;
Qu'on érigeoit en personnages,
Et des pépinieres de sages
Dans les boudoirs de nos catins.
Pouvois-je, soyons raisonnables,
Imaginer, d'après cela,
Qu'on choquoit ces bonnes gens-là ;
En les croyant peu respectables ?
D'abord, un léger mouvement
Contre eux dans mon cœur voulut naître ;
Ce fut le transport du moment,
Que le plaisir fit disparoître.
Encor dans la jeune saison,
Moi-même, j'ose ici le dire,
Secondant mon illusion,
Je m'épargnerai, par le délire,
Tous les chagrins de la raison.
Dès-lors, je mis peu d'importance
Aux erreurs de la vanité,
A la pitoyable arrogance
De cet amour-propre hébêté,
Régentant avec assurance
L'incorrigible humanité :
Le monde a pris son pli, je pense.

Je me l'étois bien répété ;
Ainsi, très-indulgent d'avance,
Mon œil distrait, hors la beauté,
Vit tout avec indifférence ;
Et ce qu'on crut inconséquence,
Etoit un système arrêté,
Né de la douce indépendance,
De cet instinct de vérité
Qui me saisit, après l'enfance,
Et ne m'a pas encor quitté.
Dans les hommes de tous les âges,
Vains, entêtés, impertinens,
On s'obstine à chercher des sages :
J'ai cru n'y voir que des enfans ;
Souvent chagrins, toujours volages,
Dupes de leurs vœux inconstans,
Faisant, malgré tous nos adages,
Des châteaux de carte à cent ans :
J'ai vu des fous, presque sauvages,
Qu'un triste & malheureux attrait
Jette au-devant de leurs naufrages,
Se battant, avec leur jouet,
Parmi le trouble & les orages ;
Eteignant l'unique flambleau
Qui puisse éclairer leur carrière,
Et, n'échappant à leur lisière,
Que pour entrer dans leur tombeau.
Tel est de ma philosophie
Et le motif, & le soutien ;

Usant de tout, je ne hais rien,
Pas même le don de la vie,
Qui n'est pas le souverain bien.
Je chéris un tendre lien,
L'amour vrai, l'amitié discrète,
Et j'aime mieux, dans ma retraite,
Badiner comme Lucien,
Que de gémir comme Epictete.
Observez bien nos gens profonds,
Ces gens qu'on révère & qu'on cite;
Examinez si leur conduite
Vaut mieux que mes goûts vagabonds.
A présent, pour agir sans suite,
Vous savez que j'eus mes raisons;
Pesez les leurs, prononcez vîte.
S'il faut, pour être essentiel,
Plier, comme eux, devant l'idole,
Me préserve à jamais le Ciel
De n'être pas toujours frivole!
Oui, je le suis: dans mon ardeur,
Emporté, gouverné sans cesse
Par le plaisir ou par l'honneur,
Je n'ai su, trop exempt d'adresse,
Etre complaisant, ni flatteur.
Jusqu'ici, pour seules richesses,
J'ai de bons & d'anciens amis;
Des Muses briguant les caresses,
Les aimant, sans être soumis,
Dans mes vers, je leur ai transmis

L'aveu naïf de mes foibleſſes.
Parmi ces jeux qu'on blâmera,
Ici-bas j'erre à l'aventure,
Prêt d'en partir quand on voudra:
J'attends, pour cet accident-là,
Le bon plaiſir de la nature.
Mais, malgré ma frivolité,
Si conſtante & ſi condamnable,
Laiſſe-moi fléchir ta fierté;
Sois un peu moins inexorable:
Mon juge alors, plein d'équité,
Verra, par ma fidélité,
A quel point je ſuis raiſonnable.



A UN HOMME
EN FAVEUR.

Te voilà donc, quel doux partage !
Bien enrichi, bien décoré,
De tout, disposant à ton gré,
Et, dès-lors, comme c'est l'usage,
Très-accueilli, très-entouré,
Et jouant presqu'un personnage !
Du tourbillon grand partisan,
Dans la carrière politique,
Tu vas prendre un rapide élan,
Muni du titre magnifique,
Et du brevet de courtisan !
Frappé de ta brillante escorte,
Ebloui de tes nouveaux fers,
Je sais bien que tout l'univers
Doit se faire écrire à ta porte.
Pour moi, juste appréciateur
De qui t'envie ou qui t'encense,
Je veux honorer ta faveur
Par des vers de condoléance ;
Je ne crois plus à ton bonheur,

En apprenant ta dépendance.
L'éclat, le crédit, l'opulence
Ne sont pas des biens pour le cœur ;
Et, n'en déplaise à ta Grandeur,
Sont des écueils pour l'innocence.
Quant au repos, où tes beaux jours
Ont jadis commencé leurs cours,
C'en est fait, esclave à la mode,
Il s'envole avec les Amours,
Dans quelque asyle plus commode.

D'abord, sans trouble, & te fiant
Aux flots d'une mer immobile,
Tu ne verras qu'un ciel riant,
Qu'un horison vaste & tranquille ;
Goûtant tes fastueux plaisirs,
Tu n'entendras, exempt de peine,
Que le murmure des Zéphirs,
Et que le chant de la Sirène.
Prends garde ; un foudre, encor lointain,
Est enfermé dans le nuage ;
Les Autans amassent l'orage,
Qui, sur toi, va fondre soudain,
Quand tu seras loin du rivage.

Mais laissons-là, frivole ami,
Tous ces tableaux métaphoriques,
Et ces esquisses prophétiques
De ton destin mal affermi.
Causons ; à mon zèle sincère,

Oui, c'eſt ton cœur qui répondra ;
Si c'eſt le bien que tu veux faire,
Le feras-tu. . . . comme on voudra ?
L'audace, l'intrigue vénale,
Les grands, les femmes, les valets
T'engageront dans un dédale
D'où tu ne ſortiras jamais.
Armé d'une heureuſe conſtance,
De tous ces flots en vain battu,
Si tu tiens ferme la balance
Entre les mains de la vertu. . . . .
Ton ſort eſt décidé d'avance.
On rira bien d'un franc Gaulois,
Sans eſſor, ſans philoſophie,
Dupe aſſez pour chérir les loix,
Et citer encor la patrie.
A nuire, ſi tu n'es pas bon,
Eh ! de toi que veux-tu qu'on faſſe !
Il n'eſt pas ſi mince frélon,
Qui ne s'agite ſur ta trace,
Pour te darder ſon aiguillon.
Tous les ſuppôts de l'injuſtice
Ne te verront qu'avec horreur ;
Songe qu'il leur faut un complice,
Et non pas un accuſateur.
Dans ce beau ſiècle où l'on publie
Que chaque branche a ſon progrès
Que tout enfin ſe rectifie,
Un honnête homme, ſoyons vrais

Pour telles gens que tu connois,
Eſt bien mauvaiſe compagnie.
Tu déplairas.... eh bien! tant mieux!
Tu n'es pas loin de ton naufrage;
L'orgueil t'impoſe un joug pompeux:
La malignité t'en ſoulage.

Déjà tous les vents à la fois
Ebranlent ce frêle édifice
D'où va te chaſſer, je le vois,
La haine ouverte, ou l'artifice;
Chaque inſtant te mine & te perd:
Un coup de baguette perfide
A détruit les jardins d'Armide,
Et te voilà dans un déſert!....

Et c'eſt-là que j'irai t'attendre;
De l'amitié, c'eſt le moment.
Le faîte où je t'ai vu prétendre
Eſt reſpectable aſſurément;
Mais, quand je t'en verrai deſcendre,
Tu recevras mon compliment.
En attendant ce jour de fête,
Oſe le voir dans l'avenir;
L'ame du ſage eſt toujours prête,
Et ſon calme ne peut finir,
Dès qu'il a prévu la tempête.
Sur cet océan agité,
Au ſein même de l'impoſture,
Où te jette la vanité,

Ah ! retiens la ſimplicité
D'une ame indépendante & pure ;
Garde un vœu pour la liberté,
Un regret à la vérité,
Un ſouvenir à la Nature.

Pauvre fou, qui crois être grand !
Autour de toi, tout eſt ſurface ;
Va, le premier pas vers le rang,
Eſt le premier vers la diſgrace.
Ta faveur n'eſt qu'un trébuchet :
Tes pareils, aux ames flottantes,
Briguent la lettre de cachet,
En ſollicitant leurs patentes.

Il faut en rire ; il faut ſur-tout,
Te ménageant une reſſource,
Cultiver ton ame & ton goût,
Puiſer le bonheur à ſa ſource,
Au ſentiment immoler tout.
Dès aujourd'hui, rien n'eſt plus ſage,
Prévenant les retours fâcheux,
Penſe à meubler ton hermitage.
Qu'on y trouve, au gré de nos vœux,
Du frais, du calme, de l'ombrage,
Tout ce qui peut flatter les yeux,
Et t'offrir le prix du courage ;
De jeunes Amours, des vins vieux,
Des vertus, ſans airs ſoucieux,

Et ces écrits ſans étalage,
Où l'on apprend l'art d'être heureux.

Cet art vaut mieux qu'un diadême.
Sous des cieux toujours ennemis,
Juſques à notre heure ſuprême,
Au changement tout eſt ſoumis :
Mais, tes honneurs évanouis,
Oſe au moins compter ſur toi-même ;
Mérite enfin un cœur qui t'aime ! . . .
Les Rois n'ôtent point les amis.



MADAME DE***.

A MADEMOISELLE

LE CHEVALIER D'EON.

Enfin, Monſieur l'Ambaſſadeur,
De Dragons jadis Capitaine,
Orateur en Cour ſouveraine,
Aide-de-camp, Miniſtre, Auteur,
Malgré votre ton militaire,
Et votre eſprit ſi cavalier,
Et votre talent pour vous taire,
Ou pour tuer votre adverſaire,
Quand il étoit trop familier;
Malgré la Croix de Chevalier,
Le nom de Plénipotentiaire,
Et d'Agent extraordinaire
Qu'on n'oſoit pas contrarier,
Vous voilà des nôtres, j'eſpere?
Les Jurés ont regardé là,
Et Mansfield, arbitre ſévère,
A même opiné ſur cela
Dans un Tribunal d'Angleterre.
Femme en un mot, décidément,
Sans en avoir été moins ſage!...
Loin de vous plaindre du partage,

Je vous en fais mon compliment.
Pallas, qui, dit on, reſta fille,
Valoit bien Mars aſſurément,
Et dans ſon mâle accoutrement,
Levoit la lance leſtement,
Après avoir tenu l'aiguille.
Quoi qu'on s'aviſe de penſer,
Votre ſexe, brave Pucelle,
Avec orgueil peut s'annoncer;
S'il vous manque une bagatelle,
Vous avez ſu vous en paſſer,
Et votre gloire en eſt plus belle.

Nous ſommes, vous le prouvez mieux
Que tout ce que j'en pourrois dire
A ces hommes préſomptueux,
Des politiques plus fins qu'eux.
Souvent nos plus frivoles jeux
Cachent le grand art de ſéduire,
Que nous avons reçu des cieux,
Et qui vaut ſeul tout leur empire.
Dans tous les poſtes d'apparat,
Nous brillerions comme tant d'autres.
Pour les ſecrets.... d'après les vôtres,
Il faudroit que l'on publiât
Que nous gardons ceux de l'Etat,
Comme on nous voit garder les nôtres.
Quant au talent de batailler
Dont ces hommes font étalage,
(Car c'eſt-là qu'ils penſent briller),

Grace enfin à votre courage,
Ils trouveront à qui parler.

De l'honneur atteignant la cîme,
Que par vous nos bras soient armés ;
De nos escadrons emplumés
On vous fait généralissime.
Nos tyrans, sans tant de façon,
Tendront aux fers leurs mains rebelles :
Puisqu'ils n'entendent pas raison,
Nous ferons marcher du canon
Contre ces monstres d'infidelles.

Point de quartier pour les amans
Sans honneur, sans délicatesse ;
Pour les maris trop exigeans,
Qui voudroient bien que, sans foiblesse,
Avec des minois de vingt ans,
On eût les goûts de la vieillesse ;
Pour les jaseurs impertinens,
Les sots, les fats de toute espèce,
Et les faiseurs de faux sermens.
Oui, leur renvoyant les alarmes,
Avec les maux qu'ils nous ont faits,
Glaive aux poings, cocarde aux bonnets,
Les ayant battus par nos charmes,
Nous y joindrons d'autres succès ;
Et nous moquant de leurs vacarmes,
Et les traitant en ennemis,
Ces Dames mettront bas les armes,
Quand ces Messieurs seront soumis.

A CATULLE. (*)

Non pas à celui des Romains,
Qui, le plus fripon de ſa Ville,
Alloit dupant entre deux vins
Juventia pour Hypſithile;
Non pas à ce gentil Payen,
Mal venu des prudes Romaines,
A cet agréable vaurien
Qui, l'héritier des goûts d'Athènes,
Imitoit Socrate en tout bien,
A ſes déſirs lâchoit les rênes
Dans ſes caprices familiers,
Et de ſes amours cavaliers
Immortaliſa les fredaines:
Mais à ce Catulle Français,
Qui, menant une ſainte vie
Dans le bon chemin déſormais,
A pris une femme jolie
Qu'il adorera tout exprès
Pour dérouter la calomnie;
Au Catulle enfin d'aujourd'hui,
Qui, par ſes mœurs & par ſon ſtyle,

(*) Cette pièce fut adreſſée à M. le Marquis de Villette, chez qui logeoit Voltaire lors de ſon retour à Paris.

Sera digne, en logeant Virgile,
De monter au Pinde après lui.
Qu'on ne vante plus le Parnaſſe
De Monſieur Titon du Tillet ;
C'eſt à vous qu'il faut rendre grace,
C'eſt chez vous à préſent qu'il eſt.
Ainſi donc nos vœux & les vôtres
Par leur ardeur l'ont décidé :
Le vieillard illuſtre a cédé ;
Ce grand homme enfin eſt des nôtres !
Au lieu de ce Jurat vanté,
Qui, repréſentant ſon génie,
En a la hauteur infinie,
La brillante variété,
Et de qui la tête chenue
Va braver avec majeſté
Les foudres roulans dans la nue ;
Au lieu de ce lac, dont les vents
Reſpectent l'onde & le rivage,
Et qui, par ſes flots impoſans,
Sembloit lui retracer l'image
Du cours glorieux de ſes ans,
Déjà paroiſſent à ſa vue
Tous les états & tous les rangs,
Des curieux, petits ou grands,
La tumultueuſe cohue,
Nos Socrates, nos élégans,
Nos Abbés, les deux Comédies,
Les deux Opéra s'embraſſans,

Les sectes feignant d'être amies,
L'admiration en Camail,
En jupe, en froc. . . . des amphibies
L'air gauche, l'esprit en travail,
En un mot, Paris en détail,
Et la foule de nos génies!
Je crois pourtant qu'il faut au moins,
En lui sauvant quelqu'audience,
Epargner à sa bienveillance
L'importunité, l'affluence
De cent inutiles témoins,
Qui, fatiguant sa complaisance,
Lui donneroient, malgré leurs soins,
Dix ans de plus par leur présence.
Pour moi, tenez, je vous le dî,
A ses yeux je n'ose paroître :
J'ai la frayeur d'un étourdi
Qui fit quelque niche à son Maître.
Mais c'est un fâcheux souvenir :
Si j'eus des torts, chut! passons vîte:
C'est à lui qu'il faut revenir :
Gloire soit aux bords qu'il habite!
S'il voit parmi nous des excès
De sottise & d'insuffisance,
Des politiques sans projets
Et des érudits sans science,
Des femmes, Docteurs en plumets,
Et des maris sans conséquence,
Et des ridicules tout frais,

Et les jeux d'une longue enfance,
Qui vont nous berçant pour jamais,
Il peut y voir en récompenſe
Les plus agréables objets:
Une Nymphe qui, ſur ſes traces,
Fixant les ris & les vertus,
Suſpend la guirlande des Grâces
Au trône d'un jeune Titus;
Un Miniſtre de qui l'adreſſe
Sait embellir la vérité,
De fleurs couronne la vieilleſſe,
Et du temps trompant la vîteſſe,
Aſſaiſonne encor la ſageſſe
De quelque grain de volupté;
Ce Genevois enfin, cet homme,
Qui, loin de plier ſous le faix,
Du Souverain eſt l'économe,
Pour être celui des Sujets,
Et qui, ferme en ce qu'il projette,
Intègre au milieu d'un tréſor,
Règle le cours d'un fleuve d'or,
Sans en diſtraire une paillette.
Ces Philoſophes citoyens,
Nés pour inſtruire ou faits pour plaire,
Sauront, dédommageant Voltaire,
Le rendre indulgent à ces riens
D'un peuple encore à la liſière.
Quant à lui, puiſſe-t il gaîment
Livrer ſon ame toute entière

Au plus heureux enchantement,
Sans que la gloire & ſon tourment
Troublent la fin de ſa carrière !
Nous rappellant Alain Chartier,
Cet Orateur digne d'envie,
Et très-malin de ſon métier,
Puiſſe-t-il un jour ſommeiller
Dans quelque coin de galerie,
Et là, recevoir un baiſer
D'une bouche fraîche & jolie,
Qui veuille le récompenſer
De ſon éloquente magie,
Du don de peindre & de penſer,
Et d'être un Dieu pour ſa patrie !
Puiſſe-t-il enfin, à pleins flots,
Puiſer aux ſources de Jouvence
L'oubli des ans, l'oubli des maux,
Se renouveller pour la France,
Cueillir le fruit de ſes travaux,
Et rendre aux vœux d'une autre Athène
De lui juſtement occupés
Dans le Sophocle de la ſcène,
L'Anacréon de nos ſoupés !



A L'AUTEUR
DE STEPHANIE.

QUOI ! tu veux donc obſtinément
T'enlever toi-même à ta gloire,
Et t'enfermer obſcurément,
Au fond du Temple de mémoire,
Où Sapho te cherche & t'attend !
Telle à ſe cacher attentive,
Laiſſant aux roſes l'apparat,
La ſolitaire ſenſitive,
Qui, lorſque rien ne la captive,
Aime à reſpirer ſans éclat,
Reſſerre, en ſa pudeur craintive,
Sa feuille chaſte & fugitive,
Sous le tact le plus délicat. . . .
C'en eſt trop ; tu ſeras trahie :
Oui, bravant tes ſcrupules vains,
Je veux prévenir les larcins
Que te feroit la modeſtie.
Laiſſe rougir de leurs travaux,
Ces Ecrivains aux mœurs impures,
Ces petits Pétrones nouveaux,
Qui déshonorent leurs pinceaux

Par de lascives miniatures ;
Qui, de l'Arétin effronté
Briguant la vogue illégitime,
Enluminent les traits du crime
Des couleurs de la volupté.
Laisse, laisse encor se soustraire
Au rayon importun du jour,
Ces Romanciers sans caractère,
Qui se répétant tour-à-tour,
Et ne sachant aimer ni plaire,
Parlent de grâces & d'amour ;
Dans leurs esquisses imparfaites,
Ebauchent nos sots achevés,
Nos philosophes femmelettes,
Nos héros à l'ombre élevés,
Nos Lovelaces énervés,
Et nos intrépides caillettes.
Mais toi, dont les nobles crayons
Te rendront quelque jour l'égale
Des Prevots & des Richardsons ;
Toi, leur digne & jeune rivale,
Dont les écrits sont des leçons,
Et qui, dans tes lettres de flâme,
Que doit craindre un cœur corrompu,
As su répandre avec ton ame
Les traits sacrés de la vertu ;
Aux préjugés trop asservie,
Peux-tu bien, malgré nos désirs,
Désavouant ta Stéphanie,

Tromper ta gloire & nos plaisirs ?
Préfère à ce caprice étrange,
Un succès qu'on te déroba,
Et montre aux mains de Rosalba,
La palette de Michel-Ange.
» Mais, dis-tu, je viens dans un tems,
» Où les têtes qui m'environnent,
» Ont de plus légers mouvemens,
» Que les plumes qui les couronnent,
» Voltigeantes au gré des vents.
» Moins mes tableaux sont condamnables,
» Plus les effets en seront lents ;
» A mon siecle, je peins des fables,
» Quand je lui peins de vrais amans.
» Avec le secours de l'optique,
» Nous les voyons dans les Romans,
» Comme dans un lointain magique,
» Pays perdu des sentimens.
» Et puis, pour trop bien les connoître,
» Je crains beaucoup de mes lecteurs :
» Ceux-là me haïront peut-être,
» D'avoir fait couler quelques pleurs. »
D'accord, pour forcer nos suffrages,
Oublier la saison des jeux,
Joindre aux talens les plus heureux,
D'Hébé les plus doux avantages :
C'est, j'en conviens, un crime affreux.
Tant que dans nos cercles volages,
On dira du bien de tes yeux,

On médira de tes ouvrages :
Rien n'eſt plus juſte & moins fâcheux.
Du Parnaſſe & de l'Idalie,
Quand tu méritas les honneurs,
Muſe aimable, & femme jolie,
Croyois-tu donc ceindre impunie,
Ta double couronne de fleurs ?
Va, laiſſe Eglé, Liſe, Egérie,
Eſſayer d'obſcures clameurs
Dans leur mourante coterie.
Sans compter mille admirateurs
Dont le goût déjà t'apprécie,
Et ta figure & ton génie,
Sont deux puiſſans conſolateurs.
Remplis, en dépit des cenſeurs,
La prédiction qu'on a faite,
De l'aveu même des neuf Sœurs ;
Et qu'aujourd'hui l'Amour répète :
« Uniſſant l'ame & la raiſon,
» Afin d'en être plus parfaite ;
» Elle aura l'eſprit de Ninon,
» Avec le cœur de la Fayette. »

UN MOINEAU
TRANSFUGE
A SA MAITRESSE.

QU'ENTENDS-JE, ma belle maîtreſſe ?
Quel bruit vient jusqu'à moi dans mon nouveau ſéjour?
On dit que mon départ vous cauſe une triſteſſe
Qui vous fait gémir nuit & jour.
Je ne puis cependant me réſoudre au retour.
Il eſt vrai que la ſolitude
Perd chez vous ce qu'ailleurs on y trouve de rude :
Plus d'un cœur en ſecret envioit ma priſon.
Une cage toujours couverte
De feuillages unis aux fleurs de la ſaiſon,
Et qui m'étoit toujours ouverte ;
Les bombons prodigués, vos careſſes enfin,
Auroient dû m'attacher à mon heureux deſtin.
Hier, j'en entretins, ſur les branches d'un hêtre :
Un Moineau dont l'eſprit me parut fort moral,
Et d'autant plus, qu'ils ne vouloient pas l'être :
« Bannis, bannis, dit-il, ce ſouvenir fatal,
» Et ſonge déformais que tu n'as plus de maître.
» On peut à moins de frais goûter un ſort plus doux ;

« Un grain de chenevis qu'on rencontre ſous l'herbe,
» Eſt d'un goût plus exquis pour nous,
» Que ces mets qu'on nous offre en un palais ſuperbe,
» Et qui bientôt, hélas! ſont ſujets aux dégoûts ».
De ce diſcours, je le confeſſe,
Je ſentis la ſolidité;
Et puis d'ailleurs vers la tendreſſe
Quand on ſe trouve auſſi porté
Que les oiſeaux de mon eſpèce,
Pour un cœur, ſans l'amour, point de félicité.
Et qui t'empêchoit de le ſuivre,
Me direz-vous ? T'avois-je pas donné
Un jeune amant pour qui tu pouvois vivre,
En vrai Moineau prédeſtiné ?
Bon! vous l'aviez choiſi ſi neuf & ſi ruſtique,
Qu'on voyoit bien que votre politique
Etoit de détacher mes tendres ſentimens,
Et de l'amour & des amans ?
Comme s'il ne tenoit qu'à dire:
« Vîte! aimez ce Moineau qui vous aime aujourd'hui ? »
Pour que dès l'inſtant on ſoupire !
Aime-t-on ou par l'ordre ou par les yeux d'autrui ?
Dans ces réflexions, j'avois l'ame arrêtée,
Et de divers ſoucis dès long-temps agitée,
Quand un Zéphir, ſans doute envoyé par l'Amour,
Qu'en franc Moineau j'implorois chaque jour,
Ebranle une fenêtre & l'eut bientôt ouverte:
Prompte à ſaiſir l'occaſion offerte,
Je m'échappe, & le ſuis dans le vague des airs.

L'ame contente, & plus libre & plus pure,
J'arrive dans un bois où de tendres concerts
Retiennent mille échos cachés ſous la verdure ;
Des arbres les épais rameaux,
Des ſources vives le murmure,
Le frais, l'ombrage, le repos,
En ont fait les lieux les plus beaux
Qui puiſſent orner la Nature.
Dans la forêt, dans un moment,
Courut de bec en bec la nouvelle certaine
Qu'il venoit d'arriver une Pariſienne,
Une élégante à l'œil vif & charmant.
A ce bruit, auſſitôt, des oiſeaux de tout âge,
De tout ſexe, de tout plumage,
Viennent pour me lorgner & m'offrir leurs talens.
On me regarde, on m'examine:
Ils me trouvoient des airs fins & piquans,
Je ne ſais quoi de fripon dans la mine,
Qu'ils convenoient que l'on n'a point aux champs.
Ils étoient connoiſſeurs & ſur-tout très-galans.
Pour m'applaudir, chacun battoit des aîles..
En un moment, ils furent tous rivaux ;
Mais, ſi je plus fort aux Moineaux,
Je déplus beaucoup à leurs Belles.
Certaine Allouette ſur-tout,
Qui ne me parut pas trop bonne,
Voyant ſon amant prendre goût
Aux agrémens de ma perſonne,
Me dit, d'un ton piqué : « Bel oiſeau de Paris,
» Montrez-nous

» Montrez-nous quelque essai de votre voix mignone ;
» Du nouvel Opéra n'auriez-vous rien appris ? »
Comme l'on fait, celles de mon espèce
Savent mieux aimer que chanter :
Je me tirai d'affaire en peignant la tendresse
Dans un regard mourant qu'on sut interpréter.
Tout bon Moineau se prend à pareille finesse.
C'est ainsi que je sus des hôtes de ce bois,
Charmer & le cœur & la vue.
Entre mille aspirans, j'ai déjà fait un choix :
Un ! c'est bien peu !... mais la flamme assidue
De mon nouvel amant, me fait chérir ses loix.
Jamais une minute avec lui n'est perdue....
Quel bruit dans le feuillage ! ah ! c'est lui, je l'entens.
M'appeller, & frémir avec l'air le plus tendre,
Sous l'amoureux abri de ces rameaux naissans.
Adieu ; de ses transports je ne puis me défendre ;
Les Moineaux sont pressés, & sur-tout au printems.



A L'OMBRE D'UN AMI.

O TOI, qui vis périr dans ta lugubre enceinte,
Tous les vœux des Mortels, leur eſpoir & leur crainte,
Tombe avide & jalouſe, hélas ! combien de fois
Notre bonheur fragile expira ſous tes loix !
Que de fois tu rompis ces chaînes inviſibles,
Ce nœud myſtérieux, connu des cœurs ſenſibles !
Ton gouffre avare & ſombre engloutit ſans pitié
Et le fidèle amour, & la tendre amitié.

C'eſt donc toi que je preſſe, Urne ſimple & chérie,
Où la feuille du myrthe au cyprès ſe marie !
C'en eſt fait ! il n'eſt plus ce Chantre harmonieux,
Qui parloit aux Mortels le langage des Dieux !
Aſtre brillant & pur, dans ſa courte carrière,
Il verſa doucement ſa tranquille lumière.
L'amitié juſqu'à lui vint m'ouvrir un accès ;
J'enviai ſes talens & non pas ſes ſuccès.

O cercueil d'un Ami, reçois, reçois mes larmes !
Ajoute à ma douleur, elle a pour moi des charmes.

C'eſt ici qu'éclairé d'un utile flambeau,
Je meſure la vie aux bornes du tombeau.
La gloire quelquefois, la gloire, ce phoſphore
Qui ſe montre pour fuir, qui trompe & qu'on adore,
Fait briller ſur ce globe, où pèſent les malheurs,
Un rayon menſonger qui s'éteint dans les pleurs.
Ici tout vient finir : dans cet abîme immenſe,
Aux portes du trépas l'égalité commence.
Ici la gloire même a perdu ſa fierté,
Et n'eſt qu'un bruit ſtérile au hâſard répété.
Que dis-je ? Une ame douce en ſes écrits reſpire.
La Terre eſt ſa priſon, le Ciel eſt ſon empire,
L'Eternité ſon terme, &, reprenant ſes dons,
L'Olympe s'enrichit des biens que nous perdons.

Sous les Cieux épurés où tu bois l'ambroiſie,
Oui, c'eſt toi qui nous plains, & qu'il faut qu'on envie.
Y regretterois-tu l'éclat infortuné
D'un laurier dangereux, de fiel empoiſonné ?
Quand la mort vint ſur toi déployer ſon empire,
Ton cœur ſaignoit encor des coups de la ſatyre.
Ce cœur ſenſible, ouvert & facile à bleſſer,
Eſt le but où ſes traits ſembloient tous s'adreſſer.
Que dis-je ? . . . . ô mon Ami, la haine envenimée,
Même par le trépas à peine eſt déſarmée.
Le Talent envié, proſcrit dès le berceau,
N'eſt point tranquille encor dans la nuit du tombeau ;
Le monſtre qui le ſuit, toujours ſe renouvelle.
L'on abat une tête, & l'hydre eſt immortelle.

Eſt à peine un ruiſſeau dépendant, circonſcrit,
Qui naît obſcurément, décroît, paſſe, & tarit.

L'ANTIQUE Poéſie, aujourd'hui détrônée,
S'achemine à pas lents, de pavots couronnée.
Ce n'eſt plus, ce n'eſt plus cette fille des Cieux,
Qui conſtruiſit l'Olympe, & donna l'être aux Dieux;
Qui, du chaos informe où dormoit la matière,
Fit éclore la vie, & jaillir la lumière,
Alluma de Vulcain l'antre toujours ardent,
Trempa l'acier de Mars, ou forgea le Trident,
Sous la ſenſible écorce enferma les Dryades,
Joignit l'urne d'Alphée à l'urne des Nayades,
Soupira de Syrinx le douloureux accent,
Suſpendit de Phœbé le mobile croiſſant,
De roſes parſema le berceau de l'aurore,
Attela les courſiers du Dieu qui la colore,
Et, ſe jouant parmi tant de tréſors ouverts,
Des rêves de la Fable enrichit l'Univers.

ON n'y reconnoît plus qu'une froide Déeſſe,
Qui transforme en buiſſons les palmiers du Permeſſe.
Cette Reine aujourd'hui, le front grave & hautain,
A meſuré ſa marche, un compas à la main.
Le Pinde diſparoît ſous un ſombre nuage,
Le chêne y ſent mourir ſon prophétique ombrage.
C'eſt un ſéjour obſcur, un mont ſans majeſté,
Repaire malheureux, qu'Apollon a quitté.

SOUS l'infidèle abri de sa palme fragile,
L'héritier d'Ennius, s'égalant à Virgile,
D'un esprit uniforme & jamais inspiré,
Aligne tristement son vers décoloré.
Un autre, se traînant sur la Scène avilie,
D'un appareil funèbre enveloppe Thalie,
Et, fier de rembrunir ses caractères faux,
Emeut le Spectateur à force d'échafauds.
Voilà, depuis un tems, les fameux personnages,
Dont l'ardente cabale encensa les images!
De l'émulation les feux sont amortis:
Tout éprouve ou ressent la fureur des Partis,
Et de vils Ecrivains, sous un masque hypocrite,
Se traînent aux honneurs, qu'on arrache au mérite.

MAIS, pourquoi m'arrêter sur de si noirs tableaux?
Ta Muse, en ce moment, vient m'offrir ses pinceaux.
Poursuis, conduis mon ame à jamais abusée,
Sous l'ombrage fleuri du tranquille Elisée,
Où les Chantres fameux, sans trouble & sans desirs,
Puisent l'oubli des maux dans le sein des plaisirs.

Où suis-je? ô doux repos! ô vaste solitude,
D'où n'approchera plus la vague inquiétude!
Un soleil éternel, levé sur ces réduits,
N'y connoîtra jamais l'intervalle des nuits.
La volage Espérance, à la fin enchaînée,
Au terme qu'elle atteint pour toujours est bornée,
Et l'on voit, en vapeurs, fuir nos illusions
Sur le muet Léthé qui dort dans les valons,

Ton fantôme déjà, ceint du plus verd feuillage,
Solitaire & paisible, erre sur le rivage.
Triomphe!.. Montesquieu sort d'un bosquet divin,
Semblable à ceux de Gnide, embellis sous ta main.
Des moissons qu'il fit naître il te fait des offrandes;
Il t'enlace avec lui de ses propres guirlandes;
Et te découvre, au loin, l'édifice adoré
Qu'éleva son génie, & par toi décoré.
Young t'offre un Cyprès, & Racine, moins triste,
Sourit enfin aux vers de l'Auteur de Caliste.
A ce nom cher pour lui, Tibulle s'empressant,
Te présente Délie & son Luth gémissant.
Aux jeux qui l'occupoient Anacréon fidèle,
Orne ton front serein d'une rose immortelle:
Sapho, brûlante encore, & la rougeur au front,
Te demande des vers pour attendrir Phaon;
D'un héros trop ingrat, Didon toujours éprise,
Didon court embrasser le Chantre d'Héloïse;
Et la Valière (*), hélas! avec de longs sanglots,
Vient, t'apperçoit, soupire, & fuit sous des berceaux.
Eh! qui fut mieux que toi chanter ce sexe aimable,
Sensible, délicat, presque jamais coupable?
Des Muses adoré, des talens amoureux,
S'il abrégea tes jours, il les rendit heureux.

Objets idolâtrés des Rois de l'harmonie,
Arbitres de nos chants, & seul prix du génie,
Vous, dont le tendre éloge a consacré mes vers,

(*) M. Colardeau avoit commencé une Epître de la Valière.

Qui, par d'aimables loix, gouvernez l'Univers,
Jusqu'au dernier rayon de ma dernière aurore,
Laissez-moi parcourir, & parcourir encore.
Ce Dédale amoureux, où jouant sur des fleurs,
Vous couronnez nos fronts du bandeau des erreurs.
Au défaut du bonheur qui fait votre puissance,
Vous en offrez, du moins, la riante espérance;
Le cœur qui vous ignore est en proie au sommeil:
La première faveur est l'instant du réveil.
Pour le timide Amant que votre voix rassure,
Vous tirez le rideau qui cachoit la Nature.
La Fortune, par vous, acquiert de la valeur;
Vous doublez le plaisir, vous charmez la douleur;
Vous animez nos jeux & jusques à nos songes:
La triste vérité ne vaut pas vos mensonges.
De son prisme enchanteur, plus brillant dans vos mains,
L'heureuse illusion éblouit les humains;
Et le Dieu, qui du monde a formé l'assemblage,
Vous confia le soin d'embellir son ouvrage....

PARDONNE, ô mon Ami, ce délire d'un cœur
Qui chérit son prestige, & ressent ta chaleur.
Tu ne peux condamner, plein de la même ivresse,
Le doux égarement qui mène à la tendresse.
Ce farouche Vieillard qui moissonne toujours,
Le Temps brise sa faulx sur l'autel des Amours;
Ils survivent à tout, rien ne peut s'en défendre:
Leur flambeau, dans la Tombe, a réchauffé ta cendre.
Oui, oui, tu fus aimé... Cher aux sensibles cœurs,

Tu connus le plaisir de répandre des pleurs.
Ce plaisir douloureux se mêloit à ta flâme ;
La molle volupté respiroit dans ton ame.
Ton génie & tes mœurs, leur abandon charmant,
Tout, jusqu'à ta foiblesse, étoit un sentiment.
Puisse, hélas! de cette Urne & si triste & si chère,
Jusqu'à moi rejaillir un rayon salutaire,
Qui calme les transports de ce cœur trop ardent,
Que nul pouvoir encor n'a rendu dépendant ;
De ce cœur peu connu, mais content de lui-même,
Qui ne se croit heureux que du moment qu'il aime,
Qui ne sait point haïr, mais qui sait résister,
Pardonner aux méchans, & non les imiter.
Tombe aux pieds de la mort l'amour-propre frivole,
L'orgueil que tout irrite, & que rien ne console !
O vous, de qui mon nom réveille la fureur,
Importune l'oreille, & fatigue le cœur,
Recueillant du tombeau les leçons souveraines,
Oublions nos débats, & déposons nos haines.
Sous des chaînes de fer, au fond de ces caveaux,
La Parque inexorable unit tous les Rivaux.
Venez, n'attendons pas qu'aux bornes de la vie,
Le cercueil nous rapproche & nous réconcilie....
Et toi, de la Concorde ami toujours constant,
Que rien n'a pu jamais aigrir un seul instant,
Toi, de qui les conseils, dictés par l'indulgence,
Dans mes sens captivés suspendoient la vengeance,
Sur ta cendre aujourd'hui vois expirer les feux !...
L'ennemi que j'embrasse, est mon frère en ces lieux.

LA MORT DE GARRIK,

A M.***

Je n'aime pas trop les Anglais.
Leurs bravades républicaines
Souvent me choquent à l'excès.
Au ſein des diſcordes hautaines,
Fiers oppreſſeurs au nom des Lois,
Ils coupent la tête à leurs Rois ;
Ils fuſillent leurs Capitaines :
Mais ils ont, parmi leurs défauts,
Des qualités que j'apprécie,
Et ce ſont des originaux
Pleins, par fois, de philoſophie.
De la ſervitude des ſots
Ils ont affranchi leur génie ;
Ils font cas des nobles travaux ;
Chez eux enfin, malgré l'envie,
Les Talens ont leurs piédeſtaux
Près de l'autel de la Patrie.
Ne voyons point comme un abus
La belle Pompe funéraire
Qu'ils viennent hardiment de faire
A ce moderne Roſcius,
Qui charma long-tems l'Angleterre.

La douleur ſurmontant l'orgueil,
Et faiſant taire ſon murmure,
Des Lords ont eſcorté le deuil,
Juſqu'au lieu de la ſépulture.
C'eſt-là, c'eſt en ce lieu ſacré, (*)
Que l'impérieuſe Eloquence,
Le front morne & décoloré,
S'arrête, & dépoſe en ſilence
Son ſceptre, d'un crêpe entouré.
A ſes côtés, la Tragédie,
Sans diadême, ſans poignard,
Levant au Ciel un long regard,
Déjà ſe croit enſevelie
Près du mortel qui, par ſon art,
L'avoit tant de fois embellie.
Que dis-je, hélas! même Thalie
Thalie, étrangère aux douleurs,
Du ſort accuſe les rigueurs,
Et ſemble oublier ſa folie!
Jettant ſa couronne de fleurs
Aux pieds de la Parque farouche,
Elle ſent mourir dans les pleurs
Le rire égaré ſur ſa bouche!..
Enfin, partageant ſes regrets,
Les trois Grâces inconſolables
Redemandent les tons ſi vrais,

(*) Weſtminſter.

Et la dignité ſans apprêts,
Et les geſtes inimitables
Du confident de leurs ſecrets.
Dans la même enceinte il repoſe
Près de ce fameux Sakeſpir,
Qu'ici l'on tâche d'avilir,
Que, là, pour modèle on propoſe;
Qui, des fortes émotions,
Peignant les chocs involontaires,
Va nourrir ſes impreſſions
Au creux des antres ſolitaires,
Y recueille tous ces myſtères
Qu'arrachent les réflexions,
Et joint ſous ſes crayons auſtères,
Au tumulte des paſſions,
Le trait profond des caractères.
Garrik, fidèle imitateur
De ſes différens perſonnages,
Dort aux pieds du ſublime Auteur,
Qui, lui renvoyant les hommages,
Semble du doigt montrer l'Acteur,
Digne organe de ſes Ouvrages.
Ces traits, Inſulaires brillans,
Ne permettent pas qu'on vous fronde;
On ne peut enterrer ſon monde
Avec des égards plus touchans.
Quant à nous, c'eſt une autre affaire.
Au fond, quoique très-bonnes gens,
Qui ne ſongeons point à mal faire,

Plus d'une fois, par passe-tems,
Nous fîmes, en riant, la guerre,
Même à nos plus rares talens.
Nous ne les gâtons pas vivans,
Et morts, nous ne les pleurons guère :
Mais on se forme avec le tems.
Si nos mœurs, poliment sauvages,
Des effets nous ôtent le prix,
Nous sommes, pour le moins, très-sages,
Et très-humains dans nos écrits.



LES DEUX MOI.

J'AVOIS reçu de la Nature
Un assez bon présent, un *Moi*,
Qui, sans fiel & sans imposture,
A ses amis gardoit sa foi,
Et qui voguoit à l'aventure,
Avec le seul plaisir pour loi,
Sous le pavillon d'Épicure.
Ce *Moi*, dans la fleur de ses ans,
A l'humeur libre & cavalière,
Au cœur vif, aux goûts inconstans,
Entre les Muses & Glycère,
Qui le grondoient de tems en tems,
Côtoyoit des écueils charmans,
Sur la route cherchoit à plaire,
Et, dans ses doux égaremens
Du but ne s'embarrassoit guère.
Sans aucun projet, sans tourment,
Et sans richesse, & sans envie,
Il commençoit assez gaîment
Ce joli rêve de la vie,
Que tant d'autres font tristement.
D'une ame errante & fortunée
Il suivoit les rians travers,

Et demandoit par fois des vers
A ſa Muſe, aux jeux deſtinée,
Dont l'Amour répétoit les airs
Qui fâchoient un peu l'Hymenée :
Quand tout-à-coup un autre *Moi*,
Franc étourdi, ſoi-diſant ſage,
En public, ſans ſavoir pourquoi,
S'en vint riſquer ſon étalage.
De jour en jour il ſe perdoit,
En n'écoutant que ſes caprices,
En inventant quelques malices,
Ou quelques tours qu'on lui rendoit.
Il expioit chaque ſaillie,
Et vit bientôt, dans ſes gaîtés,
Sa frêle exiſtence aſſaillie
De cent Braves très-irrités.
Voilà-t-il pas ce *Moi* cauſtique,
Enfant très-mal morigené,
Qui pour la guerre ſe croit né,
Et qui prend la choſe au tragique ?
Sur le Parnaſſe, il va courant,
Armé du ſtilet ſatyrique ;
Et je ris en conſidérant
Ce que, dans ſon accès critique,
Ce chien de *Moi* belligérant
Fit ſouffrir au *Moi* pacifique.
Mais à la fin, ce roi des foux
Eſt revenu de ſon délire :
Zelmis, il vous a vu ſourire

Et j'ai vu cesser son courroux.
Déjà viennent s'offrir à vous,
Soumis tous deux au même empire,
Les deux *Moi*, le vif & le doux :
Ils n'ont d'autre loi que la vôtre ;
Enchaînez l'un à vos genoux,
Et faites le bonheur de l'autre.



A M. LE COMTE
DE * * *

HÉ bien, mon aimable Exilé,
Que fais-tu dans ta ſolitude ?
Les réflexions & l'étude
T'auront ſans doute conſolé.
La raiſon orgueilleuſe & libre,
Dans une Cour, ſous des lambris,
Garde toujours ſon équilibre :
On penſe à Metz comme à Paris.
Eh ! vraiment, je t'en félicite ;
C'eſt un droit dont je fais grand cas :
Que de Sots, tu le ſais, hélas !
Qu'un ſi beau privilége irrite,
Voudroient bien qu'on ne penſât pas !
Mais, dis-moi donc : par quel ſcrupule,
Dans un Diſcours aſſez ſubtil,
Monſieur de *** défend-il
Que dans Paris on inocule ?
A Londre on inocule auſſi ;
Et l'on n'eſt pas plus ridicule
A Londre qu'on ne l'eſt ici.
De Gatti la recette eſt bonne

Du moins je l'ai toujours pensé.
Pourquoi consulter la Sorbonne
Quand la Nature a prononcé ?
Mon ignorance est bien profonde ;
Mais il est, je crois, très-prouvé,
Qu'une recette utile au monde
Ne peut être un cas réservé.
On auroit beau leur citer Londre,
Cher Comte, c'est perdre son tems,
Et gratuitement se morfondre ;
Ils n'en sont pas plus indulgens.
Et puis, le moyen de confondre
Ces Mortels, ces Juges puissans,
Qui vous emprisonnent les gens
Long-tems avant de leur répondre ?
Laissons ces discours dangereux ;
Ton exemple m'ouvre les yeux :
A mon babil trop téméraire
Je ne veux pas être immolé.
Souvent, pour avoir trop parlé,
On est des siècles à se taire.
Jasons & de vers & d'amours :
Censurons la Cour de Cythère ;
C'est un droit que l'on eut toujours :
Pour l'autre, il faut qu'on la révère.

Mais, quoi ! les Amours envolés
Loin de Paris sont tous encore :
Les uns, dans les bois de Saint-Maure
Par Cassini sont rappellés :

Auprès d'une Ducheſſe aimable,
D'autres accourent vers Chilli ;
Et leur cortège eſt innombrable
Dans les boſquets de Chantilli.
Fuyant cette foule importune,
Les autres t'ont voué leur foi,
Et compagnons de ta fortune,
Sans doute font priſon commune,
Et ſont en exil avec toi.
Enfin, cher Comte, il ne nous reſte
Que quelques Anglois déſœuvrés,
De leur vilain Splin dévorés,
Et très-ennuyeux, je l'atteſte,
Quoique par moi très-révérés ;
Qui, dans leurs ténébreux caprices,
Prodiguant l'or pour être heureux,
Vous baragouinent leurs feux
Aux Majeſtés de nos couliſſes.
Va, croi-moi, ne regrette rien,
Pardon ; j'oubliois ta maîtreſſe ;
C'eſt quelque choſe, & je convien
Qu'il pèſe à la délicateſſe
D'être enfermé dans une tour,
Tandis que par le monde on laiſſe
Courir l'objet de ſon amour.
Peut-être de jalouſes flâmes
Agitent tes ſens déſolés ;
Entre nous, ces maudites Femmes
N'ont point pitié des Exilés.

Raſſure-toi, Comte ; je gage
Que ton effroi ſera déçu :
L'exil eſt aſſez pour un Sage ;
Ce ſeroit trop d'être cocu.
Si cependant, par un caprice,
Tu devois l'être quelque jour ;
Si ta Belle te fait ce tour
Et cette cruelle injuſtice,
Je demande au grand Dieu d'Amour,
Que ce ſoit moi qu'elle choiſiſſe.



A M. L'ABBÉ DE L***

Qui avoit adressé des vers à l'Auteur.

EN bonne foi! tu me fais trop d'honneur.
Jusqu'à présent je ne suis point un sage;
La sagesse, dit-on, est si loin du bonheur!
Je ne croirai point davantage,
Que mon foible talent puisse armer les jaloux:
Enfans irréguliers d'une muse volage,
Mes vers ne valent pas les frais de leur courroux.
Mais j'ai parmi les sots choisi quelques victimes;
J'ai d'un ton fou raisonné sur les mœurs,
Et le plus grand de tous mes crimes
Est d'avoir, sans égard, égayé mes censeurs.
Tu le sais: tout est fanatisme
Et convention aujourd'hui;
Le rire est hérétique, & la gaîté fait schisme:
On brûlera bientôt ceux qui craignent l'ennui.
Des Auto-da-fés littéraires
Dussions-nous subir les horreurs,
Evitons ce fléau peu connu de nos peres,
Et né du cerveau creux des modernes penseurs.
Mais le moyen qu'il puisse te surprendre,
Et fane les lauriers sur un front de vingt ans!

Pourſuis, cultive en paix tes aimables talens,
Et que l'Envie aille ſe pendre
De voir les fruits chez toi joints aux fleurs du Printems.
Ne proſcris point l'Amour, & les plaiſirs qu'il donne:
C'eſt une douce erreur qui ſied à tes beaux ans,
Et, malgré la rigueur des ſaints commandemens,
Ce péché-là ne peut damner perſonne.
Simple Abbé, grand Vicaire, Evêque ou Cardinal,
Garde toujours tes goûts, délices de la vie:
Les titres ne ſont point un mal,
Quand ils n'enlèvent rien à la Philoſophie:
Mais ne vas point ſur eux, retournant ſur tes pas,
Transfuge ingrat du Pinde, Apôtre de la Bible,
T'interdire des jeux qui ſont de tous états,
Et défendre à ton cœur d'oſer être ſenſible.
Va, la calote rouge & le glaive terrible,
La thiare, les clefs n'ont que de froids appas,
Et ſont la proie enfin de la Parque inflexible:
Les jolis vers affrontent le trépas;
Un Pape meurt fort bien, quoiqu'il ſoit infaillible:
Le Prieur d'Oléron, Chaulieu, ne mourra pas.



A M. HELVETIUS,

PENDANT SON SÉJOUR A BERLIN.

Ton aimable philoſophie
Fait briller ſes rayons ſur moi :
Je m'arrache à ma léthargie,
Et je vais revivre pour toi.
Ainſi le pareſſeux reptile,
Dans ſon obſcur & froid azile,
Par les feux du jour ranimé
Etale cent couleurs nouvelles,
Et fier de l'azur de ſes ailes
Sort du tombeau qu'il s'eſt formé.
Heureux mortel, que je t'envie
D'habiter ces bords floriſſans,
Où ce n'eſt point, à ſes dépens,
Qu'on fait éclater ſon génie,
Où l'on ne craint point la manie
Des Décrets & des Mandemens,
Epouvantails de ma Patrie!
Tu le vois, le connois enfin,
Ce Roi dont la main protectrice,
Des Arts protège le deſtin;
Ce Roi qui ſe lève matin,
Et va commander l'exercice
A tous les Houzards de Berlin;

Qui, des Cours perçant le myſtère,
Quand il le faut, peut les braver,
Et par l'eſprit ſait achever
Ce que le ſabre n'a pu faire ;
Qui tandis que cent Fainéans
Laſſent les oreilles Divines
De leurs pieux nazillemens,
Et ronflent en chantant Matines,
Retiré ſeul dans ſon Palais,
Souvent, la nuit, veille en bottines,
Et rêve au bien de ſes Sujets.
MAIS ſi ton bonheur eſt extrême,
Qu'il ſe félicite à ſon tour,
De pouvoir fixer dans ſa Cour
Un Sage que Minerve même
Voulut diſputer à l'Amour ;
L'Auteur d'un écrit plein de flâme,
Qui ſut, dans ſes tableaux brûlans,
Relever le trône des ſens,
Pour doubler les plaiſirs de l'ame ;
De mille maſques différents
Dépouille l'orgueil qui murmure ;
Va, d'une main légère & sûre,
Sonder nos plus ſecrets penchants ;
Et montre à l'eſprit qu'il épure
La nudité de la Nature
Qu'on détruit ſous les ornemens ;
Enfin ce mortel, vrai, ſenſible,
Dont l'œil de pleurs eſt humecté,

Quand

Quand il voit le ſpectacle horrible
D'un malheureux perſécuté,
Qui, jaloux d'ennoblir ſon être,
Veut, non content de la connoître,
Servir encor l'humanité;
Ne ſe borne point à l'uſage
D'une oiſive & froide raiſon,
Et ſent qu'une belle action
Vaut mieux que le plus bel ouvrage.

De Potzdam jardins fortunés,
Bois ſolitaire, heureux ombrage,
Boſquets de palmes couronnés,
Recevez mon nouvel hommage.
Mortels, favoriſés des Dieux,
C'eſt-là, que le chêne orgueilleux
Se plaît à vous couvrir tous deux
De la pompe de ſon feuillage;
Que tout ſe pare & s'ennoblit;
Que la Nature s'embellit
Sous l'œil d'un Monarque & d'un Sage.
Au ſein d'un auguſte repos,
C'eſt-là que Frédéric reſpire;
Et qu'après ces brillans travaux,
Qu'exige le ſoin d'un Empire,
L'homme va rire du Héros:
Là, ſans ivreſſe & ſans délire,
Des Souverains péſant les droits,
Licurgue vient créer des Loix,
Amphion vient toucher la lyre.

Avec les Maîtres des humains,
Moi, j'aimerois assez à vivre,
Dans le moment qui les délivre
Du Sceptre qui charge leurs mains :
Les beaux esprits, je les révère,
Quand ils sont doux & bienfaisans;
Et lorsque chez eux l'art de plaire
Prête un nouveau charme aux talens;
Mais aux beaux-esprits redoutables,
A nuire consumant leurs jours,
Mais aux Rois qui le sont toujours,
Il est cent Mortels préférables;
Témoins ces paresseux aimables,
Qui, sans talens & sans grandeurs,
Ont, avec les plus douces mœurs,
Des estomacs infatigables;
Enivrent jusqu'à leurs censeurs;
De l'amitié sentent les charmes,
Et, sachant vivre sans alarmes,
Savent mourir sans Confesseurs.

Que dis-je! plaignons le courage
De ces pécheurs trop endurcis :
Te parlerai-je de Paris?
Qu'a-t-il de nouveau pour un Sage?
Il est tel que tu l'as laissé,
Aujourd'hui fou, demain sensé,
Et s'ennuyant, selon l'usage.
On y voit des Sots rengorgés,
Des Bégueules très-agréables,

Et des enfans sans préjugés ;
De grands Seigneurs bien dérangés,
Se donnant les airs d'être affables,
Des Protecteurs impitoyables,
Qui vont quêtant des protégés.
Profondément on déraisonne ;
On siffle, on prône tour-à-tour :
On s'idolâtre sans amour :
Le François se perfectionne,
Et se corrompt de jour en jour.

Mais sans doute la Renommée
Aura fait passer jusqu'à toi,
Le deuil de la Scène alarmée,
Et notre universel effroi.
Peuple charmant, peuple folâtre,
Que tous ces traits te peignent bien !
Paris, qui ne tremble pour rien,
Trembloit déjà pour son Théâtre :
Déjà la sublime Clairon,
Hélas ! que Dieu nous le pardonne !
Sous le guichet d'une prison,
Avoit abaissé sa couronne :
Le Kain, Brisard, dans leurs transports
Trop vifs, trop indiscrets peut-être,
Etoient tout prêts à disparoître,
Pour soutenir l'honneur du Corps.
Moi, je les excuse sans peine ;
Un peu d'orgueil sied aux talens.
Comment eût permis Melpomène,

Que l'on fit faire sur la scène
Devant des Spectateurs décens,
Le beau récit de Théramène
Par un faiseur de faux sermens? *

Ce tourbillon & cette ivresse,
Ce tableau mouvant m'intéresse;
Et lorsque j'ai bien épuisé
Ce long reflux de bagatelles;
Quand j'ai bien fatigué mes aîles,
Je revois mes tilleuls fidèles,
Et je me crois désabusé.

C'est dans ce champêtre hermitage,
C'est dans ce paisible jardin,
Que la Nature, au front serein,
Venant m'inviter à l'ouvrage,
Me met l'arrosoir à la main.
Là, je vois l'amitié sourire
A mes projets, à mes travaux:
Lorsque l'ame est dans le repos,
C'est l'amitié qu'elle désire:
Elle & son frère désormais
Entretiennent ma douce ivresse.
Dans ma retraite enchanteresse
Ils ont toujours un libre accès.
Quand elle viendra sous tes traits
Nous y recevrons la sagesse.

* C'est ce dont on accusoit l'Acteur chargé des récits.

A M. LE COMTE

DE ***

Qui me demandoit des Vers, de Lille-Adam où il étoit pendant la Semaine-Sainte.

EH ! que pourrois-je vous écrire
D'un séjour triste & pénitent,
Où l'Amour sous un crêpe expire,
Dans l'effroi du jour qu'on attend,
Et n'ose parler ni sourire ;
Où, de la grace enfin touchés,
Nous allons, aux pieds des Apôtres,
Purger nos cœurs des vieux péchés,
Afin de faire place à d'autres ;
Où l'infatigable Gélin
Du Louvre fait mugir le dôme
Par son organe souterrain ;
Où Muguet, au timbre argentin,
En roulades habille un Pseaume,
Et nous persécute en Latin ?
C'est à vous, c'est à votre Muse
Qu'il faudroit demander des vers.
Quels vastes champs vous sont ouverts !

On écrit bien où l'on s'amuse.
Peignez-nous ce Mortel charmant,
Qui tour-à-tour est de la France
Et le soutien & l'ornement;
Qui fait garder, en s'amusant,
Le *decorum* de la naissance;
Qui, faisant déserter Paris
A l'essaim brillant de nos Femmes,
Nous enlève toutes ces Dames,
Et nous laisse tous leurs maris.
De ces jeunes Enchanteresses
Crayonnez les riants portraits:
Célébrez tout haut leurs attraits;
Parlez tout bas de leurs foiblesses;
Point du tout, si vous l'aimez mieux;
En amour un peu de mystère
Sied bien, disoient nos bons ayeux,
Et je vous crois assez heureux
Pour être obligé de vous taire.



A ROSIRE.

CHASSÉ deux fois! c'eſt trop, friponne.
Quoique je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne :
Je ſuis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne.
Ce ſont les droits de la beauté :
Du Benêt qu'elle a maltraité
Elle obtient encor les hommages ;
Nous autres Sots ſoi-diſant Sages,
Ainſi l'avons-nous arrêté.
Mais ton Argus que Dieu confonde !
Qu'on voit ſans ceſſe autour de toi,
Frémir, touſſer, faire la ronde,
Ce Dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien alarme,
Et qui n'eſt prompt qu'à ſoupçonner :
Je ne lui connois point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.
Permets qu'au moins je m'en amuſe ;
J'ai mon congé, c'eſt mon excuſe.
D'autres iroient ſe lamentant,
Te reprochant tes injuſtices :
Pour moi, de tes jolis caprices

Je me conſole en plaiſantant.
Dis-moi donc : qu'eſt-ce que demande
Ce vieux Boſtangi des Amours ?
Dois-tu trembler quand il commande,
Et lui prodiguer tes beaux jours ?
Donne-t-on des chaînes à Flore ?
Elle éparpille ſur ſes pas
Les roſes qui viennent d'eclore :
Un ſeul ne s'en couronne pas.
La jeune & brillante Immortelle,
Dans les champs qu'elle a fait fleurir,
S'envole où le déſir l'appelle,
Et court ſouvent après Zéphir,
Comme Zéphir court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras,
Toi, Roſire, toi fraîche & belle !
Ce décrépit, ce lourd Midas,
Que tu trouves toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas,
Qui, pour t'outrager ſe tourmente,
Oſe unir l'hyver au printemps,
Et ſur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiſer de ſoixante ?
Je crois voir ce Cyclope affreux,
Ce forgeron atrabilaire,
Qui, de ſes antres ténébreux,
Tout en boîtant vient à Cythère
Attriſter les ris & les jeux,
De Vénus ſalir la ceinture,

Effaroucher la volupté,
Et fouiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la Beauté.
Ah! ramène enfin sur tes traces
Et la folie & l'agrément.
Allons, Rosire, au nom des Grâces,
Chasse-nous ce froid surveillant:
Qu'en veux-tu faire, je te prie?
Je sai bien qu'il est opulent:
Eh? n'es-tu point jeune & jolie?
C'est à peu-près l'équivalent.
Ta voix, ta voix enchanteresse
Dont les accens victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivresse,
La langueur, le trouble & les feux;
Ta taille élégante & légère,
Ton œil fripon, le don de plaire
Qu'à la beauté l'Amour préfère,
Mille talens voluptueux,
Quelques grains de libertinage,
Tes foiblesses & nos désirs,
Crois-moi, voilà ton héritage;
Enrichis-toi par les plaisirs.



ÉPITRE D'UN CURÉ
A L'AUTEUR DE MÉLANIE.

PERMETTEZ qu'un ſimple Paſteur,
Humble habitant d'un Presbytère,
Qui vous admire, vous révère,
Comme le digne ſucceſſeur
Et de Corneille & de Voltaire,
Lève ſes regards éblouis
Juſqu'à cette vive lumière,
Etincelante en vos écrits.
Je n'ai point la pompe mondaine
De tous nos modernes Prélats,
Dont l'indolence ſe promène
Sous la moîre & le taffetas;
De ces Financiers en rabats
Qui dans leurs coupables largeſſes,
De nos dogmes faiſant un jeu,
Dépouillent le Temple de Dieu
Pour le temple de leurs maîtreſſes.
Tapi dans l'ombre d'un camail,
Je ſuis un bon diable de Prêtre,
Qui conduit ſon petit bercail,
Et qui ſe borne à ſe connoître.
Selon moi, la Religion

Eſt pour le Peuple un frein utile,
J'eſpère en la ſainte Sion,
Et pour mieux croire à l'Evangile,
J'impoſe un frein à ma raiſon :
Mais comme j'aime le beau ſtyle,
Quelquefois ſous mon capuchon,
Je me délaſſe avec Virgile
Des fatigues de l'Oraiſon.
J'ai lu votre Drame ſublime,
Et je n'ai pas été ſurpris
Que les femmes, les beaux eſprits
Qui du Pinde aſſiègent la cîme,
Et qui régentent tout Paris,
De l'art vous décernent le prix
Avec un tranſport unanime.
Mais comme on pourſuit les talens!
Et combien de cenſeurs iniques!...
Aguerris à fronder les gens;
Ces enſorcelés de critiques
Diſent que les vers ſont traînans,
Et les ſcènes ſoporifiques;
Que l'intérêt eſt diviſé;
Que l'action jamais n'avance;
Qu'on dialogue à toute outrance,
Sans aller au but propoſé;
Qu'aux jeux de mots on s'abandonne,
Quand la paſſion doit agir;
Que l'Ecrivain toujours raiſonne,
Au moment qu'il faudroit ſentir;

Qu'en un mot ce chef-d'œuvre ennuie,
Et qu'en dépit du merveilleux,
La Vestale (*) vaut cent fois mieux
Que la bavarde Mélanie.

O crime! ô race de pervers!
Miséricorde! quel blasphême!
Moi, je prononce par moi-même,
Et non par ces échos divers
Sur qui je lance l'anathême.
J'ai trouvé beau le plan, les vers,
Tout jusqu'au discours de la fille:
Prête à quitter cet univers,
Il faut du moins qu'elle babille.
C'est le costume de la grille,
Et les mourans sont fort diserts,
Quand ils expirent en famille

Mais dans cet ouvrage enchanteur,
Ce qui me frappe & m'intéresse,
C'est ce Ministre du Seigneur;
Cet Apôtre consolateur,
Qui de l'amoureuse foiblesse
Est le sensible protecteur,
Et prend, pour défendre l'erreur
Le langage de la sagesse;
Qui parle toujours savamment,
Et vient, lorsque la mort approche,

(*) *La Vestale, Tragédie de M. de Fontanelle.*

Avec ses huiles dans sa poche,
Pour figurer au dénoûment.
Je n'y suis plus, je m'extasie,
Lorsque je vois un saint Curé,
Qui fait, par le ciel inspiré,
Les honneurs d'une Tragédie.

Comme d'autres, j'en puis juger.
Quelquefois en petite loge,
Je mets mon salut en danger.
J'entends la satyre ou l'éloge;
J'y vais ou rire, ou m'affliger:
Ma paroissienne favorite
Commet là ses péchés d'élite,
Et m'engage à les partager.
J'ai vu, malgré la canicule,
Mourir de froid Timoléon;
J'ai vu le Public, sans scrupule,
Bâiller au nez de Pharamond;
Et par le don de prophétie,
Je m'écriai, dès ce jour-là:
Ce jeune-homme prospérera;
C'est le ciel qui le mortifie:
Il sera sifflé dans sa vie;
Mais l'avenir le vengera
Et du Parterre & de l'envie;
Et dans mille ans, il jouira
Des récompenses du génie.

Déjà, dit-on, vos partisans

Dans les boudoirs criant merveille,
Sur votre autel portent l'encens
Dont ils sèvrent le bon Corneille :
Ces Ariſtarques ſouverains
Que toujours le goût illumine,
Qui tiennent l'urne des deſtins,
Ont comparé vos vers divins
Aux vers ſonores de Racine ;
Sa lyre a paſſé dans vos mains ;
C'eſt mon avis : je penſe même,
Au riſque de faire un affront
A ces Maîtres du double mont,
Que l'avenir, juge ſuprême,
Leur ôtera le diadême,
Pour le poſer ſur votre front.

Sans doute ils ont quelque génie.
L'un peignit l'ame des Héros,
Et de la poudre des tombeaux,
Fit ſortir l'antique Italie.
A tout il ſait donner la vie,
Et s'échauffe ſous ſes pinceaux ;
Il fut un Dieu pour ſa patrie,
Et créa même ſes rivaux :
L'autre éloquent, ſublime & tendre,
Peignit les orages du cœur,
L'amour qui mêle la fureur
Aux ſoupirs qu'il nous fait entendre,
Qui s'agite, marche au haſard,

Attendrit jusques dans ses crimes,
Et qui pleure sur le poignard
Dont il va frapper ses victimes.
Dans Cinna, dans Britannicus,
Phèdre, le Cid, Iphigénie,
Mitridate, Sertorius,
Et Bajazet & Pulchérie, (*)
Je vois des moyens bien tissus,
Les ressorts de la Tragédie
Déployés sans être apperçus,
Des passions & des vertus
Contrastant avec énergie;
Un goût délicat, éclairé,
Qui m'entraîne par sa magie:
Mais dans tout cela, je défie
Qu'on me fasse voir un Curé. . . . .
C'est du Curé que je raffole.
Si le reste est moins éclatant,
Le Curé bientôt me console,
Et je me pâme en l'écoutant. . . . .

Je me passionne & me damne,
Voulant imiter votre feu;
C'est la main du Prêtre de Dieu
Qui vous ceint du feston profane.
Mes vœux ne seront pas trompés;
Oui, vous serez, malgré la haine,

(*) *Dans Héraclius.*

Ou le Sophocle de la ſcène,
Ou le Lecteur de nos ſoupés.
S'il vous prend par fois fantaiſie
D'aller entendre mes ſermons
Et de me voir quand j'officie,
Je ſais ce que nous vous devons;
En mémoire d'un tel chef-d'œuvre,
Je veux que vous & vos lauriers
Vous ſoyez inſtallés à l'Œuvre
Près du moins ſot des Marguilliers.
Ce qui tient à mon miniſtère,
Pain de vie, exhortation,
Conſeil paternel, oraiſon,
Je vous promets le tout en frère;
Et ſi jamais l'attrition
Vous invite à rentrer en grace,
Si dans vous l'Eſprit ſaint remplace
La tragique démangeaiſon,
Et que d'un illuſtre renom
Vous ceſſiez enfin d'être eſclave,
Fiſſiez-vous un autre Guſtave,
Comptez ſur l'abſolution.

Fin des Epîtres.

MÉLANGES
DE POÉSIES.

A MES ENNEMIS,
CAR TOUT LE MONDE EN A.

Mes chers amis, j'imagine un moyen
De vivre en paix; j'y gagne, & vous n'y perdez rien.
Je vous jure avant tout de n'être point sublime;
Je n'aurai pas le front d'empiéter sur vos droits;
Je persifflerai quelquefois,
Dut-on encor m'en faire un crime:
Par son attrait chacun est emporté;
D'ailleurs le persifflage est bon à ma santé,
Et me moquer des sots entre dans mon régime.
Je suis homme à parler d'un ton peu circonspect
De tous vos tyrans littéraires;
En vrai Républicain, je verrai sans respect
Les Tarquins du Parnasse, ainsi que ses Tibères;
Je ferai, s'il me plaît, inconséquent, léger,
Et tâcherai, mes chers confrères,
De vivre heureux pour vous faire enrager.
Sur ce traitons, c'est moi qui vous en prie;

Perſécutez-moi bien une fois pour toujours ;
N'allez point avec barbarie
Goutte à goutte épancher votre fiel ſur mes jours ;
Faites un ſeul faiſceau des traits de la ſatyre ;
Et de mon avenir embraſſant tout le cours,
Avancez-moi le mal que vous avez à dire ;
Et puis rions, proſperez, j'y conſens.
Pour moi, ſi j'en reviens, j'oublierai votre offenſe ;
Ne craignez pas que j'uſe mes momens
A méditer une vengeance :
Je connois mieux l'emploi du tems.

LE BOUTON DE ROSE.

Cette Roſe dans ſon bouton,
Peint l'innocence de ton âge,
Et de ſes ſœurs dévance la ſaiſon
Pour être la première à t'offrir ton image.



LE CONGÉ.

DE quel poids on est soulagé,
Lorsque l'on perd une maîtresse !
Enfin, ami, le charme cesse,
Je suis heureux, j'ai mon congé.
Tout m'amuse, rien ne me lie.
Il faut pourtant en convenir :
Laïs est jeune, elle est jolie ;
C'est pour cela que je l'oublie :
On risque à s'en ressouvenir.
Que je hais ce front où respire
L'intéressante volupté ;
Cet art de tromper, de séduire
Si semblable à la vérité ;
Et sa folie, & sa gaîté
Et les graces de son sourire !
Que je dédaigne, que je hais
Sa longue & belle chevelure,
Qui voltigeant sur mille attraits,
Leur sert de voile ou de parure ;
Son sein qu'Amour fait embellir,
Qui frémit, s'élève ou s'abaisse
Au moindre souffle du désir ;
Où la rose semble fleurir

Sous la bouche qui le careſſe ;
Ses caprices qui ſont des loix,
Ce feu dont ſon œil étincelle,
Et les ſons touchans de ſa voix
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante amans à la fois !
Je la déteſte, je l'abhorre :
Mais c'eſt trop m'en entretenir :
Car à force de la haïr,
Je pourrois bien l'aimer encore.

A UNE FEMME MORALISTE.

TA morale eſt pleine de charmes ;
Elle touche & ſéduit les cœurs ;
A la raiſon je rends les armes,
Ta main la couronne de fleurs :
Mais, jeune Elmire, la tendreſſe,
Dans tes yeux ſe peint à ſon tour ;
Ah ! quand tu parles de ſageſſe,
Défends-leur d'inſpirer l'amour.

VERS

Sur le Mariage de M. de la Marche, Premier Président du Parlement de Dijon.

PRÈS de ces fertiles côteaux
Où Bacchus ouvre ses fontaines,
Et, paré de pampres nouveaux,
Fait couler à longs traits le Pomar dans ses veines,
Sous des berceaux, loin du fracas des Cours,
J'ai vu l'hymen ordonner une fête;
Le front riant, ce qu'il n'a pas toujours,
Il menoit sa double conquête
Qu'avec orgueil il montroit aux amours.
Sur les pas de l'époux on voyoit la prudence
Et l'équité févère, unie à l'enjoûment;
La Nymphe sur sa trace enchaînoit la décence,
La jeunesse sans fard, & sans vain ornement,
Cette séduction que la beauté commence,
Et qu'acheve le sentiment.
Son front peignoit ce désordre charmant,
Cet embarras de l'innocence
Qui dispute une Rose aux transports d'un Amant,
Plus fier de vaincre après la résistance.
L'Amour près d'elle heureux de s'arrêter,
D'un air soumis lui remettoit ses armes,
Sans bandeau, pour voir tant de charmes;
Et sans aîles sur-tout, pour ne les plus quitter.

A LA PRINCESSE DE***

UN Philoſophe Militaire
Senſé, comme on l'eſt à vingt ans,
Tranchons le mot... un Mouſquetaire,
Oſe vous offrir ſon encens.
J'avouerai qu'il eſt téméraire,
Que ſes tranſports ſont imprudens;
Il le ſent & ne peut ſe taire;
Princeſſe, il eſt certains momens,
Où le cœur ne conſulte guère
L'orgueil des titres & des rangs;
Vénus alors devient Bergère:
Je ne crois plus aux ſentimens,
Dès que la Raiſon les éclaire.
Dans ſes doux tranſports, Ixion
Saiſiſſoit la trompeuſe image
Qui réaliſoit ſes déſirs:
Il adoroit juſqu'au nuage
Qui s'oppoſoit à ſes plaiſirs.



MES MŒURS.

Oui, bien qu'au ſiècle dix-huitième,
J'ai des mœurs, j'oſe m'en vanter ;
Je ſais chérir & reſpecter
La femme de l'ami qui m'aime ;
Si ſa fille a de la beauté,
C'eſt une roſe que j'envie :
Mais la roſe eſt en sûreté,
Quand l'amitié me la confie.
Après quelques foibles ſoupirs,
Je me fais une jouiſſance
Du ſacrifice des déſirs,
Et ne veux point que mes plaiſirs
Coûtent des pleurs à l'innocence.
Mais il eſt des femmes de bien,
Femmes qui plus eſt d'importance,
Et, Dieu merci, ſans conſéquence ;
Qui ſont du célibat en France
Et la reſſource & le ſoutien ;
Qui pour peu qu'on ait un maintien,
Vous traitent avec indulgence,
Et vous dégagent du lien
D'une gothique bienſéance :
De ces Dames-là, j'en convien,
J'uſe ou j'abuſe en conſcience,

Sans jamais me reprocher rien ;
Le mari même m'en dispense ;
Je sais trop bien ce qu'on leur doit
Pour me permettre aucun scrupule :
C'est une bague qui circule,
Et que chacun met à son doigt.

A MADAME DE***.

Qui me dit en plaisantant que je passerois la nuit avec elle.

Je n'ai pensé qu'à toi pendant la nuit entière ;
Je me suis peint le sort dont tu m'avois flatté :
Juge si le sommeil a fui de ma paupière !
Sans ce charmant espoir à mes vœux présenté,
J'aurois dormi du moins, & peut-être qu'un songe,
Image du bonheur, dans tes bras m'eût porté ;
J'eusse rêvé ce bien que j'ai tant regretté :
En m'enflammant pour la réalité,
Tu m'as même privé des douceurs du mensonge.



LES

LES SEPT DÉMONS DE MADELAINE

A MADEMOISELLE ***

POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

TA PATRONE, en cessant de plaire,
Pleura, nous dit-on, ses péchés ;
Démêlons ses motifs cachés,
Elle pleura de n'en pouvoir plus faire.
De sept Démons Jésus la délivra ;
Le fait est sûr : mais de ces Démons-là
On n'a point éclairci l'histoire ;
On n'en voit rien dans S. Grégoire ;
J'ai lu pourtant, si j'ai bonne memoire,
Qu'ils sont depuis entrés à l'Opéra.
Jeune & charmante Madelaine,
De sept Démons aussi tu suis les douces loix :
A leur tête d'abord s'avance Melpomène,
Qui tonne ou gémit par ta voix,
Et dépose à tes pieds le sceptre de la scène.
Arrive après cet aimable lutin,
Ce petit Dieu qui fait le diable à quatre,

Qui joue entre tes bras, se cache dans ton sein,
Et sous tes lauriers vient s'ébattre.
L'inconstance le suit des roses à la main;
C'est ce Démon sur-tout qu'on préfère à ton âge:
Pourquoi non? la beauté doit être un peu volage,
Pour l'amour d'elle-même & celui du prochain.
Le quatrième est la coquetterie,
Non l'art cruel de tourmenter les cœurs,
Mais cet heureux secret, cette adroite magie,
Qui donne à des refus tout le prix des faveurs.
Près d'elle j'apperçois l'ingénieux caprice,
Qui veut & ne veut plus, rit & boude à la fois,
Fuit, revient, fuit encor, choisit, pleure son choix,
Et fait de mille Amans le charme & le supplice.
Lui-même sur tes pas il conduit le desir;
Le caprice l'éteint; c'est lui qui le fait naître,
Et, pour fermer la marche, enfin je vois paroître,
Le Démon enchanteur qui préside au plaisir.
Dût ta vie éternelle être un peu hasardée!
Ne suis point ta Patrone en ses derniers excès;
De tes jolis Démons sois toujours possédée;
Et puissé-je avoir part aux péchés que tu fais!



AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

Licidas prit dans le bocage
Un bel oiseau sous des buissons,
Et crut retenir le volage
Par un simple lien de joncs.
Que ta cage n'est-elle faite,
Lui disoit-il! dès cet instant,
J'irois t'offrir à mon Annette,
Et l'Amour fait ce qui m'attend.

Annette n'est point trop sévère;
Ton ramage lui plaira tant,
Que j'obtiendrai de la Bergère
En échange un baiser comptant.
Qu'elle m'en donne un seul bien tendre;
Annette doit me l'accorder:
Les autres, je saurai les prendre,
Si je n'ose les demander.

Il dit, & songeant à la cage,
Détache une branche d'ozier,
Puis revient ardent à l'ouvrage
Croyant tenir son prisonnier.
Mais, hélas! il s'est fait passage;
Du lien l'oiseau s'est enfui,
Et tous les baisers, quel dommage!
Se sont envolés avec lui.

PORTRAIT
D'UN CHEVALIER FRANÇAIS.

Si l'on peignoit l'honneur Français,
Je voudrois qu'il fût ceint d'une écharpe éclatante,
Qu'autour d'une taille élégante
Les Amours renoûroient sans pompe & sans apprêts.
Ses yeux seroient brillans d'une douce alégresse :
Ses longs cheveux négligemment épars
Ne seroient point tressés des mains de la molesse :
On reconnoîtroit Mars au feu de ses regards.
A la victoire, on le verroit sourire ;
Ses graces même auroient un air guerrier :
D'une main il tiendroit des branches de laurier,
Et de l'autre des fleurs pour le sein de Thémire.
On représenteroit des siéges, des combats,
Autour de cette auguste image:
Elle peindroit l'amour, la vertu, le courage ;
Et le nom de Brissac seroit inscrit au bas.



A THÉMIRE

CONVALESCENTE

Dans les premiers jours du Printemps.

Quelle jeune & fraîche Déesse
T'invite à voler dans ses bras ?
Le plus aimable Dieu s'empresse
A la conduire sur tes pas.
L'une aux rayons de l'alégresse
Vient r'ouvrir ton œil enchanté ;
Sans elle, il n'est plus de jeunesse,
Sans elle, il n'est plus de beauté.
L'autre attendu par la Nature,
Répand des parfums dans les airs,
Et de fleurs sémant la verdure,
Fait un jardin de l'Univers.
Aux feux que leur retour inspire,
Tu reconnois ces Dieux charmans :
C'est la santé, jeune Thémire,
Que te ramène le Printemps.
Vois ces vergers & ces prairies
Déployer leurs rians tableaux :
Vois dans ces retraites fleuries
Errer ces paisibles ruisseaux.

Vois ces tilleuls ſur ce rivage
Unis, enlacés en berceaux,
Abaiſſer leur mobile ombrage
Qui va ſe peindre dans les eaux.
La Nature ſe renouvelle :
Quel ſpectacle touchant pour moi !
Je la vis mourante avec toi ;
Je te vois renaître avec elle.

A MADAME DE CASSINI,

Qui ſe plaignoit de ce qu'on bâtiſſoit chez elle.

Amphion, en touchant la lyre,
Vit des remparts mouvans s'élever ſous ſes pas :
Pour faire plus que lui, vous n'avez qu'à ſourire ;
Si ce charme ne ſuffit pas,
Chantez : chaque pierre docile
En colonne de fleurs va s'arrondir ſoudain.
Votre rival conſtruiſit une ville ;
Mais à Vénus il ne faut qu'un jardin.



BILLET
A MADEMOISELLE***.

Qui me proposoit d'aller dans un désert passer un mois avec elle.

UN mois, dans un désert! es-tu de bonne foi?
Qui, toi, vive, aimable & légère,
Dans un désert, & sur-tout avec moi,
L'Amant le moins champêtre, le moins solitaire!
On t'adore en ces lieux; ils sont ornés par toi:
Doit-on abandonner les lieux où l'on sait plaire?
Quelquefois, pour rêver, l'Amour quitte Cythère;
Mais il faut, du moins je le croi,
Il faut toujours une cour à sa mère.
Va, laissons ce projet; soyons de notre tems:
Ton front brillant des roses du bel âge,
Ton doux sourire, tes talens,
Sont-ils faits pour un hermitage?
Il vaut mieux sous sa main avoir tous ses Amans;
On peut vouloir être volage;
Cela s'est vu de tems en tems:
Que devenir alors dans un antre sauvage?
Ne vois-tu pas d'ici perdre déjà courage
Deux tristes cœurs, forcés d'être constans?
Suivons donc la route ordinaire;

Souffrir mes vœux, & puis les rejetter,
Paroître, tour-à-tour, indulgente & févère,
T'embellir, chaque jour, pour mieux me tourmenter,
Me défoler, à force de me plaire,
Me prendre par humeur, en riant me quitter,
A la Ville, en un mois, tout cela fe peut faire.

LES PEINES D'AMOUR.

DES langueurs où l'Amour me jette
Loin que je fonge à me fauver,
Je chéris ma peine fecrette :
Tout mon plaifir eft d'y rêver.
En effet, l'ennui d'un cœur tendre
Eft un mal fi doux à garder,
Que fi l'on pouvoit en céder
Point ne voudrois m'en laiffer prendre.



DESCRIPTION

De quelques effets des Grottes d'Arci en Bourgogne.

CES antres fouterrains, par la nuit habités,
Offrent de toutes parts cent bizarres beautés :
A travers mille rocs, fous ces voûtes profondes,
Par des canaux glacés on voit filtrer les ondes,
Qui, faifant chaque jour d'infenfibles progrès,
Dans des blocs de criftal enfantent mille objets :
Chefs-d'œuvres renaiffans d'une ouvrière habile,
Qui renferme en fes mains & dans fon fein fertile,
Les Minéraux, les Sels, les Végétaux divers,
Tous ces fucs créateurs, germes de l'Univers.
Par fon mobile poids dans les airs foutenue,
La liqueur quelquefois demeure fufpendue ;
Elle eft prête à tomber, rien ne peut l'arrêter,
Le doigt en la touchant va la précipiter :
Mais bientôt, de ces lieux étonnante magie !
Cette même liqueur, par dégrés épaiffie,
Se refferre, durcit fous le tact incertain,
Forme un globe folide, & repouffe la main.
Ce font ces changemens, dont la pompe mouvante
Orne de ces réduits la fcène tranfparente :
De-là, ces beaux falons de rocailles ornés,

Sans le ſecours de l'art, avec art ordonnés :
Ces magiques piliers, dont la cîme hardie
Obſerve en s'élevant l'exacte ſymétrie ;
Ces rocs qui des rubis dardent tous les rayons,
Ce buffet d'orgue, prêt à recevoir des ſons ;
Ces ifs qui, ſans les ſoins d'une vaine culture,
S'échappent tout tailiés des mains de la Nature.
  Puis-je me rappeller tant d'effets variés,
Sous l'œil contemplateur cent fois multipliés ;
Tant d'objets, qu'on voit moins qu'on ne les imagine,
Que le caprice ſeul à ſon gré détermine,
Que pluſieurs Spectateurs, dans le même moment,
Et ſous le même aſpect, verront différemment,
Simulacres légers, eſquiſſes imparfaites,
Qu'efface & que détruit l'inſtant qui les a faites ?
  C'eſt ainſi que d'erreurs nous ſommes entourés ;
A la lueur des ſens nous marchons égarés ;
De l'Homme, à tout moment, la Nature ſe joue :
Voulons-nous la juger ? notre prudence échoue.
Une dans ſon eſſence & changeante à nos yeux,
Souvent pour les confondre, elle excite nos vœux.
Sans les approfondir, contemplons ſes ouvrages ;
Ne jugeons point, doutons : c'eſt la vertu des Sages.



PORTRAIT D'ISMÈNE.

AMOUR, commence le tableau.
Qu'il sera beau, s'il est fidèle !
Voilà les couleurs, le pinceau :
Et dans mon cœur est le modèle.

L'OUVRAGE est digne de ta main ;
C'est à l'Amour à peindre Ismène.
Sur l'albâtre d'un front serein
Trace deux jolis arcs d'ébène.

PLUS bas dessine un œil charmant,
Cet œil trop rigoureux peut-être,
Qui, tour-à-tour, fier & touchant,
Défend le désir qu'il fait naître.

PEINS le plus amoureux Zéphir
Semant de fleurs ses lèvres closes ;
Mais viennent-elles à s'ouvrir,
Peins des perles parmi les roses.

Avec art suspens ses cheveux,
Et tresse-les en diadême ;
Laisse-les flotter si tu veux ;
Ce désordre lui sied de même.

Pour m'offrir les brillans contours
De sa taille noble & légère ;
Peins la plus agile Bergère
Qui cherche ou qui fuit les Amours.

De son doux & tendre sourire
Exprime le charme secret :
Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet ;
Moi, je peindrai ce qu'il inspire.

Achève, arrondis ce beau sein,
Où tu cesses d'être volage.
Le pinceau tombe de ta main :
Arrête, & baise ton ouvrage.



REPRÉSENTATION

A MADAME DE***

QUI ME REMETTOIT A DEUX ANS.

DEUX ans! deux ans! y ſongez-vous?
Hélas! ſongez-vous bien, Madame,
Duſſé-je vous mettre en courroux,
Que lorſqu'un bel œil nous enflâme,
Deux jours même ſont trop pour nous?
Deux ans! Dieu! quelle traverſée!
Oui, près de ce triſte Lignon,
Dont la ſource eſt encor glacée
Par les ſoupirs de Céladon;
Sur cette rive délaiſſée,
Où des Bergers d'un mauvais ton,
Fiers d'un pénible apprentiſſage,
Béniſſoient leur ſot eſclavage,
Et mouroient par diſcrétion;
Jamais Iris, jamais Aminte
N'usèrent de tant de rigueur:
C'eſt trop d'un ſiècle de contrainte,
Pour un ſeul inſtant de bonheur.
Allons, d'une loi trop ſevère
Adouciſſez l'auſtérité;

Ce demi-jour qui nous éclaire
Favoriſe la volupté.
Quel enchantement! quel délire!
L'Amour colore votre teint :
Dans ces fleurs c'eſt lui qu'on reſpire :
Dans le ſouffle de ce Zéphire
Il vient rafraîchir votre ſein.
Le voyez-vous comme il agite
Les plis moirés de ces rideaux ?
Il vous appelle, il vous invite :
Il tient la couronne d'élite
Qui ceint le front de ſes Héros.
Cédez enfin; tout vous en preſſe :
Nous ſommes ſeuls, & j'ai vingt ans.
On ne peut mieux prendre ſon tems
Pour bien placer une foibleſſe.

A MADEMOISELLE

CLAIRON.

Jamais la même, & toujours sûr de plaire,
Pliant à tous les tons ſon eſprit & ſon goût,
Voltaire ſeul embellit tout,
Et toi ſeule embellis Voltaire.

A ÉGLÉ,

SUR DE FAUX BRUITS.

Eh quoi ! tes yeux verſent des larmes !
Jeune Eglé, calme ta douleur.
Pour faire ceſſer tes alarmes,
Tu n'as qu'à rentrer dans ton cœur.
Ton cœur eſt pur, qu'il te ſerve d'aſyle :
Ris de ces plats Oiſifs, colportant par la Ville
Les menſonges courans & tous les ſots diſcours :
De ces méchans obſcurs la rage eſt inutile,
Et n'atteint point au trône des Amours.
Ris bien ſur-tout de ces triſtes Femelles
Qu'inſpire le dépit, que l'âge rend cruelles,
Qui, rappellant en vain de transfuges attraits,
En de plus jeunes mains ont vu paſſer leurs armes,
Et dont l'orgueil, révolté pour jamais,
Croit voir un ennemi dans chacun de tes charmes.
Elles font leur métier; je conçois leur chagrin.
Tout ſe fane à leurs yeux; pour toi tout vient d'éclore.
Elles vengent ſur ton aurore
Le vuide affreux de leur déclin ;
Cybèle dans les cieux eſt jalouſe de Flore.
Juge-toi ; tu n'as pas vingt ans ;

Les ris badins ont tressé ta couronne,
Aux graces tu joins les talens;
Et tu veux que l'on te pardonne!
Mais d'où viens-tu? Qu'est-ce que tu prétends?
A tant de charmes différens
Le monde ne pardonne guère:
C'est un grand tort que de lui plaire:
Prends patience, & laisse faire au tems.
Quand la Nature est plus fraîche & plus belle,
Dans nos jardins lorsque tout rajeunit,
Des Frélons importuns l'essaim se renouvelle,
Et, dès que la rose fleurit,
L'Insecte naît & rampe à côté d'elle.

TRADUCTION

D'UN DISTIQUE LATIN.

L'ŒIL droit manque à Doris, & le gauche à Cidnus;
Tous deux ont en partage une beauté céleste:
A ta sœur, bel enfant, cède l'œil qui te reste:
Tu vas être l'Amour, elle sera Vénus.

ÉLOGE DE LUBIN.

Il est plus d'un chien qu'on révère :
Le chien qui brille dans les cieux,
Et puis ce grand chien si fameux,
Ce vilain dogue attrabilaire,
Epouvantail des sombres lieux,
Vulgairement nommé Cerbère.
Il en est d'autres parmi nous,
Que le caprice a mis en vogue,
Aux crins hérissés, au ton rogue,
Et qui sont toujours en courroux :
Petits monstres de fantaisie
Qu'on a toujours à son côté,
Que l'on prend pour société,
Et que l'Amant lui-même envie,
Qui, toujours livrés au sommeil,
Sur les carreaux de la mollesse,
Malgré la main qui les caresse,
Grincent des dents à leur réveil.
Grace à la bonne compagnie,
Ce sont-là les prédestinés;
Ici-bas toujours fortunés,

Ils se moquent de l'autre vie ;
Epicure fut moins heureux.
Des barbets le plus respectable,
Lubin est un élu comme eux :
Mais il est cent fois plus aimable.
Combien j'envierois ton destin,
Toi, les délices de Corine,
Toi, qu'elle flatte de la main,
Et de qui la patte lutine
Fourrage les lis de son sein,
Toi, son gardien le plus fidelle,
Qui la nuit t'endors auprès d'elle,
Jusqu'aux baisers du lendemain !
Ah ! que j'aime ta double oreille
Qui va balayant le chemin,
Tes poils frisés, ton œil mutin,
Et ton museau de maroquin,
Qui vraiment te sied par merveille !
Que j'aime ton agilité,
Ton petit air de suffisance,
Et ta charmante incontinence,
Aux approches de la beauté ;
Celle au moins que tu dois connoître,
Qui soupire dans tes liens,
Et que le ciel exprès fit naître
Pour la félicité des chiens !
Lubin, que mon sort t'intéresse.
Quand je parois chez ta maîtresse,
Ne t'arme point d'un air grondeur ;

Accorde-moi quelque careſſe ;
Déclare-toi mon protecteur.
A tout important fais la guerre ;
Etrangle les ſots, ſi tu peux ;
Jappe après l'Amant téméraire ;
Mords les jambes de l'ennuyeux :
Mais, dans cette foule éphémère
Qui viendra lui faire la cour,
Diſtingue l'amitié ſincère,
Eût-elle un faux air de l'amour.

A MONSIEUR
L'ABBÉ DE LILLE,
SUR SA TRADUCTION DES GÉORGIQUES.

Jusqu'ici j'ai peu ſu la cauſe
Qui reproduit cet Univers :
Mais, depuis que j'ai lu tes vers,
Je crois à la métempſicoſe :
De Lille eſt un nom ſuppoſé ;
Je reconnois dans ton langage
Virgile même franciſé,
Qui nous traduit ſon propre ouvrage.



BILLET
A MADEMOISELLE F***.
Dont le Patron est Alexandre.

On parle de deux Alexandres ;
L'un est un Saint, l'autre est un Héros ;
L'un mettoit les Villes en cendres,
Et l'autre s'ennuyoit comme font les Dévots.
Va, crois-moi, jeune Alexandrine,
Tu l'emportes sur tes Patrons,
Héros ou saints : tes yeux frippons
Ta gaîté, ta grace enfantine,
Pour soumettre nos cœurs, valent, je l'imagine,
Des meurtres ou des oraisons.
Et qu'est-ce auprès de toi, que ce vainqueur d'Arbelle ?
Ton pouvoir est plus juste & plus vrai que le sien :
A son joug on étoit rebelle,
Et l'on vole audevant du tien.
Poursuis, tes couronnes sont prêtes ;
Dans le champ des Amours, tu peux tout hasarder ;
Ainsi que tes Héros tu feras cent conquêtes,
Et tu sauras mieux les garder.



NARCISSE,

IMITATION D'OVIDE.

Au fond d'une vallée une onde fugitive
Arrosoit le gazon qui tapissoit sa rive.
Là jamais les Bergers ne menoient leurs troupeaux;
Rien ne troubloit jamais le cristal de ses flots,
Et des chênes voisins l'ombre fraîche & sacrée
Aux rayons du soleil en défendoit l'entrée.
Au retour de la chasse, en ce riant séjour,
Narcisse fatigué fuit la chaleur du jour;
Mais lorsqu'il veut calmer la soif qui le dévore,
Il sent naître une soif plus dévorante encore.
A l'aspect imprévu de sa propre beauté,
Immobile & rêveur il demeure enchanté:
Il se contemple, il brûle, étonné de lui-même,
Et prête un corps, hélas! à cette ombre qu'il aime.
Avidement penché vers ces bords trop flatteurs,
Il admire ses yeux embellis par ses pleurs,
Ces longs cheveux flottans dont il est idolâtre,
Ce col plus éclatant & plus blanc que l'albâtre,
Cette noble pudeur & ce tendre incarnat
Qui des lys de son teint anime encor l'éclat.
Se livrant par dégrés au charme qui l'attire,
Il languit, il desire, & c'est lui qu'il desire

Il eſt tout à la fois l'Amant, l'objet aimé,
Et meurt d'un feu cruel par lui-même allumé.
Combien de fois, trompé par ces ondes perfides,
Leur donna-t-il en vain mille baiſers avides ?
Malheureux ! il s'épuiſe en efforts ſuperflus;
Il voudroit ſe ſaiſir, & ne ſe trouve plus.
Il ne ſait ce qu'il voit, mais ce qu'il voit l'enflâme,
Et l'erreur de ſes yeux a paſſé dans ſon ame.
Inſenſé ! que fais-tu ? quel objet te ſéduit ?
Diſparois, il n'eſt plus : fuis de ces lieux, il fuit.
Le ſommeil ni la faim n'interrompt ſon ivreſſe,
Il ne ſauroit quitter cette onde enchantereſſe;
L'œil chargé de langueur, où brille encor l'eſpoir,
Il ſavoure à longs traits le plaiſir de ſe voir,
Et ſur l'herbe étendu, ſe ſoulevant à peine,
Il adreſſe ces mots à la forêt prochaine.
Solitude profonde, aſyle ténébreux,
Où tant d'Amans diſcrets ont ſoupiré leurs feux,
Oui, j'en prends à témoin votre antique feuillage
Depuis qu'à leurs ſecrets vous prêtez votre ombrage,
Et que vous les cachez dans vos ſombres détours,
Avez-vous jamais vu d'auſſi triſtes amours ?
Ce que j'aime ſe peint dans ces eaux trop fidelles;
Et ſes charmes trompeurs ſont fugitifs comme elles.
Qu'eſt-ce donc qui m'arrête, au moment d'être heureux ?
Ce ne ſont point des monts, des rochers ſourcilleux,
Ni d'un rempart d'airain l'intervalle barbare,
C'eſt l'eau d'une fontaine, hélas ! qui nous ſépare.
Lui-même à mes deſirs bien loin de s'oppoſer,

Lorſqu'à ſes flots émus je confie un baiſer,
De ma bouche enflammée il approche ſa bouche:
Le cruel! il m'échappe alors que je le touche.
Que peu de choſe nuit au bonheur des Amans!
O toi, qui que tu ſois, viens calmer mes tourmens.
Pourquoi donc me fuis-tu? par quel deſtin contraire
Ne puis-je te fléchir, t'attendrir & te plaire?
Ma jeuneſſe pour toi n'eſt-elle d'aucun prix?
Des Nymphes ont aimé l'objet de tes mépris.
Que dis-je? j'entrevois un rayon d'eſpérance:
Sur cette onde attaché, quand vers toi je m'élance,
Lorſque je tends les bras, je rencontre les tiens,
Et tes prompts mouvemens ſont l'image des miens.
Tu ris lorſque je ris: ſenſible à mes alarmes,
Tu parois à mes pleurs mêler auſſi tes larmes:
Tu rends geſte pour geſte, & même, en ce moment,
Si ce n'eſt pas encore un doux enchantement,
Tu ſembles me parler, &, fidèle interprête,
Ce que ma bouche dit, ta bouche le répète.
Trop douce illuſion! ſignes trompeurs, hélas!
Que je crois expliquer & que je n'entends pas?
Mais je n'en puis douter, j'adore mon image:
Quel Amant dut jamais prétendre davantage!
Je poſſéde, je ſuis l'objet de mon deſir,
Et je n'en jouis point à force d'en jouir!
Puiſſé-je être à jamais ſéparé de moi-même!
Puiſſe s'anéantir le bel objet que j'aime!
Quel vœu pour un Amant! Je cède à ma douleur;
De mes jours malheureux l'Amour sèche la fleur.

Déjà la mort s'approche, & je fuis insensible.
Elle est pour moi la fin d'un mensonge pénible.

Il revient à la source, en prononçant ces mots,
Et trouble, par ses pleurs, la surface des eaux.
Son image à l'instant s'obscurcit & s'efface.
Quoi! tu me fuis, barbare! ah! demeure par grace,
Dit-il! ah! laisse-moi jouir de mon erreur,
M'enivrer de moi-même, & nourrir ma fureur.
Oses-tu m'envier cette cruelle joie?
Ne pouvant rien de plus, au moins que je te voie.
Il frappe en ce moment, & déchire son sein;
Les roses & les lys s'y confondent soudain.
Vers l'onde colorée où se peint ce ravage,
Il se penche, & frémit en voyant son ouvrage.
Comme aux premiers rayons d'un jour pur & serein
S'exhalent dans les airs les parfums du matin,
Comme à l'aspect du feu l'on voit fondre la cire,
Tel Narcisse languit, il succombe, il expire;
Ce n'est plus ce Pasteur, par Écho préféré.
Forces, couleurs, attraits, tout s'est évaporé.

La Nymphe cependant, par lui si malheureuse,
Imite encor les sons de sa voix douloureuse.
Hélas! s'écrioit-il; elle répéte, hélas!
Frappe les airs des coups dont il meurtrit ses bras,
Et, du fond de la grotte où gémit sa tendresse,
Joint des adieux plaintifs aux adieux qu'il s'adresse.
Elle n'entend plus rien. Narcisse inanimé
Sur le gazon épais tombe & meurt consumé.

Ses

Ses sœurs en gémissant préparent les guirlandes,
Les feuilles de cyprès, les funèbres offrandes;
Et déjà le bûcher, couvert de leurs cheveux,
Semble leur demander leur frère malheureux.
On cherche envain son corps, on n'en voit plus la trace;
Narcisse disparoît, une fleur le remplace.

A MADAME ***

QUI DEMANDOIT UN IN-PROMPTU.

Quoi! des vers, & si promptement!
Bel embarras, jeune Thémire!
Te voir, t'aimer & te le dire,
N'est que l'affaire d'un moment.



A UN JOURNALISTE.

J'AI lu ce que vous avez dit
De mes lambeaux épiſtolaires ;
Je hais les louanges vulgaires
Dont le ton mielleux m'affadit.
Mais que les vôtres me ſont chères !
Déjà l'amour-propre aux aguets
Venoit me tendre ſes filets
Et me bercer de ſes chimères.
Soudain avec dextérité
Une critique délicate
D'un ton qui m'inſtruit & me flatte
Me vient offrir la vérité.
Que vous la rendez ſéduiſante !
J'ai cru la voir dans ſa beauté ;
Elle n'a jamais d'âpreté,
Quand c'eſt le Goût qui la préſente.
Sous nos berceaux l'arbre étalé
Doit ſa vigueur à la Nature :
Mais il doit au moins ſa parure
Aux ſoins de l'Art qui l'a taillé.
J'aime l'éloge, & je l'oublie :
Je me ſouviens de la leçon ;
L'un plut à ma coquetterie,
Et l'autre plaît à ma raiſon.

LE PIED DE NEZ DES AMOURS.

JE traverſois les campagnes de Gnide;
On aime à revoir ce ſéjour :
J'y vais encor d'un vol rapide;
J'ai l'aîle un peu baſſe au retour.
A dix-huit ans qui peut; je les eus; mais tout paſſe.
N'importe ! je vis là d'innombrables Amours;
Je ne peindrai ni fleurs, ni Zéphirs ſur leur trace;
Car, en ces lieux, quoi qu'on diſe, & qu'on faſſe,
Flore & Zéphir ne règnent pas toujours.
Nos petits Dieux aîlés célébroient leurs vacances;
Carnaval, ſi l'on veut, tems des extravagances.
Quand ils ſont déſœuvrés, ces Meſſieurs ſont cent tours;
On le ſait trop : mais enfin qu'on devine,
Quel étoit lors de la Troupe enfantine
Le caprice régnant : au gré de ſon humeur,
Chacun jettant carquois, flèches, armure,
D'une Actrice applaudie, ou d'un célèbre Acteur
Avoir revêtu la figure,
Le maintien digne, & l'abord protecteur.
L'un, en robe à grands plis flottante;
Très-gravement hiſſé ſur un double patin,
Marchoit à pas comptés ſur l'arêne brillante;

C'étoit Clairon, en costume Romain :
Un pauvre Amour honteux jouoit sa confidente.
L'autre, en gros gants de buffle, en habit écourté,
Avec un long sabre au côté,
Se distinguant par sa folie,
Ses tours d'adresse, & son regard malin,
Avoit sa tête ensevelie
Sous la calotte de Crispin.
Un petit furibond, le poignard à la main,
Effrayoit ses sœurs & sa mere,
Et tâchoit d'imiter notre illustre le Kain,
Autant qu'un Amour peut le faire.
Un sur-tout me toucha par son air languissant ;
L'Amour séduit & plaît, fût-il convalescent :
Je crus voir cet Acteur, que le Ciel nous ménage
Et vient de rendre à nos plaisirs ;
Semblable au lys, qui courbé par l'orage,
Se relève, & renaît aux baisers des Zéphirs.
Certains Amours, déguisés en Duchesses,
Le fêtoient malgré sa langueur :
Il reprenoit quelque vigueur,
Réconforté par leurs caresses,
Et, profitant de leur crédit,
Aux oisifs du canton dressant une embuscade,
Payoit à leurs dépens, en Amour plein d'esprit,
Le Médecin qui le guérit,
Et la beauté qui le rendit malade.
D'autres groupes plus loin se jouoient à l'envi
Sur des tapis couleur de rose,

Un Amour folâtroit ſous les traits de Luzzi ;
Et même au changement il gagnoit quelque choſe.
L'Amour naïf, qui doubloit Doligni,
Sembloit tout fier de ſa métamorphoſe.
Il en vint un ; il fut le bien venu :
Ce vrai Lutin, parmi nos bons Apôtres,
Se pavanoit, &, quoique nû,
Me paroiſſoit plus paré que les autres :
Il les narguoit, & les badinoit tous ;
C'étoit le bien-aimé des Grâces :
Les ris par eſcadrons défiloient ſur ſes traces :
Son nez ſur-tout faiſoit mille jaloux.
Lorſqu'en riant je l'examine,
Vois, me dit-il, comme ils ſont renfrognés,
Comme ils ont l'air boudeur, comme ils me font la mine !
Les Sots ont tous un pied de nés,
Depuis que j'ai pris, moi, celui D'ALEXANDRINE.



A MADEMOISELLE

RIANCOUR.

Qui, après avoir lu le Poëme de Selim, demandoit s'il étoit plus fâcheux d'être aveugle que d'être fourd.

De tous les fens aimable Riancour,
J'aime fort l'utile affemblage:
Mais chacun d'eux réclamant fon ufage,
Près de vous l'emporte à fon tour.
Ne cherchez plus auquel la préférence eft due;
Ils ont tous leur ivreffe, ils ont tous leur inftant;
Lorfqu'on vous voit, le prix eft pour la vue,
Et pour l'ouïe, alors qu'on vous entend.



PORTRAIT.

L'Amour tendre, l'Amour fripon,
L'Amour qui rêve, ou qui badine,
Tous les Amours, par peloton,
Vinrent pour peindre Alexandrine.

L'un dessine, d'un air vainqueur,
Ces yeux, où lui-même il se blesse ;
Et, prêt à peindre leur langueur,
Il est distrait par leur finesse.

Celui-ci tâche de saisir
Ce nez, qui fait tourner les têtes,
Et qui ne semble conquérir,
Qu'afin de narguer ses conquêtes.

Cent fois échappe le pinceau :
Non, ce nez-là, dit notre Appelle,
N'est point troussé dans mon tableau,
Avec l'air coquin du modèle.

L'autre, colorant à loisir,
Cette bouche digne de Flore,
Cesse d'envier au Zéphir
Toutes les fleurs qu'il fait éclore.

Plein du feu qui vient l'embrâser,
Ah! dit-il, c'est trop me contraindre!
Enfant & Dieu, je puis baiser
Ce qu'un mortel s'amuse à peindre.

Jettant leurs crayons imparfaits,
Nos Albanes quittent l'ouvrage,
Et vont lutiner les attraits
Dont ils n'ont pu tracer l'image.

Pendant ce folâtre concours,
Arrive l'amitié fidelle,
Qui dérobe & garde pour elle
Ce qu'ont ébauché les Amours.



A MADEMOISELLE

DE CHOISEUL,

QUI VOULOIT QU'ON CHANTAT

SAINTE CLAIRE,

SA PATRONE.

Claire, dit-on, étoit jolie,
Et fut vierge malgré cela :
Dieu soit loué! cet effort-là
Doit mener loin dans l'autre vie.
Disparoissez, Iris, Thisbé,
Qu'après mille ans on cite encore,
Vénus, Diane, antique Flore;
Disparois, éternelle Hébé.
Que m'importent ces fables vaines,
Et les protectrices d'Hector,
Et les Graces contemporaines
Du vieux chantre du vieux Nestor?
Dans les déserts de la Féerie,
Nous avons erré trop long-tems :
Claire, Choiseul, ô noms charmans,
Vous serez ma mythologie.

Amours, entourez ces deux noms
D'une auréole de lumière;
L'une, aux céleftes régions,
Eſt une Sainte qu'on révère,
Et l'autre eſt Nymphe fur la terre :
Pour la Nymphe que nous fervons,
Soit fête annuelle à Cythère !

Jeune Choifeul, règne à ton tour;
Exerce une douce puiſſance;
Les cœurs voués jufqu'à ce jour
A l'ennui de l'indifférence,
Reffufcités par ta préfence,
Seront convertis à l'amour.
On dit que ta Patrone auſtère
Du mal des yeux fait garantir :
On ne voudra jamais guérir
Du mal que les tiens pourront faire.



A MONSIEUR DE***.

Qui me conseilloit de répondre à une critique.

Vous voulez, pour un foible outrage,
Que j'aille sonner le tocsin;
Afficher avec étalage
Un ressentiment enfantin,
Et me venger en Ecrivain,
Quand je puis m'amuser en Sage?
Ma foi! je n'ai point ce courage.
A mon Drame un peu brusquement
J'ai voulu donner la naissance:
Le Public eut la complaisance
De m'en dire son sentiment,
Et de m'avertir, en bâillant,
De mon défaut d'expérience;
J'ai cédé par reconnoissance
Aux vœux de ce Juge indulgent,
Et nous voilà quittes, je pense.
Après cet accommodement,
Dans l'arêne irois-je descendre,
Remuer une triste cendre
Qui repose paisiblement?

C'est trop exiger, trop prétendre ;
Laissons mon Drame, s'il vous plaît ;
C'est bien assez de l'avoir fait,
Sans qu'il faille encor le défendre.

Que j'aime la sérénité
De l'apatique Fontenelle !
Je veux le prendre pour modèle,
Au moins, dans sa tranquillité.
Le bon homme, selon l'usage,
Fut par les Sots persécuté.
Déjà siffloit sur son passage
La triste médiocrité.
Ses yeux se détournoient à peine ;
A peine il entendoit leurs cris :
Il se sauvoit, par le mépris,
Des tourmens que donne la haine.
Enfin très-dispos & très-vieux,
Dans un calme voluptueux,
Il mourut sans daigner confondre
Les Sots qu'il dut bien-étonner
Et qui n'ont pu lui pardonner,
D'être ainsi mort sans leur répondre.



LES GRACES.

STANCES A ÉGLÉ.

Les jeux abandonnoient ma lyre,
Et j'oubliois de la monter;
J'ai vu les Graces te sourire:
L'Amour m'invite à les chanter.

De ce Dieu compagnes fidelles,
Elèves de la vérité,
Elles plaisent sans la beauté:
La beauté ne plaît pas sans elles.

En mille plis voluptueux,
Dans tes habits elles se jouent;
Eglé, ce sont elles qui nouent
Les tresses de tes beaux cheveux.

Pour juger les trois immortelles,
L'Amour te nomme, heureux Pâris:
Tes yeux s'égarent éblouis,
Et n'osent pas choisir entr'elles.

Junon vante sa majesté,
Minerve sa guerrière audace:
Mais Vénus se tait avec grace:
Le prix par elle est emporté.

La Déesse alors étoit nue;
C'est le droit des Divinités:
Je suis plus épris des beautés
Qu'une gaze cache à ma vue.

Loin cependant les vains apprêts;
Suis le conseil de la Nature:
Belle Eglé, le défaut d'attraits
Fit seul inventer la parure.

Le faste des ajustemens
Nuit à la grace naturelle;
C'est la Vénus de Praxitèle
Qu'on gâte à force d'ornemens.

Des fleurs qui naissent sur tes traces,
Couronne-toi sans autres soins;
Tout ce que l'art ajoute aux graces,
En est toujours une de moins.

Il en est. . . . . le Dieu du mystère
Se plaît lui même à les voiler;
Amour, que je puisse en parler!
Je te promets bien de me taire!



BILLET AUX DANSEUSES DE L'OPÉRA. (*)

De Terpficore chaftes Sœurs,
Un impudent, Ciel! quel outrage!
A, dit-on, cenfuré vos mœurs.
On voit bien qu'il n'a pas mon âge,
Et qu'il n'eut jamais vos faveurs.
Armez contre lui la Nature:
Courez, les torches à la main,
Déchaîner contre le parjure
Tous les monftres du magafin:
Evoquez les Dieux & les Diables;
Ils font tous vos humbles valets:
Qu'ils vengent vos talens aimables,
Votre pudeur & vos ballets.
Quel reproche peut-on vous faire?
Si par fois, fous l'œil du myftère
Vous dupez quelque fot Midas,

(*) *Il couroit contre elles une fatyre, dans laquelle on leur difoit des vérités bien dures.*

Ou quelque vieux attrabilaire,
Pour vous envoler dans les bras
Du jeune & brillant Mousquetaire,
Ce sont vos droits, je les révère;
Il n'est point de plus doux loisirs.
L'Amour vous défend la décence:
Il vous forma dans sa clémence
Pour présider à ses plaisirs.

A M. DE St. MARC, OFFICIER AUX GARDES,

Au sujet d'une Epître sur l'Amour & l'Amitié.

L'Amour & l'Amitié dont tu nous peins l'image,
Voilà tes Dieux; encense-les toujours:
Leur doux accord n'est connu que du Sage;
L'un préside à ses nuits, l'autre embellit ses jours.



HYMNE
A LA BIENFAISANCE.

FILLE du ciel, ô Bienfaisance!
La plus aimable des vertus,
Sans en excepter l'innocence;
O toi que l'on ne connoît plus!
Puisse l'Hymne que je t'adresse
Enflammer encor tes amans,
Des Rois réveiller la mollesse,
Et la langueur des Courtisans!

REPOSE-TOI sur mon asyle;
Ennoblis mon obscurité,
Par l'heureux desir d'être utile,
Si le pouvoir m'en est ôté.
Que dis-je? au sein de la misère,
Un être plein de ta chaleur,
Trouve toujours du bien à faire:
Tu mets ses trésors dans son cœur.

PÉRISSENT les ames arides,
Les cœurs incapables d'aimer,
Les amis ingrats & perfides!
Mais quel courroux vient m'animer?

Sont-ce là les vœux qui t'honorent?
Hélas! ces mortels odieux,
Douce Bienfaiſance, ils t'ignorent:
Ils ne ſont que trop malheureux!

Viens, enivre-moi de tes charmes,
O ſentiment conſolateur!
Tu mêles du plaiſir aux larmes,
Et de l'attrait à la douleur;
Par toi, ſans tumulte on ſommeille;
Par toi, le réveil eſt ſerein;
Le bien que l'on a fait la veille,
Fait le bonheur du lendemain.



A M. LE PRINCE DE CONDÉ.

Mars dès long-tems se voyoit oublié ;
A peine quelques fous l'encensoient sur la terre ;
Vénus aux cieux ne s'en occupoit guère,
Il avoit l'air d'un Dieu disgracié :
Armé de pied en cap, il arrive à Cythère
Au son du fiffre & des tambours,
Et veut d'un coup de cimeterre
Exterminer tous les Amours.
Sous une grotte sombre & de fleurs tapissée,
A travers un feuillage épais
Impénétrable aux regards indiscrets,
Il apperçoit Vénus mollement renversée :
Vénus entre ses bras tient un guerrier charmant ;
Elle s'enchaîne à lui par le nœud des caresses ;
Et des cheveux de son amant
Sa main d'albâtre éparpille les tresses.
Par cent petits Amours le bosquet est gardé ;
De myrte & de lauriers ils sèment la fougère ;
Ils comptent en riant les soupirs de leur mère,
Et murmurent tout bas : vive papa Condé !
Quoi, dit Mars ! ce Héros me poursuivra sans cesse,
A Cythère, au combat, toujours victorieux !
S'il résiste à mon bras, qu'il cède à mon adresse ;

Trompons-le par le bruit du clairon belliqueux ;
Présentons la gloire à ses yeux :
Il va, pour y courir, me rendre sa maîtresse.

A MADEMOISELLE DOLIGNY, POUR SON PORTRAIT.

PAR les talens & la décence,
Tu nous captives tour à-tour ;
Et tu souris comme l'Amour,
Quand il avoit son innocence.



SALMACIS,

IMITATION D'OVIDE.

D'UN antre solitaire une onde vive & pure
Tombe & baigne en fuyant la naissante verdure.
Cette source est sacrée, & l'on n'y voit jamais
Croître ces tristes joncs qu'enfantent les marais.
D'un ombrage éternel le Printems la couronne,
Et Flore n'y craint point le retour de l'Automne.

UNE Nymphe indolente, en ces charmans réduits,
Perd dans un froid repos & ses jours & ses nuits;
Un arc entre ses mains accable sa molesse,
Et le seul bruit du cor fait frémir sa paresse.
Elle fuit des forêts les sentiers tortueux.
Sa Sœur lui dit souvent: viens te joindre à nos jeux;
Salmacis, prends un arc; Diane nous appelle,
Arme toi; viens, suis-moi, viens chasser avec elle.
Salmacis, souriant avec tranquillité,
Demeure & s'applaudit de son oisiveté.

ELLE tresse tantôt sa blonde chevelure
Sur la rose & le lys éparse à l'aventure.
Se jouant quelquefois dans un fleuve voisin,
Elle abandonne aux flots l'albâtre de son sein;
Et son œil, attaché sur leur cristal fidelle,
S'y regardant toujours, s'y voit toujours plus belle.

Quand des feux du Midi les brûlantes chaleurs
Percent la grotte obſcure & deſsèchent les fleurs,
On la voit repoſer ſous un dais de feuillage :
Des boſquets parfumés lui prêtent leur ombrage.
Elle dort ; tout ſe tait : les timides Oiſeaux
N'oſent plus voltiger de rameaux en rameaux.
Zéphir même s'arrête ; il adoucit pour elle
Ses baiſers amoureux & le vent de ſon aîle :
Elle dort, & ſon ſein doucement agité
N'oppoſe qu'une gaze à la témérité.

L'AMANTE de Titon ſur les gazons humides
Déployoit ſes réſeaux & ſes perles fluides.
Séduite par le calme & l'air pur du matin,
La gorge demi-nue, & le regard ſerein,
Salmacis moiſſonnoit les doux preſens de Flore,
Encor tout humectés des larmes de l'Aurore.
Soudain s'offre à ſes yeux un Berger plein d'appas,
Et formé pour l'amour, qu'il ne ſoupçonnoit pas.
Charmant, il uniſſoit, doux & rare aſſemblage!
La fleur de l'innocence à la fleur du bel age ;
Et la nature en lui, retardant le deſir,
Déroboit à ſes ſens les ſecrets du plaiſir.
A peine Salmacis peut-elle ſe contraindre,
Le voir & ſoupirer, & deſirer & craindre,
Ces ſentimens divers l'agitent tour-à-tour.
Ses yeux, jadis ſi doux, étincellent d'amour.
Son orgueil inquiet a connu les alarmes :
Ses avides regards interrogent ſes charmes.
Ce ruiſſeau qui ſouvent lui peignit ſa beauté,

Alors trop peu flatteur, eſt cent fois conſulté.
Elle vole au Berger, s'arrête, ſe retire :
La frayeur la retient, lorſque l'Amour l'attire.
A travers le feuillage elle ſuit tous ſes pas,
Déſire qu'il approche, & craint ſon embarras.

Elle s'avance enfin: Jeune Enfant, lui dit elle :
Ah ! parlez ; de quel nom faut-il qu'on vous appelle ?
Deſcendez-vous des Cieux pour orner ce ſéjour ?
Si vous êtes un Dieu, c'eſt le Dieu de l'Amour.
Si vous êtes Mortel, heureuſe la Maîtreſſe
Qui de vous a reçu la première careſſe !
Elle voudroit pourſuivre : il ſe trouble, il rougit ;
Mais ſon trouble lui ſied, ſa rougeur l'embellit.
Elle exige de lui cette faveur légère,
Ces baiſers qu'à ſa ſœur peut accorder un frère.
Ah ! ceſſez, lui dit-il, que vois-je dans vos yeux ?
Ceſſez, ou pour toujours j'abandonne ces lieux.
Salmacis en pâlit. Demeurez, je vous laiſſe ;
Demeurez... Elle fuit alors avec adreſſe,
Et derrière un buiſſon, d'où ſon œil peut le voir,
Elle obſerve l'inſtant de remplir ſon eſpoir.

Se croyant libre, il vole, erre dans la prairie,
Foule d'un pas léger l'herbe tendre & fleurie,
Et dans ces belles eaux qui l'invitent au bain,
Haſarde un pied craintif qu'il retire ſoudain ;
Mais bientôt, abuſé par leur charme perfide,
Sur ces bords enchantés, devenu moins timide,
Il découvre à la Nymphe, en quittant ſes habits,
La jeuneſſe en ſa fleur prête à donner des fruits.

Ce ne sont point ces traits, cette expression mâle;
Et ces muscles nerveux qui fatiguoient Omphale,
Ni de nos demi-Dieux les brillants attributs;
C'est le jeune Adonis préféré par Vénus.

Sous l'eau qui le reçoit & près de lui bouillonne,
Il paroît comme un lys que le verre emprisonne,
Ou comme un bloc d'albâtre, où des ciseaux hardis
Ont sculpté d'un beau corps les contours arrondis.
Salmacis en secret dévore tant de charmes,
Une tendre fureur lui fait verser des larmes;
Tout jusqu'à l'air si frais qu'on respire en ces lieux,
Lui paroît autour d'elle embrâsé de ses feux:
Rien ne la retient plus; elle brûle, frissonne;
Elle ne peut souffrir tout ce qui l'environne;
Le voile qui la couvre & pèse à ses desirs
Détaché de son sein, flotte au gré des zéphirs,
Et son œil, de sa flâme éloquent interprête,
Est semblable au Soleil que le cristal répète.

Oui, je te tiens, dit-elle; & la Nymphe à ces mots,
Jette ses vêtemens, s'élance dans les eaux.
Tour-à-tour elle emploie & la force & la ruse;
Lui ravit des baisers, que l'ingrat lui refuse;
Sous le voile de l'onde où ses efforts sont vains,
Laisse errer au hasard ses caressantes mains;
De ses flexibles bras l'enveloppe, le lie,
S'enlace dans les siens, & cent fois se replie:
Tel le lierre, en naissant, sur la terre couché,
Serpente autour du chêne & s'y tient attaché.
L'Amour qui rit en l'air des efforts de la Belle,

Emousse

Emousse encor l'organe interrogé par elle,
Et la Nymphe, expirant de honte & de desirs,
Dans leur propre foyer cherche en vain les plaisirs.
Dieux! ô Dieux! dans mes bras enchaînez le barbare,
Dit-elle, je mourrai plutôt qu'on m'en sépare.
L'Amour, trop tard hélas! applaudit à ses vœux,
Et dans un même corps les confondit tous deux.
Sur une même tige, ainsi l'on voit deux roses
Mourir en même tems, en même tems écloses;
Ou, tels dans les forêts deux jeunes arbrisseaux,
Semblent d'un même tronc élever leurs rameaux.



STANCES
A L'AMOUR,
ADRESSÉES
A UNE JOLIE FEMME
Qu'on ne voyoit qu'à travers des rideaux.

AMOUR, tu me pourſuis encore,
Moi, déſerteur de tes drapeaux!
Amour, tout l'Univers t'adore,
Laiſſe un ſeul Mortel en repos.

PRÈS de mon ſolitaire aſyle,
Reſpire une jeune Beauté:
Quel écueil pour un cœur tranquille....
Qui ne l'a pas toujours été!

JE la vois... & la vois à peine,
A travers ſes rideaux jaloux.
L'air qui ſe balance entre nous
Eſt parfumé de ſon haleine.

En quittant les bras du ſommeil,
Dieux! que Zélis eſt fraîche & belle!
Quel plaiſir de ſuivre auprès d'elle
L'amoureux progrès du réveil!

Ses yeux demi-clos étincèlent,
Quoique de langueur abattus:
Par leur laſſitude ils révèlent
Les doux baiſers qu'ils ont reçus.

Mais lorſque ſes cheveux d'ébène
Voilent négligemment ſon ſein,
Malheur à l'œil qui ſe promène,
Et ſe permet quelque larcin!

Amour, ton adreſſe eſt extrême.
Lorſqu'en apparence il te nuit,
Ce voile eſt un attrait lui-même;
Il cache moins qu'il n'embellit.

Zélis n'a rien qui n'intéreſſe.
Fuyant les preſtiges de l'art,
Elle n'éteint point ſous le fard
Le coloris de la jeuneſſe.

Si je lui compare le Lys
Qu'avec la Roſe j'entrelace;
Zélis emporte encor le prix,
Le Lys meurt; la Roſe s'efface.

LORSQUE ſous le tact ſéducteur
Sa Lyre amoureuſe murmure ;
C'eſt un concert dont la Nature
A placé l'écho dans mon cœur.

AMOUR, amour, le péril preſſe :
Par-tout le piége eſt ſous mes pas.
Si tu n'éloignes tant d'appas,
Que va devenir ma ſageſſe ?

QUE dis-je, & que fais-je, inſenſé ?
Ne tiens compte de mes alarmes.
Qui t'implore contre ſes charmes,
Ne veut jamais être exaucé.



LE CASQUE.

Dans les bras careſſans de la belle Déeſſe,
Le Dieu Mars languiſſoit brûlant & déſarmé ;
Et le front rayonnant de la plus douce ivreſſe,
Il goûtoit à longs traits le bonheur d'être aimé.
Aux lèvres de Cypris ſon ame ſuſpendue,
Loin de ces jeux ſanglans qui font couler nos pleurs,
De tranſports en tranſports fugitive, éperdue,
Se repoſoit en paix ſous des voûtes de fleurs.
De folâtres Amours endoſſent ſon armure ;
D'autres, plus aſſidus autour de nos Amans,
Balançant ſur leur tête un berceau de verdure,
Leur ménagent l'abri de cent mirthes naiſſans,
Et de leur fraîche haleine embaument la Nature.
Le Ciel eſt plus ſerein, la lumière plus pure :
L'air comme un feu ſubtil coule dans tous les ſens,
Et l'onde, qui s'élève avec un doux murmure,
Mêle ſon jet limpide aux feſtons du printemps.
Tout-à-coup la trompette ſonne ;
On appelle Mars aux combats.
Le tambour bat, & l'airain tonne :
La Victoire, une lance au bras,
Offre à l'Immortel intrépide
Ses armes d'un acier brillant ;

Son bouclier étincelant,
Où l'honneur qui lui sert de guide,
Trace, en lettres de diamant,
Le nom de ce Héros qui triompha d'Armide.
Mars y lit son devoir, & ne résiste plus;
Des bras de la Déesse avec peine il s'arrache;
Mais dans son casque, où flotte un effrayant panache,
Que trouve-t-il? le nid des oiseaux de Vénus.
Leurs becs sont enlacés par le nœud le plus tendre;
Renfermant dans leurs cœurs tous les feux de Cypris,
De leur aile amoureuse ils couvrent leurs petits,
Et contre Mars lui-même ils sauront les défendre.

Le Dieu s'arrête & demeure enchanté.
Deux colombes sur lui remportent la victoire;
Il leur sourit avec sérénité;
Et, sourd pour cette fois à la voix de la gloire,
Il se rejette, il tombe au sein de la beauté.
Tous les Amours, par l'ordre de leur mère,
Ecartent la trompette, & brisent les clairons;
Les chants sinistres de la guerre
Sont remplacés par des chansons,
Et les plaisirs de deux pigeons
Retardent quelques jours les malheurs de la Terre.



LES BORDS
DE LA LOIRE,
VOYAGE.

Ainsi donc, changeant de pinceau,
Ma Muſe docile & volage,
Va pour toi de notre voyage
Crayonner le léger tableau:
Ainſi, de l'abſence barbare
Je m'adoucirai les rigueurs;
Et je ſemerai quelques fleurs
Sur l'eſpace qui nous ſépare.
L'amitié, ſi tendre & ſi rare,
Détrempe en riant mes couleurs:
Puiſſé-je, ſecondé par elle,
Hériter de l'air familier,
De cette grace naturelle,
Du ton gaîment irrégulier,
Et de la verve de Chapelle,
Que Chaulieu ſeul fit oublier!
Tout eſt prêt, nos courſiers henniſſent,
L'Aurore annonce un jour brillant;
Et ſur les pavés qui gémiſſent,

Son or & sa pourpre mobiles,
Au sein des flots sont réfléchis;
La présence de deux Amis
L'a retenu sur ces asyles.
ENFIN son disque éblouissant
Glisse sous un autre hémisphère;
Et Phébé vient en rougissant
Nous prêter sa douce lumière.
Pleins de ces utiles objets,
Offerts par des plaines fécondes,
Qu'arrosent les plus belles ondes,
Où règne une touchante paix,
Nous nous disions: que ce rivage
Du bonheur nous peint bien l'image!
Ici, rien n'attriste les yeux.
O Ciel! dans un si court voyage,
Aurions-nous trouvé des heureux?
Déployant son luxe fertile,
Ce pays, par-tout habité,
Est par-tout riant & tranquille:
N'est-il point encor dévasté
Par l'avarice de la Ville?
Inspirés par l'humanité,
Nous chérissons de si doux songes;
Au défaut de la vérité,
Il faut embrasser des mensonges.
Du récit j'observe les loix;
Quand on conte il faut aller vîte:
Je ne t'arrête point au gîte,

Et je touche aux remparts de Blois.
Déjà s'élève dans la nue
Cet Amphithéâtre vanté,
Qui, par la Loire répété,
Satisfait doublement la vue,
Et s'annonce avec majesté.
Tu connois ce Châtel antique
Que fit bâtir François Premier;
Mazure bizarre & gothique,
Mais qu'il ne faut point oublier;
Sur-tout, son Concierge fidèle
Mérite bien d'être cité:
C'est un Monsieur tout plein de zèle
Et très-civil en vérité.
Bien gravement il vous promène;
Et puis, le voilà plein d'ardeur,
Qui soudain, sans reprendre haleine,
Vous dit tout son château par cœur.
Mais, laissons-là son verbiage:
Qu'avec plaisir j'ai contemplé
Ce séjour (*) respecté par l'âge,
Où l'on vit jadis assemblé
Un vénérable Aréopage!
Dans ce noble asyle autrefois,
L'altière & vaillante Noblesse,
Orgueilleuse de ses exploits;
Et le Clergé, dont la sagesse,

(*) *La Salle où se tenoient autrefois les Etats.*

Au nom du Ciel, dicte ses loix ;
Et le Peuple immolé sans cesse,
Pesoient & défendoient leurs droits.
Aujourd'hui, c'est dans ce lieu même
Que, le jour penchant vers sa fin,
Des Blésoises le jeune essaim
Vient rendre hommage au Dieu suprême,
Qui tient un flambeau dans sa main.
L'obscurité les favorise.
Sous ces lambris silencieux
Chaque colone a sa devise,
Ses vers, & son chiffre amoureux.
Les Mères en sont exilées ;
On n'entend que tendres soupirs,
Et ces voix inarticulées,
Organes confus des plaisirs.
L'Amour dans les airs s'y balance,
A ces jeux applaudit tout bas ;
Et rit de tenir ses Etats
Où se tenoient ceux de la France.

QUITTANT à regret ce séjour,
Enfin nous entrons au Village :
Une aimable & champêtre Cour
Vient nous offrir un simple hommage,
Des cœurs purs, des fronts sans nuage,
Doux tributs qu'on rend à son tour.
Maître Colas, & Maître Pierre,
Bons Auvergnats, remplis de sens,
Très-peu versés dans la Grammaire,

Prononcent leurs lourds complimens,
Bien incultes, bien éloquens,
Bien au-dessus du fade encens
De la politesse ordinaire.
Oui, j'aime mieux ces vrais humains,
Ne soignant jamais leur langage,
Que ces discoureurs enfantins,
Toujours enchaînés par l'usage;
Se passionnant sans chaleur;
Que rien n'attendrit & ne touche;
Qui vous disent avec la bouche
Ce qu'il faut dire avec son cœur.

Déja le flageolet gothique
A donné le signal des jeux;
Et de l'alégresse rustique
L'éclat brille dans tous les yeux.
On se mêle, on choisit sa place;
Par instinct on va s'embrasser:
Déjà chaque main s'entrelace,
Et le grand rond va commencer.
De cris joyeux le Ciel résonne:
Colinette, pour refuser
Ce que pourtant Lise abandonne,
Attrape en courant un baiser,
Qu'en riant Mathurin lui donne.
Sans trop songer aux spectateurs,
On fait faire un saut à Perrette.
Zéphir, qui dans les airs la guette,
L'expose aux regards des railleurs.

Perrette ignore la décence,
Ne ſait point qu'il faut ſe fâcher,
Et croit n'avoir rien à cacher
Parce qu'elle a ſon innocence.
Plus loin, des grouppes de Buveurs
S'en vont trinquant ſur une tonne,
Qu'une branche verte couronne :
Le vin ruiſſelle ſur les fleurs.
Des Vieillards aſſis ſous l'ombrage,
Semblent ranimer leur langueur :
Leur front tout ſillonné par l'âge,
Reprend la vie & la couleur.
La joie a paſſé dans leur ame,
Ils ſe rappellent leur printemps ;
Et leur œil preſqu'éteint s'enflâme
De la gaîté de leurs Enfans.

Comparons à ce bal ruſtique
L'apprêt de nos bals faſtueux ;
Notre danſe ſoporifique ;
Nos quadrilles ſi langoureux ;
Et notre ennui ſi magnifique ! . . .
Et notre effort pour être heureux.

Loin des cirques de la folie,
Je puiſe ici des goûts nouveaux.
J'aime la pente des côteaux,
D'où l'œil commande à la prairie,
Où ſerpentent mille ruiſſeaux.
Soit que l'Aſtre du jour achève
Le cours qu'il décrit dans les airs ;

Ou, ſoit que l'Aurore ſoulève
Le grand rideau de l'Univers.
Mon ame ſans ceſſe exercée,
Eſt même active en ſes loiſirs;
Et, par la volage penſée,
J'ai l'art de fixer mes plaiſirs.
Dans la retraite ſolitaire
Le cœur eſt prompt à s'enflâmer:
A la ville on ne veut que plaire;
C'eſt dans les champs qu'on veut aimer.
Après les frivoles tendreſſes
De nos élégantes beautés,
Ce long commerce de foibleſſes,
D'ennuis & d'infidélités;
Combien il eſt doux pour le Sage,
De s'envoler dans les forêts,
Et de lutiner les attraits
De quelques Nymphes de Village!
FRAÎCHE rivale du printemps,
Toi, qui n'eus beſoin pour me plaire,
Ni de beauté, ni d'ornemens,
Garde bien ta candeur ſi chère,
L'abandon de tes ſentimens,
Ta démarche vive & légère,
Tes mœurs, ta grâce & tes fermens.
Aline, ſois toujours ſincère:
Pour moi, je n'oublirai jamais
Ce jour, où, près d'une bruyère,
J'appris à ma jeune Bergère

De l'amour les premiers secrets.
Dans ton sein couloient quelques larmes
A travers le feu des baisers,
Et déjà tes voiles légers
Cessoient de m'envier tes charmes.
Heureux le Mortel enivré
D'amour, de crainte & d'espérance,
Qui, par ses transports égaré,
Triomphe de la résistance;
Et tremblant, muet, agité,
Après un éloquent silence,
Entend ce cri de volupté ...
Dernier soupir de l'innocence!
Bannis sur-tout de vains regrets.
Pour un bien que l'Amour moissonne,
Il en est mille qu'il nous donne,
Et ses larcins sont des bienfaits.
Ce Dieu nous couvre de son aîle;
Goûtons un bonheur ignoré;
Aime-moi bien, sois-moi fidelle,
Et n'en dis rien à ton Curé.



LE BOUQUET DE L'AMOUR,

A S. A. S. MADEMOISELLE DE B***.

PAR UN ENFANT DE DIX ANS.

JE ſuis, Princeſſe aimable, au comble de mes vœux:
Dès les premiers rayons de l'aurore nouvelle,
J'errois, je cherchois en ces lieux
Des bouquets, en l'honneur d'une fête ſi belle.
Au détour d'un boſquet, où fleurit le jaſmin,
Un jeune enfant étoit en ſentinelle,
Un bandeau ſur les yeux, un carquois à la main.
Je veux m'approcher, & je n'oſe...
Je lui trouvois un air malin;
Il vient à moi: « J'entrevois le deſſein,
» Dit-il, que ton cœur ſe propoſe.
» Suis-moi, viens, prends ces fleurs; à mon gré j'en diſpoſe:
» J'ai par-tout les clefs du jardin.
» Vois la fraîcheur de cette roſe!
» Louiſe la verra pâlir devant ſon teint.

» Joins-y ce lys; il sera l'interprête,
» Le symbole de la candeur;
» Ajoutes-y cette humble violette :
» Elle est simple & modeste, & ressemble à ton cœur;
» Dans les tributs du jour, je consens qu'elle brille.
» Tu peux encore y marier
» Ce rameau toujours verd, ce feston de laurier....
» Car c'est l'arbre de la famille. »

A MADAME ***.

Tu ne peux inspirer que des ardeurs fidèles :
Oui, près de toi, Zélis, fixé par tes appas,
L'Amour malheureux n'a point d'aîles,
L'Amour heureux ne s'en sert pas.



A UN SUISSE.

Suisse maudit, laisse-toi donc fléchir ;
Ouvre un moment ; es-tu sourd ? qui t'arrête ?
Des toîts bruyans la grêle bat le faîte ;
De traits perçans le froid vient m'assaillir ;
Eole exprès déchaîna la tempête.
Sois moins cruel, & viens à mon secours.
Léger de poids, délié d'encolure,
Je puis passer par la moindre ouverture,
Et de côté ; j'en rends grace aux Amours ;
Ils peuvent tout : ce sont eux dont l'adresse
Du jeune Amant tient les pas suspendus,
Lorsqu'à travers les piéges des Argus,
Il fait trouver le lit de sa Maîtresse.
Viens, hâte-toi : je marcherai sans bruit
Et sans frayeur : pour l'assassin lui-même
On est sacré, du moment que l'on aime.
L'audace inspire, & le desir conduit.
Le traitre !... il dort, quand je me désespère.
Ah ! cœur de bronze ! ainsi tes soins jaloux
En pleine paix me déclarent la guerre !
Que t'ai-je fait ?.... enflammé de courroux,
Viens-je briser les gonds & les verroux ?
Viens-je, à main forte, écarter la barrière

Que l'on oppose à mes vœux les plus doux ?
Hélas ! je n'ai d'arme que la priere :
Privé d'appui, pour combattre à mon tour,
Je serois seul, sans ce frippon d'Amour,
Dont, par malheur, je ne puis me défaire.
La nuit s'avance... Ouvre... c'est trop prier,
Puissant Borée, exhale ta furie ;
Abats la porte, & sur-tout le Geolier !
Pour me servir, souviens-toi d'Orithie ;
Tu l'adorois, tu n'as pu l'oublier.
J'implore ici tes fougueuses haleines :
En ma faveur ton courroux doit s'armer ;
Quand tu le veux, tu renverses des chênes,
Venge un Amant, puisque tu sais aimer.

Ciel ! qu'ai-je dit ? quel souhait téméraire !
Des fiers Autans impitoyable Roi,
Dussent tes coups se tourner contre moi,
N'éveille pas la beauté qui m'est chère.
Ravage tout ; mais respecte ces lieux :
Fuis, fuis loin d'elle ; & vous, roses naissantes,
Qui de Zélis deviez parer le sein,
Aimables fleurs, vous, que sa belle main
Devoit mêler à ses tresses flottantes,
Vous, seuls témoins d'un vœu mal exaucé,
De mes soupirs, de mon ardente ivresse,
Par vos débris, symbole de tristesse,
Marquez le temps.... que j'ai si mal passé !

A UN ATHÉE.

Ce pur flambeau, cet œil du monde,
Etincelant du haut des Cieux,
Seroit-il donc l'effet heureux
D'une matière vagabonde ?...
Eſt-ce elle qui règle le cours
De ces milliers d'Aſtres nocturnes,
Qui, dans leurs phaſes taciturnes,
Réparent l'abſence des jours ?
Eſt-ce elle qui donne à la terre
Son majeſtueux appareil,
Et cette marche circulaire,
Préſentant ſa mobile ſphère
A tous les aſpects du Soleil ?
Autour de cette active maſſe,
Quelle main répandit les Mers,
Et fit dans un fluide eſpace,
Ondoyer ce voile des airs,
Qui la balance & qui l'embraſſe ?
Sont-ce des Atomes errans,
Qui, de la plus foible ſemence,
Ont élevé ce chêne immenſe,
Vainqueur de la foudre & des ans ?
Eh quoi ! Sophiſtes déſolans,
Un concours ſans intelligence

Fait bruire l'haleine des vents,
Allume le feu des volcans,
Sur nos têtes fixe & condense
Ces eaux, ces nuages brillans,
Dépositaires bienfaisans
Et des promesses du printems,
Et des trésors que l'abondance
Verse en automne sur nos champs!

Eh bien! soit: ces objets peut-être
Ne parlent point à votre cœur:
Mais l'homme seul a dans son être
Ce qui décèle son Auteur.
Ce souffle éthéré qui m'anime,
Cette soif d'immortalité;
Cette inquiétude sublime,
Qui, des profondeurs d'un abîme,
Me pousse vers la vérité;
Ces intervalles de lumière,
Et ce rayon intercepté,
Qui cherche à percer la barrière
Où le corps le tient arrêté;
Et les Arts étalant leurs charmes
Pour le Mortel industrieux;
Le plaisir si délicieux
Qu'il trouve à répandre des larmes;
L'effroi dont il se sent presser,
Quand sous la vieillesse il succombe,
Et qu'il est prêt à s'enfoncer
Dans les ténèbres de la tombe:

Du hasard sont-ce les effets ?
Ne connoît-on point à ces traits
Le sceau d'une cause éternelle ?
Toi, dont l'ame est encor rebelle,
Dont les yeux sont encor distraits,
Cherche cet auguste modèle
Dans les grands Hommes qu'il a faits.
Henri fut un de ses bienfaits;
Il s'étoit peint dans Marc-Aurèle.
Plus que l'espace illimité,
Où sa main sema la clarté
Et l'étincelle de la vie;
Plus que la céleste harmonie,
C'est la vertu, c'est le génie
Qui prouve la Divinité.

Tu la crois, & ments à toi-même.
L'orgueil enfanta ton systême,
Et t'en cache l'absurdité;
Martyr d'une folle chimère,
Tu cherches le bruit & l'éclat;
C'est ton esprit qui se débat
Quand ta conscience t'éclaire.

❦

A M. DE VOLTAIRE.

B.... rifqua dans fa jeuneffe
Quelques vers contre vous, plus malins que méchans.
J'eus, au même âge, un tort de même efpèce
Et dont je veux me fouvenir long-temps.
B... monta fon luth pour chanter la Pareffe,
Et peut-être en cela fuis-je encor fon égal.
Parmi les afpirans au gouvernail papal,
Il fut infcrit ; le parallèle ceffe :
Je n'ai point l'air pontifical ;
Et, quoique de nos jours, rien ne foit difficile,
Le diable fera bien habile
S'il me fait jamais Cardinal.
Mais la calotte rouge, & le béguin du Pape
N'ont, entre nous, rien qui me frappe :
Si mes foibles effais font par vous applaudis ;
Si plus heureux, je puis un jour vous plaire,
Sous vos doctes bofquets fi je peux être admis ;
Sans être au rang des fucceffeurs de Pierre,
J'aurai comme eux la clef du Paradis.



ENTRETIEN
D'UN MONARQUE PERSAN,
ET
D'UNE DAME DE SA COUR.

En Perse, un jeune Roi, qui n'étoit point gâté
Par les grandeurs, ni conduit par l'ivresse
De son pouvoir illimité,
Aux femmes de sa Cour (le fait est constaté) *,
Un soir parloit morale, & prêchoit la sagesse.
Sans faste il raisonnoit des devoirs importans,
Dont il fut à la fois l'organe & le modèle,
Du soin de l'avenir, de l'emploi des instans,
Du choix d'un ami vrai, courageux & fidèle;
Et l'on ne dormoit pas!.. C'est qu'un Prince à vingt ans,
Lorsqu'il peint la vertu, la rend encor plus belle.
L'une de ces Dames, dit-on,
La moins grave & la plus jolie,
Après s'être un peu recueillie
Sur l'utilité du sermon,
Regarde le Monarque, & tout-à-coup s'écrie.
« Sire, vous prêchez bien, vous m'avez convertie.

* *Voyez le Poëte Sadi.*

» La

» La vérité se montre, adieu l'illusion :
» Mais comme, sans mentir, de moi je me défie,
» Chaque fois que je vais faillir,
» Je voudrois bien à temps pouvoir être avertie
» Par quelque Sylphe alerte, ou quelque bon Génie,
» Qui se tînt toujours là, prêt à me secourir
» Dans certains hasards de la vie.
» Réparer est pénible, il vaut mieux pressentir.
» Je n'aime pas trop la prudence,
» Mais j'abhorre le repentir.
» Il enlève tout au plaisir,
» Sans rendre rien à l'innocence.
» Aveugle & foible, il me faut un soutien,
» Une voix séduisante & sûre,
» Qui me dise quand la Nature
» Me conseillera mal ou bien;
» Sans un Sylphe, en un mot, je ne réponds de rien ».
« Eh! Madame, lui dit le jeune & sage Aurele,
» Ce juge, ce soutien, cet oracle fidèle,
» Vous l'aurez quand il vous plaira;
» Que dis-je? vous l'aviez d'avance;
» Lui seul de vos amis, jamais ne vous fuira.
» C'est le moins sujet à l'absence.
» Prêt au moindre signal, d'y répondre occupé,
» Toujours il parle au cœur qui l'écoute en silence. —
» Et c'est?... qui donc enfin? — Qui? votre conscience.
» Oui, c'est-là le vrai Sylphe; il n'a jamais trompé. »

LES REGRETS DE L'AMITIÉ.

IL n'eſt plus, hélas! il n'eſt plus,
Ce Tibulle qui ſut nous plaire
Par les talens joints aux vertus;
Ce rival qui devint mon frère!...
Il ne formera plus de ſons,
Le chantre harmonieux & tendre,
Dont tous les cygnes du Méandre
Auroient envié les chanſons!
Obtenant à peine ce trône,
Rendu quelquefois aux ſuccès,
Il vit s'étendre un noir cyprès
Sur les roſes de ſa couronne,
Et, plein d'un courage nouveau,
Quitta d'une main défaillante,
La palme tardive & brillante
Qui n'a paré que ſon tombeau. *]
Dans cette orageuſe carrière,
Où l'on n'eſt heureux qu'à demi,

* *Cette Pièce a été faite pour M. Colardeau, qui mourut quelques jours après avoir été nommé de l'Académie Françoiſe.*

Où la gloire même eſt amère,
J'ai perdu le cœur d'un ami.
Depuis nos plus tendres années,
L'accord des goûts, des ſentimens,
Les injuſtices déchaînées,
Tout, juſqu'aux ligues des méchans,
Avoit uni nos deſtinées;
J'allois dépoſer mon ennui
Au fond de ſon ame paiſible,
Et, moins agité près de lui,
Je n'en étois que plus ſenſible.
Toi, qui ne peux être oublié,
Toi, qui vivras dans ma mémoire,
Tu vécus aſſez pour ta gloire,
Mais pas aſſez pour l'amitié.

A MADAME

LA COMTESSE DE***

DANS un grouppe voluptueux,
Pigal unit l'amour & l'amitié fidèle;
Et s'il en faut croire nos yeux,
Tes traits à la dernière ont ſervi de modèle:
Quelle amitié! l'Amour n'eſt pas plus dangereux.
Tu bleſſes comme lui, ſi tu ſouris comme elle:
Va, tu reſſembles à tous deux.

NINON

A UN COMTE RUSSE,

Qui lui avoit adressé une Epître.

QUOI qu'en ait dit votre sot genre-humain,
Je tiens toujours à ma Philosophie.
J'en conviendrai, j'eus l'esprit libertin :
Ce fut par choix, plus que par fantaisie ;
Et je voudrois en reprendre le train,
Pour vous payer de votre apologie. . . . .
Vivre n'est rien, sans l'art des voluptés.
Dès le berceau, le desir nous appelle ;
Et Dieu voulut qu'on lui restât fidelle :
Sur ce point-là, j'ai fait ses volontés.

A MON attrait je pliai mon génie.
Je crus d'abord, en commençant d'aimer,
Qu'un seul objet pouvoit remplir la vie ;
De cet espoir je me laissai charmer ;
J'étois bien tendre, & voulois toujours l'être :
Mais, par degrés, je sentis la langueur,
Et le dégoût se glisser dans mon cœur ;
Je réfléchis, & j'appris à connoître.

Je vis l'Amour comme une aimable erreur,
Comme un enfant qui vient pour disparoître,
Fait pour l'ivresse & non pour le bonheur.
Dès ce moment, plus libre & plus sensée,
Je me formai des goûts sûrs & constans.
Pour mes amis, trésor de tous les tems,
Je cultivai mon ame & ma pensée,
J'abandonnai le reste à mes Amans.
J'eus le secret de rompre avec décence.
A mes liens savoit-on échapper,
Bientôt ailleurs je savois m'occuper;
Le changement m'adoucissoit l'absence.
Je prévenois avec dextérité
L'instant fatal où la froideur commence,
Et je signois des billets de constance,
Pour mettre un prix à l'infidélité.
Je consultois dans mon indépendance,
Mon cœur .. ma tête, & tous deux bien souvent.
Jamais les rangs, les titres, l'opulence,
S'ils se trouvoient dépourvus d'agrément,
Ne m'arrachoient la moindre préférence.
Le goût dans moi sur l'orgueil prévalut.
Fin, délicat, ayant par excellence,
Le ton qui plaît, St. Evremont me plut.
J'aimai Chaulieu, je dédaignai Chapelle.
Convive heureux, l'un n'étoit qu'amusant,
Et l'autre étoit (mon cœur me le rappelle)
Aussi fripon, mais plus intéressant.

Vous le voyez, j'expose ici ma vie,

Sans intérêt, ſans faſte, & ſans détours.
En la peignant, vous l'avez embellie :
Sans les farder, j'ai décrit mes amours.

Ce ton, ces mœurs, cette philoſophie
Fixoient chez moi le plus brillant concours.
La liberté, le goût & la folie
Semoient de fleurs le cercle de mes jours.
Tandis qu'au nom de Louis dit le juſte,
On gouvernoit bien deſpotiquement,
Qu'on abuſoit d'un pouvoir très-auguſte,
Et que l'adreſſe intriguoit ſourdement,
Il eſt bien vrai qu'au ſein de la molleſſe,
Des arts chéris, d'un pareſſeux loiſir,
D'un calme doux & de la politeſſe,
Nous rédigions un Code pour jouir,
Code avoué même par la Sageſſe.
Le verre en main, on commentoit Platon.
L'inſtinct pour loi, des roſes pour parure,
L'oubli des ſoins, le riant abandon,
Nous retraçoient les dogmes d'Epicure,
Et ſur nos pas l'indulgente raiſon
Venoit chanter une Hymne à la Nature.

O Ciel. rends-moi ces jours voluptueux !
Si j'euſſe été plus rigide & moins ſage,
J'aurois oſé porter plus haut mes vœux;
Mais la faveur n'eſt qu'un exil pompeux;
J'étois au Port, &, pour braver l'orage,
Trop de débris avoient frappé mes yeux.

Tendre victime, aimable la Valiere,
Qu'Amour en pleurs suit encore aujourd'hui
Sous les cyprès de ce bois solitaire,
Quels noirs chagrins ont troublé ta carrière !
Que ton éclat s'est vîte évanoui !
Aussi pourquoi, trop douce & trop sincère,
T'avisois-tu d'aimer un Roi pour lui ?
De cet abus tu vois quelle est la suite.
En y cédant on se voue à l'ennui,
On vit en dupe & l'on meurt Carmelite.

Pour *** je ne l'aimai jamais.
Prude au cœur faux, se croyant philosophe,
Et bel-esprit sans en avoir l'étoffe,
Elle eut toujours bien plus d'art que d'attraits.
Son air dévot, ses mystiques adresses,
L'activité d'un manège prudent
Sanctifioient ses utiles foiblesses.
Son Confesseur étoit son confident.
Elle mêloit le divin au profane,
Et s'ennuyoit majestueusement
Entre les bras de son auguste Amant,
Reine le jour, & la nuit Courtisanne.
Sa Grandeur même étoit son châtiment.

Mais laissons-là mon siècle pour le vôtre.
Est-on plus doux, plus sage ou plus heureux ?
Cet âge-ci l'emporte-t-il sur l'autre ?
Les sots toujours ont-ils le sort pour eux ?
Fait-on toujours des loix pour les enfreindre ?

S'égorge-t-on dans ce tems comme au mien?
Les Rois encor se brouillent-ils pour rien,
Et les bigots sont-ils toujours à craindre?
Peut-on penser, écrire impunément?
Quel bien a fait votre Encyclopédie,
De vos progrès éternel monument?
Vous apprend-elle à chérir la Patrie,
A devenir un plus sensible amant,
Un fils plus tendre, à surmonter l'envie,
A vous mieux battre... à souper plus gaîment?
Car les soupers sont l'ame de la vie,
Et sont les fruits d'un bon gouvernement.

Un mot encor: si vous voulez me plaire,
Dépêchez vîte au vieux Anacréon
Qui fit Mérope & fut mon légataire.
Envoyez-lui les vœux de Saint-Aulaire,
De Charleval, du Prieur d'Oleron.
Dites-lui bien qu'on lui garde une place
Entre Lucien, Sophocle & Cicéron;
Qu'on y lira ses vers si pleins de grace,
Et qu'il sera couronné par Ninon.
Mes yeux ont vu cet astre à son aurore:
J'ai vu bientôt son essor plus hardi.
Ses derniers feux étincellent encore;
Et son couchant ressemble à son midi.
Ah! de ma part consolez sa vieillesse,
Et mandez-lui qu'il a bien deviné;
Qu'au tribunal de l'auguste sagesse
Pécheur aimable est toujours pardonné;

Qu'elle tolère un tant soit peu d'ivresse,
Un Vers malin, un Couplet bien tourné,
Et l'amour-propre, & même une Maîtresse;
Que l'on peut rire, & qu'on n'est point damné.

A MADAME

LA COMTESSE DE B***

Sur une critique de ses Ouvrages.

Les jours de gloire sont venus;
Vîte! l'Envie est sous les armes:
Mais bannis de vaines alarmes;
Diomède en blessant Vénus,
Ne fit qu'ajouter à ses charmes.
De fleurs & de myrthe enlassé
Ton buste est à jamais placé
Aux bords que l'Hypocrène arrose;
Ce foible trait qu'on t'a lancé,
Pourquoi faut-il qu'il t'indispose?
C'est la piquure du frélon....
L'abeille eût effleuré la rose,
Sans y laisser son aiguillon.



LE DESIR,

ODE

ANACRÉONTIQUE.

Souffle divin, puiſſant Moteur,
Dont les impreſſions ſoudaines
Font couler le feu dans nos veines,
Et le plaiſir dans notre cœur :



Desir, j'adore ton ivreſſe,
Tes traits rapides & brûlans,
Et tes impétueux élans,
Et ta langueur enchantereſſe. . . .



Vents, taiſez-vous ; Faunes ardens,
Ceſſez votre lutte amoureuſe :
Du ſein de la Dryade heureuſe
Prêtez l'oreille à ſes accens.



Il naît, il vole, & de ſes aîles
Parcourt des eſpaces nouveaux ;
Dans les abîmes du cahos,
Il fait jaillir ſes étincelles.



Par lui, les Etres ſont amans,
Et le Monde eſt une Féerie ;
Il tient le flambeau de la vie
Et fait mouvoir les Elémens.



Sous les ceintres de la verdure,
Il offre un dais à la Beauté :
Il s'empare de la Nature,
En promettant la volupté.



O toi, que l'Univers encenſe,
Toi, premier bienfait du deſtin,
Tant que tu dors dans notre ſein,
Quel froid ſommeil que l'exiſtence !



L'heure ſe traîne lentement,
La Nature eſt triſte & glacée,
Rien ne ſourit à la penſée,
Rien n'éveille le ſentiment.



Tu parois, tout brille & t'exprime ;
L'air eſt plus doux, le jour plus beau ;
Le cœur bat, le regard s'anime,
Et l'Univers ſort du tombeau.



On tremble, on brûle de connoître ;
Sans objet on devient rêveur ;
Ces prés, ces bois, l'ombre d'un hêtre
Ont un langage pour le cœur.



Ta flamme roule avec les ondes :
Tu hâtes le vol des Zéphirs.
Dans les ſolitudes profondes,
Echo répète tes ſoupirs.



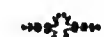
L'Amant, qui te redoute encore,
Eſt averti par la douleur,
Que tes délices vont éclore
Et qu'il eſt né pour le bonheur.



Desir, tu créas les Déeſſes,
Et l'Olympe te doit ſes Dieux ;
Que feroient-elles ſans tes feux ?
Que feroient-ils ſans leurs foibleſſes ?



Toi ſeul précipites les bonds
De la Ménade échevelée,
Qui, dans ſes tranſports vagabonds,
S'élance au creux de la Vallée.



C'est toi ſeul qui fais palpiter
Le cœur de la Nymphe innocente,
Et qui fais ſi bien l'agiter
Par un plaiſir qui la tourmente.



C'est alors qu'au fond des forêts
Elle s'étonne de ſes charmes,
Et cache ſes brûlantes larmes,
Doux indices de tes progrès.



Haletante, foible, oppreſſée,
Elle va tomber ſur des fleurs,
Conſervant malgré ſes frayeurs,
Les traits d'Iphis dans ſa penſée.



Iphis paroît, il eſt charmant:
Tous deux s'embraſſent en ſilence.
Tous deux, grace à leur ignorance,
Sauront profiter du moment.

Déja mille friſſons rapides,
Avant-coureurs voluptueux,
Se gliſſant à travers tes feux,
Parcourent leurs lèvres humides.



L'aimable & naïve pudeur
Ajoute encore à ta puiſſance. . . .
Rien de plus vif que ton ardeur,
Rien d'égal à ton éloquence.



L'Amour prépare ta moiſſon.
Du jeune objet qu'Iphis adore
Le ſein s'émeut, & ſe colore. . . .
La roſe échappe à ſon bouton.

Desir, ton triomphe commence,
Et tu mêles de la douceur,
Même à l'effroi de l'innocence,
Entre les bras de ſon Vainqueur.



PORTRAIT DE VOLTAIRE.

RAPHAEL pour le trait (*), Rubens par la couleur;
De la profe & des vers poffédant la magie,
Ecrivain très-fenfible, ou très-malin railleur,
Dans le vafte champ du génie,
De chaque genre il a cueilli la fleur.
Le rire eft fon fecret; fon arme eft la faillie.
Que de fois dans ces *riens* dont il eft créateur,
Déguifant la raifon fous l'air de la folie,
Sans en prendre le ton, il fut légiflateur!
Sachant tout embraffer, fans peine il affocie
Le compas de Newton aux pompons d'Emilie;
Même après la Fontaine, il eft joyeux conteur;
Même après l'Ariofte, il charma l'Italie.
Il s'élève, defcend, gaîment fe multiplie:
Plein de grace ou de nerf, de fouplesse ou d'ardeur;
Il plane en aigle, en ferpent fe replie,
Au Plaute des François laiffe la profondeur,
Et va d'un fard brillant enluminer Thalie.

(*) *La pureté du trait & la correction du deffin, font les caractères diftinctifs de Raphael.* (Note de l'Auteur.)

Plus piquant que fidèle, agréable & trompeur,
Par ses jolis Romans l'Histoire est embellie:
Bien loin de se montrer scrupuleux narrateur
Des sottises qu'il apprécie,
Toujours en philosophe il ment à son lecteur,
Qu'avec la vérité si souvent on ennuie;
Et rival des Anciens autant qu'imitateur,
Dans l'Epopée ou dans la Tragédie,
Ornant ce qu'il dérobe, il est presque inventeur.

A MESSIEURS DE....

LE JOUR DES ROIS.

Rois, ou non, vous serez heureux,
Puisque vous serez chez Silvie.
Le plaisir se peint dans ses yeux,
Et c'est le plaisir que j'envie.
Si, dans le hasard du festin,
La fève échappe à cette Belle,
Je vois d'ici le Souverain
Réparer les torts du destin,
Et gaîment abdiquer pour elle.
Parmi les couronnes du jour
Elle est sûre d'en avoir une,
Et les larcins de la Fortune
Lui seront rendus par l'Amour.

DISCOURS
D'UN SCYTHE
A ALEXANDRE.

Si changeant pour toi seul les loix de la Nature,
Les Dieux à ton orgueil égaloient ta stature,
On te verroit toucher, dans ton délire ardent,
L'Orient d'une main, de l'autre l'Occident;
Et tu voudrois encore envahir l'hémisphère,
Qu'en s'éclipsant pour nous l'astre du jour éclaire;
La terre de ton poids se sentiroit presser.
Tu n'occupes qu'un point, & veux tout embrasser;
Tu promènes la mort au gré de ta furie,
De l'Asie en Europe, & d'Europe en Asie.
Sur les débris fumans du monde saccagé,
Vainqueur du genre-humain à tes pieds égorgé,
Aux forêts, aux frimats, tu porterois la guerre:
Tu chercherois le tigre au fond de son repaire;
Les fleuves, les torrens ne pourroient t'arrêter,
Et ton cœur seul enfin resteroit à dompter.
Tremble: le plus haut chêne est près de sa ruine;
Planté depuis un siècle, un jour le déracine.
Insensé le Mortel dont le regard séduit
Ne mesure point l'arbre, & n'en voit que le fruit!
Prends garde, en y montant, que la branche infidelle
Se brisant dans tes mains, ne t'entraîne avec elle.

Rien n'eſt dans l'univers exempt des coups du ſort :
Le plus foible a ſouvent renverſé le plus fort.
Il n'eſt point de métaux que la rouille reſpecte :
Le Lion peut ſervir de pâture à l'Inſecte.
Qu'avons-nous de commun ? Laiſſe-nous t'ignorer.
Jamais dans ton pays, nous a-t-on vus entrer ?
Nous ne voulons donner, ni recevoir des chaînes.
Une coupe, des ſocs ſont nos biens dans ces plaines :
Nous préſentons la coupe aux Dieux de nos forêts ;
Le ſoc, pour nos amis, fait jaunir nos guérets.
La flèche nous défend ; ſon atteinte ſubite
Frappant nos ennemis, enſanglante leur fuite.
Ainſi le Mède altier ſentit notre courroux ;
Ainſi le Sirien expira ſous nos coups.
Nous renverſions ainſi leurs troupes fugitives,
Et le Nil étonné nous vit couvrir ſes rives.
Mais toi, qui des brigands t'oſes nommer l'effroi,
Demande à l'univers qui d'eux l'eſt plus que toi.
Le Lydien te ſert ; la fière Bactriane
A fléchi ſous le joug dont gémit Ecbatane ;
Et tes avares mains, déchaînant les fléaux,
S'étendent juſqu'à nous pour ravir nos troupeaux !
Que fais-tu, malheureux ? Quelle ſoif te dévore ?
Un fleuve d'or l'abreuve & la rallume encore.
Sans jouir des tréſors diſperſés ſous tes pas,
Ton cœur eſt tourmenté par ceux que tu n'as pas.
Tu ſembles t'appauvrir en dévaſtant la terre :
La victoire eſt pour toi le ſignal de la guerre.
Paſſe le Tanaïs ; tu ſauras à l'inſtant

Jusqu'où de ce côté notre empire s'étend.
De ton avidité nous n'avons rien à craindre.
Tu peux nous ravir tout, mais non pas nous atteindre.
Rien n'arrête nos pas, rien n'énerve nos corps ;
La sage tempérance affermit leurs ressorts ;
Et, s'il faut contre toi chercher un autre asyle,
Va, notre pauvreté sera bien plus agile
Que ta superbe armée, & ce pesant ramas
Qui traîne la dépouille & l'or de cent Etats.
Mais la fuite est pour nous le chemin à l'audace :
Tu nous croiras bien loin; nous serons sur ta trace.
Oui, jusques dans ton camp, nous lancerons des feux;
Si le Scythe fait fuir, il poursuit encor mieux.
Le Grec enorgueilli de ses grandeurs serviles,
Compare avec dédain nos déserts & ses villes.
Qu'il garde son éclat, ses plaisirs corrupteurs :
Dans la simplicité nous mettons nos grandeurs.
Toi, connois la fortune : inconstante & frivole,
Lorsqu'on croit la tenir, elle échappe & s'envole.
Tu veux passer pour Dieu ! sois donc le bienfaiteur,
Sois l'appui des mortels, non leur persécuteur.
Homme, remplis ce titre, & quittant tes chimères,
Cesse de te baigner dans le sang de tes frères.
Ne nous regarde point comme un peuple soumis ;
Traite-nous en égaux : nous serons tes amis.
Laisse-nous à défendre & l'Europe, & l'Asie :
Que ton propre intérêt soit le nœud qui nous lie.
Nous ne te proposons que nos cœurs pour garans,
Nos vertus pour traités, & nos mœurs pour sermens.

A MADAME DE***.

EN LUI ENVOYANT MES FABLES.

Si l'on vous dit que les Amans
Sont presque tous bien haïssables,
Et que souvent les plus aimables
Manquent le plus à leurs sermens,
N'en croyez rien, ce sont des fables :
Mais, si quelque mortel, plein de sincérité,
Vous confioit un jour, qu'en vous tout doit séduire ;
Que le plus inconstant, dès qu'il vous voit sourire,
Renonce à sa légèreté ;
Que vous avez le double empire
Des talens & de la beauté ;
Qu'une touchante volupté
S'exprime dans vos traits, dans vos gestes respire,
Et que de votre esprit la douce égalité
Enchaîne tous les cœurs que votre grace attire ;
Croyez alors, & laissez dire....
Car on diroit la vérité.



COMMENT DONC FAIRE.

J'AIMOIS Ifinène, Ifmène étoit aimable.
Je fus long-temps fier d'un fi beau lien;
Mais fon amour étoit inexorable :
Un gefte, un mot, le plus fimple entretien,
Tout m'accufoit; j'étois toujours coupable :
Aimant Ifmène, il falloit n'aimer rien.
Epiant tout, mon ombrageufe Amie
Dans un coup d'œil voyoit cent trahifons,
Ouvroit fon cœur à l'effaim des foupçons,
Et m'enlevoit le charme de ma vie:
La bife ainfi vient fécher les moiffons.
Chaque Beauté, dont la grace piquante,
Dont les vingt ans fe faifoient trop citer,
Aux yeux d'Ifmène en avoit toujours trente,
Et dix de plus, fi j'ofois difputer.
La taille noble étoit fans élégance;
L'air vif & gai paroiffoit indécent;
La dignité fe nommoit arrogance;
On trouvoit fade un air intéreffant:
D'une injuftice, ou, d'une humeur nouvelle,
Pendant le jour, fi je m'étois fauvé,
La nuit bientôt me brouilloit avec elle:
Elle rêvoit que j'étois infidelle,
Et j'expiois ce qu'elle avoit rêvé.

Aſſez long-tems je fis tête à l'orage,
Traînant le joug quoiqu'il fût douloureux ;
Le cœur ſe laſſe, & l'on devient volage,
Avec l'eſpoir d'être enfin plus heureux.

Je vis, j'aimai, j'idolâtrai Julie :
Autre tourment. Son cœur paiſible & doux
A le malheur de n'être point jaloux ;
D'aucune crainte elle n'eſt pourſuivie.
De ſoins cruels à mon tour agité,
Mes premiers maux ſont des biens que j'envie ;
Je ſuis martyr de ſa tranquillité.

Dieu des Amours, mon injure eſt la vôtre.
Ecoutez-moi, j'implore votre appui.
Je voudrois bien que l'une eût aujourd'hui
Tous les défauts qui m'ont fait quitter l'autre.



LE PORTRAIT
RECONNU.

DANS un des bosquets de sa mère,
L'aîné des Amours rassembla
Tous les bons Devins de Cythère :
Que de frippons se trouvoient là !
Psyché, dit-il, m'avoit su plaire :
Une autre me tient sous ses loix,
Par le portrait que j'en vais faire,
Devinez l'objet de mon choix.
A la fraîcheur de la jeunesse
Son front unit la majesté ;
Sa beauté ravit, intéresse ;
Sa grace ajoute à sa beauté ;
Dans ses yeux l'esprit étincelle ;
Rien n'est si doux que ses accens,
Et sa bouche est la fleur nouvelle
Eclose au souffle du printems.
A ces mots, on cause, on murmure ;
Sur qui son choix est-il tombé ?
Chacun devine à l'aventure :
L'un nomme Flore, & l'autre, Hébé.
J'y pensois, dit avec finesse,
Le plus malin des petits Dieux ;

Quand l'Amour veut une Maîtresse,
Il doit la chercher dans les Cieux.
 Que fait l'immortel diadême,
Reprit son frere avec ardeur ?
La Nymphe charmante que j'aime,
Vaut cent Déesses pour mon cœur.
On la verroit simple Bergère
Régner encor par ses attraits ;
Son empire, c'est l'art de plaire:
Elle aura toujours des sujets.
L'Hymen lui tresse une couronne ;
Les Plaisirs portent ses couleurs;
Jouant sur les degrés du trône,
L'essaim des Ris qui l'environne,
Lui présente un sceptre de fleurs.
 Tout-a-coup plein d'impatience,
Le Chœur des Amours s'écria :
Eh ! c'est la Nymphe de la France:
Nous connoissions ce Portrait-là.



MES NOUVEAUX TORTS.

Oui, mes torts, oui, Zirphé, je ne puis m'en dédire;
J'en eus d'anciens, en voici de nouveaux.
J'eus, avant tout, celui d'écrire,
Et d'abandonner mon repos
A la merci de la ſatyre.
J'ai par un ton peu ſcrupuleux,
Choqué les Potentats du littéraire Empire.
Ce ſiecle abonde en mortels ennuyeux,
Et mon ſecond tort fut d'en rire.
Ils s'en vengent, Dieu ſait! mais que faire à cela?
Il faut les voir, dans leur gaîté cinique,
Piquer l'un, bleſſer l'autre, immoler celui-là,
Par paſſe-tems philoſophique.
A peine, hélas! mon nom fut-il cité,
Je fus inſcrit ſur le noir catalogue,
Où, pour jamais, tout rebelle eſt noté.
Des Rabbins du parti l'ardente humanité
M'a pourſuivi, harcelé, moleſté;
Ils ont frémi de ma petite vogue,
Et mes freres m'ont rejetté
Du giron de la Synagogue...
Le déſaſtre eſt affreux, mais je l'ai mérité.
Ton zèle eſt généreux & n'eſt point raiſonnable.

Zirphé, comptons mes torts, mais sur-tout comptons bien
Ceux de l'Auteur & ceux du Citoyen :
Tu verras que je suis un mortel très-coupable.
Dans le siècle du goût & des in-folios,
J'ai sans prétention écrit des bagatelles ;
J'ai fait des contes gais, on les vouloit moraux.
Inspiré par mon cœur, j'ai célébré les Belles ;
Et, de certaines gens, qui chantent peu pour elles,
Ont, comme de raison, frondé mes madrigaux.
Ai-je essayé de peindre des Héros ?
Alte-là, m'ont-ils dit ! grondez vos infidelles ;
Et j'ai changé de torts, en changeant de travaux.
Contre leur ascendant, Zirphé, que peut le nôtre ?
J'ai vu, (de mon destin il faut subir la loi),
Que souvent on blâmoit dans moi
Ce que l'on prônoit dans un autre.
D'ailleurs, il est prouvé que j'ai le cœur très-noir
Et l'esprit très-insociable.
Des comités savans je brave le pouvoir,
Des Juges panachés le caquet respectable,
Et les Sybilles du boudoir.
Du théâtre la double lice,
Depuis un tems m'invite à des crimes nouveaux ;
Et, quand j'ai réussi . . . ce fut une malice
Pour faire enrager mes rivaux.
Voltigeant au hasard, de pampres couronnée,
Ma Muse indépendante, en dépit des clameurs,
Dans sa marche déterminée,
Quelquefois, en passant, sut ranger nos Docteurs,

Troubla bien méchamment la belle destinée
De cinq ou six Législateurs,
Chanta souvent l'Amour, rarement l'Hymenée,
Et, cherchant des lauriers, ou courant sur des fleurs,
Toujours incorrigible & toujours condamnée,
Eluda sans égards le joug des protecteurs.
Puis, le moyen qu'on me pardonne !
Non : je sens tous les torts dont mon cœur s'est noirci ;
Et, pour comble de maux, (car le Ciel m'abandonne)
Je suis, je le confesse, un pécheur endurci.
Je mourrai dans l'impénitence.
Avant tout, je m'entête à ne jamais ramper,
C'est un tic singulier, qu'on n'a pas quand on pense :
Mais à son naturel on ne peut échapper ;
Pour mes défauts du moins j'ai connu la constance :
Tout ce qui m'occupoit doit encor m'occuper.
Quoique le ton du siècle autrement en ordonne,
Je prétends fuir l'orgueil, ne détester personne,
Bien scandaleusement toujours rire à souper,
Sur le front d'un rival attacher la couronne ;
S'il le faut, être dupe, & ne jamais tromper.
Je veux de plus, dans ma très-humble sphère,
Jouir sans faste & sans éclat,
Du peu de bien que je puis faire,
Et plaindre mon ami, s'il devient un ingrat.
Que la haine après persévère ;
Je verrai, ma Zirphé, ses complots sans effroi :
Mon cœur est courageux, si ma tête est légère.

Malin pour mes Censeurs, mais sensible pour toi,
Je garderai mon caractère,
Et mes torts, Dieu-merci, ne mourront qu'avec moi.

A M. LE CHEVALIER DE C....*

Dans le Temple où Vénus préside,
Sont des niches pour les pécheurs.
C'est-là qu'ils vont d'un air timide
Avouer leurs jeunes erreurs.
Avec une mine hypocrite,
De petits Bonzes emplumés,
Mais sous le froc toujours armés,
Les attendent dans leur guérite.
Ils empruntent le ton caffard,
Affichent la ferveur du zèle:
En bon françois cela s'appelle,
S'aller confesser au Renard.
Joli Pénitent de Cythère,
Voilà, je crois tes Directeurs;
Tu nous reviens, la chose est claire,
Perverti par tes Confesseurs.

* A l'occasion de quelques Vers, intitulés: *Ma Confession.*

L'ABEILLE JUSTIFIÉE.

Dans la chaleur d'un jour d'Eté,
Non loin d'un ruisseau qui murmure
A l'abri d'un bois écarté,
Thaïs dormoit sur la verdure.
La voûte épaisse des rameaux
Brisant les traits de la lumière,
Entretenoit sous ces berceaux
Une ombre fraîche & solitaire.
Thaïs dormoit: tous les oiseaux
Immobiles dans les feuillages,
Interrompant leurs doux ramages,
Sembloient respecter son repos.

Vers ces lieux un instinct m'attire;
Il n'est point de réduits secrets
Pour l'Amant que sa flamme inspire:
Il devine ce qu'il desire;
Son cœur ne le trompe jamais,
Et suffit seul pour le conduire.

J'arrive au bosquet enchanté.
Quel tableau! celle que j'encense

Sommeilloit avec volupté
Sous un voile au hasard jeté,
Qui satisfait à la décence,
En dessinant la nudité.
Sur l'ivoire d'un bras flexible
Son cou reposoit incliné,
Et l'autre bras abandonné
Sembloit mollement entraîné
Vers cet asyle inaccessible,
Trésor de l'Amant fortuné.
Thaïs a des fleurs pour parure:
Les tresses de ses cheveux blonds
Descendent, en plis vagabonds,
Jusques aux nœuds de sa ceinture.
Son sein captif qui se débat
Sous une gaze transparente,
Amoureusement se tourmente
Pour sortir vainqueur du combat,
Et moi, je languis dans l'attente.

Zéphire alors, soufflant exprès,
Dérange la gaze, l'entr'ouvre;
Au gré de mes soupirs discrets,
Déjà plus d'un lis se découvre.
Voici l'instant de me servir,
Disois-je à l'Amour, je t'implore:
Encore un souffle du Zéphir,
Et la rose est prête d'éclore.

L'officieux époux de Flore

Brise la chaîne des rubans.
Un seul lui résistoit encore,
Le nœud glisse... Dieux ! quels momens !...
La barrière enfin est rompue ;
Rien ne s'oppose à mon desir ;
Un frais bouton naît à ma vue,
Et je n'ai plus qu'à le cueillir.

Je brule, j'avance, je n'ose ;
Je retiens mon souffle amoureux ;
Mais au péril mon cœur s'expose ;
J'ai fait un pas, j'en risque deux :
J'approche ma bouche, & la rose
Se colore de nouveaux feux.

Je disparois, Thaïs s'éveille ;
Mon baiser agite son sein ;
Elle y porte en tremblant la main ;
Puis appercevant une Abeille
Qui, séduite par ses couleurs,
Pour elle avoit quitté les fleurs,
Et les fruits ambrés de la treille :
C'est donc toi qui me fais souffrir
Par une piquure cruelle ?
Tu paîras mon tourment, dit-elle.....
Quoiqu'il soit mêlé de plaisir.

Calme, lui dis-je, ta colere ;
Le coupable à toi vient s'offrir.

Je ſuis l'Abeille téméraire,
C'eſt moi ſeul que tu dois punir.
Mais non; Thaïs n'eſt point ſévère.
Si je parviens à te fléchir,
Un ſecond baiſer peut guérir
Le mal qu'un premier t'a pu faire.

EPITAPHE DE NEWTON.

L'ÉPAISSE nuit regnoit ſur le monde encor brut;
Dieu dit: que Newton ſoit, ſoudain le jour parut.
Pour ſecond Créateur, tout l'Univers le nomme.
Interrogez le Ciel, la Nature & le Tems:
C'eſt un Dieu, diront-ils, qui ne craint rien des ans;
Hélas! ce marbre ſeul atteſte qu'il fut homme.



A M. MARILLIER,

Qui dessinoit les Estampes des Fables de l'Auteur.

VIVENT d'habiles Interprètes !
Je m'affligeois ; tu viens me consoler :
Mes Bêtes me sembloient muettes ;
Et ton crayon les fait parler.
Quels ingénieux artifices !
Que de traits délicats sous tes doigts sont éclos !
Emule des Cochins, Rival des Gravelots,
Je t'ai fourni quelques esquisses ;
Tu les transformes en tableaux.
Graces à toi, mes Moutons m'attendrissent ;
Je prends en haine mes hiboux ;
Mes Singes, mes Renards, mes Rats me divertissent,
Et j'ai presque peur de mes Loups.
Grand-merci de cette imposture !
L'ouvrage te doit tout son fard :
Mes Animaux n'étoient qu'enfans de l'Art ;
Et tu les rends à la Nature.
Cueille la palme des talens ;
Parmi les noms fameux que l'avenir te cite,
La Fontaine est mort pour long-tems ;
Mais Oudri dans toi ressuscite.

LA VRAIE PHILOSOPHIE.

AMIS, point trop d'impatience :
Le jour, n'implorons point la nuit.
Cette ardeur de la jouissance
Est souvent ce qui la détruit.

DANS le mois où croît l'Aube-épine,
Votre chaleur a tout hâté :
Rien n'a mûri dans votre Été,
Et l'Hiver vous crierez famine.

N'AI-JE point épuisé les fleurs,
Dont au Printems on se couronne ?
C'est pour trouver encor meilleurs
Les fruits cueillis dans mon Automne.

JE cherche par-tout le plaisir :
Mais lorsque ma recherche est vaine,
Je fais jour de mon désir,
Quelquefois même de ma peine.



LES OISEAUX VOYAGEURS,

OU

LE REVE ACCOMPLI,

DIALOGUE ENTRE DEUX ENFANS.

LINDOR.

VIENS, accours, accours, ma Sophie.

SOPHIE.

Pareſſeux ! ſi matin qui peut donc t'éveiller ?
Que veux-tu ?

LINDOR.

Te conter un rêve ſingulier,
Que cette nuit j'ai fait ; mon ame en eſt remplie.

SOPHIE.

Voyons, dis.

LINDOR.

Je rêvois que deux jeunes oiſeaux,
Oubliant juſqu'à leur ramage,
Plaintifs comme des tourtereaux,
S'ennuyoient beaucoup dans leur cage.
Le mouron en vain l'ombrageoit
De ſon agréable feuillage ;
A peine leur bec y touchoit :

Las ! ils ne trouvoient plus de goût à leur millet.
Le duvet le plus doux, le nid le plus mollet,
Ne leur plaiſoit pas davantage.
Sais-tu bien pourquoi ? Les pauvrets
Avoient vu s'éloigner l'auguſte Bienfaitrice
Toujours préſente à leurs regrets ;
Plus de chants & plus d'exercice.
Ces bons petits amis n'étoient point des ingrats,
Et, ſentant le prix d'un ſervice,
Tout oiſeaux qu'ils étoient, ils ne l'oublioient pas.
Un beau matin, il leur prend un caprice.
Le couple aîlé s'eſt recueilli,
Ne peut plus ſouffrir le ſupplice
D'une ſi longue abſence, & part pour Chantilly.
Ils arrivent tous deux, un peu las du paſſage,
Si l'on peut l'être en ſi beau lieu...
Ah ! la fatigue n'eſt qu'un jeu,
Lorſque le cœur eſt du voyage.
En champêtres atours, ſous un chapeau de fleurs,
D'un pied léger courant ſur la fougère,
La Nymphe qu'ils cherchoient n'eſt plus qu'une Bergère.
Les Jeux ont, en riant, éconduit ſes honneurs ;
Le Plaiſir ſeul commande en maître,
Et nos deux petits voyageurs
N'ont vraiment pu la reconnoître.
Qu'à ſon talent de plaire & de parler aux cœurs.
Sûrs de leur fait, ils reprennent courage.
Les voilà donc voletans ſur ſes pas,
A la chaſſe, à la pêche, ils ne la quittoient pas.

Côte-à-côte on les voit se percher sous l'ombrage,
Qui de l'ardeur du jour garantit ses appas ;
C'est de cet abri que, tout bas,
Ils lui gazouilloient leur hommage.
Puis, ayant apperçu le casque d'un Héros,
Par elle enseveli sous des touffes de roses,
Ils vont s'y blottir, & pour cause.
Dans le casque de Mars, ainsi, sous des berceaux,
Le pigeon de Vénus repose.
Nos pélerins, à peine ils sont nichés,
Sont reconnus ; mais quel est leur délire,
Lorsqu'enfin, permettant qu'ils ne soient plus cachés,
La Nymphe les caresse, & daigne leur sourire !

SOPHIE.

Que ton rêve est touchant ! & qu'il vient à propos !
C'est aujourd'hui la fête la plus belle ;
Partons, mon frère, allons, viens, nous n'avons point d'ailes,
Mais le cœur en tient lieu ; par des transports nouveaux
A notre bienfaitrice exprimons notre zèle ;
Soyons reconnoissans pour elle,
Comme le font tes deux Moineaux.



A MADAME DE***.

En lui envoyant des Oranges de Malte.

Un vieux Dragon veilloit jadis
Sur le jardin des Hespérides :
Il écartoit les mains avides ;
Les regards même étoient punis.
Un jeune enfant, non moins fidèle,
Garde aujourd'hui les pommes d'or ;
Il les garde pour la plus belle,
Et barricade son trésor.
J'approche, son œil étincelle,
Il saisit son arc menaçant :
Mais je te nomme, & dans l'instant,
Voilà mon Argus qui chancelle.
Prens, me dit-il, cueille, choisis :
Chloé seule excitoit mon zèle ;
Porte à ses pieds l'arbre, les fruits...
Et, si tu veux, le sentinelle.

RECETTE CONTRE LA SATYRE.

Auteurs du jour, pauvres modernes,
Qu'on a tant de fois outragés;
Martyrs des haînes ſubalternes,
Toujours honnis, jamais vengés,
Salut, honneur & douce amie!
Réſignez-vous avec gaîté;
Chacun, dit-on, a ſa manie.
Vos Cenſeurs, pleins d'aménité,
Ont celle de porter envie
Au talent quand il eſt fêté,
Et de dépouiller le génie,
Pour revêtir leur nudité.
Plaignez ce tiç par bonhomie,
Et ſouffrez-le par charité.
Les cris oppoſés aux injures,
Et les raiſons, & les murmures,
Rien n'y fera, ſinon le tems;
Ces Meſſieurs, toujours plus ardens,
Ne ceſſeront de vous pourſuivre:
En grippe ils ont pris les vivans;
Un mort, quel qu'il ſoit, les enivre.

Auſſi, ſans égard pour les gens,
Pourquoi vous obſtiner à vivre ?
En effet, le beau paſſe-tems !
Pour déſarmer leur foule obſcure,
Eſſayez d'un ſecret certain :
Mourez aujourd'hui, je vous jure
Qu'on vous fait immortels demain.

A DELIE.

De contraſtes charmans quel piquant aſſemblage !
Frivole aujourd'hui, demain ſage,
Vous occupez le cœur & l'eſprit tour-à-tour.
Chez vous, chaque inſtant, chaque jour
Voit naître une métamorphoſe ;
Vous déſolez gaîment ceux qui vous font la cour,
Et même vos refus accordent quelque choſe.
Vous penſez, vous riez, vous êtes un lutin
Qu'on ne conçoit pas, & qu'on aime.
Hélas ! pourquoi, quand vous changez ſans fin,
Me plaiſez-vous toujours de même ?



MONOLOGUE
DE CATON.

Oui, l'ame est immortelle; oui, tu dis vrai, Platon!
Cet instinct est dans nous plus fort que la raison.
De-là naissent en moi ces mouvemens rapides,
Ces élans inquiets vers des biens plus solides.
D'où vient que, sur ce globe, où règne un vaste deuil,
L'homme tremble & recule à l'aspect du cercueil?
Prête à voir se briser sa demeure fragile,
L'ame alors se débat, cherche un plus sûr asyle,
Se ramasse en soi-même, & semble, en ce moment,
Lutter contre la mort, par l'effroi du néant.
Fuyez, systêmes vains, que mon esprit abjure:
On ne se méprend point au cri de la Nature.
Ce sentiment profond est gravé de sa main.
Un Dieu m'a donné l'être, un Dieu vit dans mon sein;
Ma haine pour César & le prouve & l'atteste.
Ce Dieu seul me soutient; tout me quitte: il me reste,
Et répète à mon cœur plein de sécurité:
Ton partage, ô Mortel, est l'immortalité.
Elle m'attend... frapons... tout le veut... qui m'arrête?
Quelles noires vapeurs s'amassent sur ma tête?
Ciel! l'Eternité s'ouvre, &, dans ma sombre horreur,

Je n'ose en mesurer l'immense profondeur...
Rassure toi, Caton, & franchis ce passage;
Redouté du coupable, il est l'espoir du sage.
Eh! qui peut m'alarmer ? s'il est un Etre aux Cieux,
Il sera le Vengeur des Mortels vertueux:
Meurs, il est tems: César que le destin seconde,
César est le tyran & de Rome & du Monde;
Tout rampe, tout fléchit sous le joug du Vainqueur:
Meurs; la terre est esclave; il n'est plus de bonheur.
O Romains avilis, Romains que je déteste,
Je vais donc me sauver de votre aspect funeste!
Poignard, unique bien qu'on ne m'ait point ôté,
En déchirant mon sein, rends-moi la liberté!...
Les ans interrompront la brillante carrière
De ces corps suspendus pour verser la lumière;
L'Astre du jour, caché sous un crêpe sanglant,
Epaissira la nuit sur l'Univers tremblant;
Tout sentira des tems l'atteinte inévitable:
Toi seule, tu seras toujours inaltérable.
Mon ame, image auguste où l'Eternel s'est peint,
Invisible flambeau qu'aucun souffle n'éteint!
Parmi le choc des airs & le fracas des ondes,
La poudre des tombeaux, & la cendre des mondes,
Tu verras, t'élevant sur des aîles de feu,
Les élémens rentrer dans le sein de ton Dieu.

A THALIE-DANGEVILLE,

EN LUI ENVOYANT ROSÉIDE.

DANS ce ſiècle tragi-comique
Et de pédans & de pantins,
De radoteurs ſur l'Amérique,
Sur la marine & ſur les grains;
En un mot, dans ce ſiècle unique,
De goûts légers, de grands deſſeins,
D'acteurs-enfans, de héros-nains,
De fracas, de guerre harmonique,
De bateleurs ultramontains,
De niais, jaſant ſur la Muſique,
De Docteurs & de Jeannotins;
C'eſt à la transfuge Thalie,
Au goût sûr, aux talens ſi vrais,
De la Raiſon cachant les traits
Sous les grelots de la Folie,
Que ma Muſe, en riant, dédie
Ses petits vers, & ſes regrets,
Fort loin du ton de l'Elégie.
OUI, Dangeville, à tes côtés,
Je me ſauve & me refugie;
J'y reviens chercher ce génie,
Décent, même en ſes libertés,

Les piquantes naïvetés
De la bonne plaisanterie,
Ces jeux que nous avons quittés
Pour la sale bouffonnerie,
De l'art tous ces secrets cachés,
Et les Amours & la saillie
Par le gros rire effarouchés.
Il fait beau voir, changeant de style,
Corrompant la langue des Dieux,
Momus, sous le béguin de Gille,
Pour la Foire oublier les Cieux!
Ce bon Public est un peu bête;
De la disette des talens
Il se plaint, lorsqu'en même tems,
Dans leur essor il les arrête!
Vague, inconséquent, inhumain,
Au hasard il prône ou déprime,
Jouet d'un vertige incertain!
Aujourd'hui, sans honte, il opprime
Ce qu'il exaltera demain.
Dupe de son propre délire,
Il n'est constant qu'à s'égarer;
Le fait-on pleurer? il veut rire;
Le fait-on rire? il veut pleurer:
Il dégrade ce qu'il admire.
Dans son caprice injurieux,
Il sifflera même Corneille.
Cinna lui paroît ennuyeux;

Brisard l'endort, Jeannot l'éveille.
Tel certain Peuple furieux,
D'humeur à la nôtre pareille,
Fustigeoit, en grondant, les Dieux
Qu'il avoit encensés la veille.
  Par un charme victorieux,
Toi seule, aimable Daugeville,
As su dompter l'hydre indocile,
Et l'assujettir à tes jeux.
Ce triste vieillard qui moissonne,
Et qui s'envole sans retour,
Quittant, pour rassurer l'Amour,
Cette longue faulx qui l'étonne,
Gai, serein, enfant à son tour,
Tresse des fleurs pour ta couronne:
Celles-là vivront plus d'un jour;
Le Printems, vainqueur de Pomone,
Habite à jamais ton séjour:
Les grands talens n'ont point d'automne.



COUP-D'ŒIL D'UN ANGLOIS.

Oh ! que Saint-James, mes amis,
Offre un ſpectacle magnifique !
De nos Milords penſeurs dans leur Spleen affermis,
J'ai vu le lourd eſſaim qui ſe croit politique,
Aller, venir, bâiller, & comme ailleurs ſoumis
A l'étiquette deſpotique.
J'ai vu dans ces jours renommés
De courſes, de défis, à l'Etat néceſſaires,
Sur des chevaux très-eſtimés,
Des hommes qui ne l'étoient gueres.
J'ai vu des citoyens par des Lords opprimés ;
J'ai vu d'importans perſonnages,
D'un eſprit éminent, d'un mérite éprouvé,
En courtiſans profonds & ſages,
Epier l'heure du levé ;
Puis, libres de ce ſoin, toute affaire ceſſante,
Juſques au ſoir, ſentir la volupté
Et la néceſſité preſſante
D'arriver juſte au débotté,
D'obtenir un ſeul mot, fût-il une épigramme !
Quelque demi-regard, un ſourire ébauché,
Et dès ce moment-là, jurant au fond de l'ame,
De ne pas manquer au couché.

IMITATION
DE PRIOR.

Enchanteresse que vous êtes,
Nymphe & Sylphide tour-à-tour,
Dites-moi donc comment vous faites
Pour peindre & pour braver l'amour?
Tout en vous l'annonce & l'inspire;
Ce Dieu que j'aime, que je hais,
S'entend avec vous pour me nuire;
Il vous révéla ses secrets,
Et vous arma de son sourire.
Quand vous marchez, dans vos habits
C'est lui qui murmure & se joue;
Vos rubans, c'est lui qui les noue;
Il se cache dans tous leurs plis.
Il se compose un dais mobile
Avec ce panache flottant,
De ses jeux emblême fragile,
Qu'il embellit, en l'agitant.
C'est-là qu'à l'afût pour surprendre,
Il tend ces dangereux filets,
Où tant de cœurs viennent se prendre;
C'est-là qu'il aiguise ces traits,

Dont vous avez su vous défendre.
Fier & jaloux de vos attraits,
Par-tout on le voit sur vos traces ;
Il y folâtre avec les Grâces,
Il y sourit avec succès.
Votre caprice est-il d'écrire ?
L'Enfant est là, prêt à dicter ;
Et dès qu'on vous entend chanter,
On croit que c'est lui qui soupire.
Il est dans vos yeux, à vos pieds :
Les talens, qu'en vous on admire,
Sont des amours multipliés.
Pourquoi donc par l'indifférence
Payer ses dons, & son ardeur ?
Vous le condamnez au malheur,
Vous le privez de l'espérance.
Prenez-y garde. A ses desirs
Epargnez ces vives alarmes,
Et retenez-le pour vos charmes,
Si ce n'est pas pour vos plaisirs.



L'INGRAT,

OU

L'ARCHONTE ET LE VIEIL ATHÉNIEN,

CONTE IMITÉ DE MARTIAL.

DANS un ancien conteur, qui passoit pour un sage,
J'ai lu qu'un vieil Athénien,
Avec certain Archonte, esprit dur & sauvage,
Eut autrefois cet entretien :
Ariste, m'a-t-on dit, t'a prouvé sa tendresse ;
Son indulgente main guida tes premiers ans,
Et sans doute son nom est cher à ta jeunesse ;
Les bienfaits sont des nœuds que serre encor le tems.
Sois heureux, mais sois bon ; des services d'Ariste,
Garde un souvenir éternel.
— Qui ! moi ! m'en préserve le Ciel !
Pour qui donc me prends-tu, mon pauvre moraliste ?
Je le hais, Dieu merci ! — Tu le hais, lui, cruel !
— Lui-même. — Ah ! Dieu, l'ingrat ! — L'ingratitude est
bonne :
De très-honnêtes gens s'en sont très-bien trouvés.
— Les propos ? — Eh ! qu'importe à qui les a bravés ?
— Les Loix ? — Ce vieux mot-là ne fait peur à personne
— Les faits ? — Je les nierai. — Tes discours — étoient feints,

— Tes promesses. — Du vent. — Tes beaux dehors. —
Grimace.
—Rien ne peut te dompter ? — J'ai rompu tous les freins.
— Tu seras accablé ! — J'en aurai plus d'audace.
—Monstre, & ta conscience? —Elle est en plein sommeil.
— Il se peut que ton cœur échappe à ses supplices ?
— Je l'endors à force de vices.
—Ah! malheureux ! crains l'horreur du réveil.

EPITAPHE

DE M. HELVÉTIUS.

Bienfaiteur délicat, riche sans étalage,
Pere tendre, ami généreux,
Au sein de l'opulence il eut les mœurs d'un sage,
Et son or lui servit à faire des heureux.
Mais vers le déclin de son âge,
Des vices de son tems la désolante image
Vint le blesser d'un trait si douloureux,
Qu'au delà des rivages sombres
Entre Platon & Lucrèce attendu,
Doucement il est descendu
Chercher des vertus chez les ombres.

LA FABLE RÉALISÉE.

JADIS, dans la belle Idalie,
Fuyant la froide majeſté,
Et la grave étiquette, & l'ennui concerté,
Et l'aſſoupiſſante ambroiſie,
Les plus aimables Dieux, en petit comité,
S'abandonnoient à la gaîté,
Préféroient à la ſymmétrie
De l'auguſte formalité,
La douce irrégularité
De la riante fantaiſie;
Et, charmant les humains ſous un maſque emprunté,
Jouoient entr'eux la comédie.
C'étoit par le talent, la grace & la ſaillie,
Qu'ils prouvoient leur divinité.
On laiſſoit à la jeune Flore
Les rôles ſéduiſans, ſenſibles, délicats:
Sa voix à chaque mot prêtoit un doux appas;
Dans ſon ſilence même, on l'écoutoit encore,
Et les Zéphirs ne ſouffloient pas.
Les rôles gais, plaiſans, marquant un caractère,
D'un air victorieux, Mars les repréſentoit;
Au ridicule il déclaroit la guerre;
Sur ſes rivaux encor, c'eſt lui qui l'emportoit;

Même à travers les jeux, son ardeur éclatoit;
Et de sa palme militaire,
Sous celle de Momus, quelque feuille échappoit.
En changeant de plaisirs, il changeoit de conquêtes.
Grâce aux divers talens, nul emploi ne restoit,
Pas même celui des Coquettes :
Les rôles sérieux, Pallas s'en acquittoit,
Et Vénus jouoit les Soubrettes....

« Des Dieux transformés en Acteurs!
» Allons, rien n'est moins vraisemblable, »
Vont s'écrier quelques sombres Censeurs....
Je ne sais si c'est une Fable:
Mais, moi, j'ai vu, j'étois bien recueilli,
Une métamorphose exactement semblable
Sous le beau Ciel de Chantilly.
Un autre Olympe y semble éclorre,
Et l'Art par la Nature y paroît secondé.
En voyant Monaco, c'est Vénus qu'on implore;
L'œil aisément se trompe entre Bourbon & Flore,
Et le Mars d'autrefois, de nos jours est Condé.



TRADUCTION

PRESQUE LITTÉRALE

D'un Fragment d'une Satyre de Lucilius.

QUEL fiècle! quels excès! quelle aveugle licence!
La Nobleffe vendue à l'or du Plébéïen!
L'art glacé du Sophifte étouffant l'éloquence!
Des Raifonneurs en foule & pas un Citoyen!
L'un de Thémis en pleurs a brifé la balance:
L'autre, au blâme endurci, bravant tout, n'aimant rien,
Etale effrontément fa coupable opulence.
Le fafte a de l'Etat féché les réfervoirs:
Le Palais de Poppée infulte à nos miféres;
L'Amour a fon trafic, & Vénus, fes comptoirs:
La Toilette d'Albine eft un Bureau d'affaires.
Tout eft vil ou cruel, l'égoïfme s'étend;
L'ufure, au front d'airain, fort de fes noirs repaires,
Et le Guerrier lui-même a les mœurs du Traitant.
PEINDRAI-JE & nos befoins & nos plaifirs factices,
Les crimes enfantés par l'abus du pouvoir;
L'audacieufe intrigue affiégeant les comices;
Des Augures trompeurs profanant l'encenfoir;
D'imbécilles tyrans, dont nos Dieux font complices,
Et de jeunes Romains notre dernier efpoir,
De molleffe hébêtés, ou vieillis dans les vices?
O POURQUOI fuis-je né dans ces jours malheureux?

Pleurons, Amis, pleurons nos maux & nos injures;
De nos proscriptions l'attentat douloureux;
Rome, hélas! enfonçant le fer dans ses blessures;
Et, la hache à la main, le despotisme affreux,
A ce Peuple abattu défendant les murmures.
Pleurons l'oubli des loix & le mépris des mœurs,
Les progrès menaçans d'une fausse sagesse,
Le rapide déclin des Arts consolateurs,
L'indigence qui naît du sein de la richesse,
Et tous les sentimens éteints dans tous les cœurs.
J'ai vu nos légions, parjures à la gloire,
Se laisser sans combat enlever la victoire :
J'ai vu nos Ports déserts languir dans l'abandon;
J'ai vu le Laboureur écrasé de subsides,
Sacrifiant sa vie à des Maîtres avides,
Consumé par la faim, mourir sur la moisson.
J'ai vu des Proconsuls la débauche effrénée,
Dévorer en un jour les trésors d'une année :
Et, tandis qu'auprès d'eux leurs lâches complaisans,
De la bassesse active épuisant l'industrie,
Ranimoit les langueurs de leur ame flétrie;
Tandis qu'à leurs festins faisant fumer l'encens,
Ils leur versoient dans l'or le sang de la Patrie;
J'ai vu de vieux Soldats, à vivre condamnés,
Traîner dans le besoin leurs jours infortunés :
Je les ai vus, fuyant une pitié frivole,
Ne confier leurs pleurs qu'aux murs du Capitole,
Baiser en soupirant l'Urne de nos Héros,
Et chercher Rome encore autour de leurs tombeaux.

LES BAISERS COMPTÉS.

Sous ces tilleuls qui nous prêtent leur ombre,
Tu me promis cent baisers l'autre jour ;
Tu me les a donnés, mais sans passer leur nombre ;
Eh ! quel nombre, dis-moi, peut suffire à l'Amour ?
Lorsque Cérès enrichit la Nature,
Sait-elle donc, trop avare Thaïs,
Le compte de tous les épis
Dont elle orne sa chevelure ?
Flore au hasard va semant ses bouquets,
Ces moissons de parfums sur son passage écloses ;
Et Zéphir ne tient point registre pour les roses
Qu'il fait naître dans nos bosquets.
Du haut de la brillante voûte,
Lorsque l'onde du Ciel s'épanche dans nos champs,
Distille-t-elle goutte à goutte ?
Jupiter quelquefois la verse par torrens ;
Et sur la plaine reposée
Quand l'Aurore aux douces couleurs,
Laisse onduler ses rayons bienfaiteurs ;
Dans ses présens froide & symmétrisée,
La voit-on mesurer aux fleurs
L'émail transparent de ses pleurs

Et les perles de la rosée ?
Et les biens & les maux, les Dieux sur l'Univers
Répandent tout avec largesse ;
Et toi, Thaïs, qui nous peins la Déesse
Qu'une conque d'azur promène sur les mers,
Ainsi que les faveurs tu bornes la tendresse !
L'Enfant aîlé te combla tour-à-tour
De tous ses dons, & ta froideur le blesse !
Et c'est Thaïs qui compte avec l'Amour !
Ah! cruelle, ai-je donc calculé mes alarmes,
Et mes tourmens & mes soupirs ?
Ah! compte donc les maux, en comptant les plaisirs.
Mais vas ; confondons tout, les baisers & les larmes.
Viens ; laisse-moi dévorer tes beautés ;
Viens, ne m'afflige plus par tes refus coupables,
Et donne-moi des baisers innombrables
Pour tant de pleurs... que je n'ai pas comptés.

LE SÉNAT DES AIGLES.

ALLÉGORIE.

Hors le bon emploi du moment
Rien n'eſt ſolide ſur la terre :
Le plus bel établiſſement
Se détruit à la longue, ou du moins, dégénère.
Ce qui fut un temple autrefois,
N'eſt de nos jours qu'une guinguette :
Ce Peuple que Tarquin ne put ſoumettre aux Rois,
Un Dictateur le mène à la baguette. . . . .
Chut !... au bon tems paſſé qui vaut bien le nouveau,
Jadis les Aigles s'avisèrent
D'être en Corps réunis : le projet parut beau !
Foi d'Aigle même, ils ſe jurèrent
D'exclure, ſans pitié, tout ſubalterne Oiſeau ;
Il falloit, pour entrer, un titre légitime,
Nommer, produire ſes Ayeux ;
Des plus hauts monts franchir la cîme ;
Affronter les éclairs ſous un ciel orageux,
Sonder des feux du jour l'éblouiſſant abîme,
Et d'un œil intrépide enviſager les Cieux.
Pendant un ſiècle, on fut incorruptible ;
Un ſiècle ! c'eſt beaucoup : quel Corps, chez les humains
Pendant ce tems eſt infaillible ?

Mais, tout s'use & périt ; c'est la loi des destins.
Le Sénat, par degrés, devint moins inflexible.
Un Sénateur, un jour, proposa le Milan,
Oiseau d'honneur, dit-il, hardi pour entreprendre :
Si nous avions la guerre, il sauroit nous défendre ;
Vous connoissez sa force & son rapide élan.
Choix politique ! Il passe. Après quelques années,
Certain Aigle, ami d'un Furet,
Voulant qu'il partageât ses belles destinées,
Pressentit le Sénat sur le nouveau sujet.
D'abord, on le traita d'ennemi domestique,
Et de brouillon qui vouloit tout gâter :
Unanime refus : mais il ose insister ;
S'il est, dit-il, quelque sourde pratique,
Frère Furet, de courir, de troter,
Et surement de l'éventer
Au profit de la République,
Il faut des gens qui sachent fureter ;
Et de mon protégé le talent est unique,
Pour tout voir, tout entendre, & pour tout rapporter :
A ce discours, plus de réplique ;
Le Candidat se glisse, il en fallut tâter.
La Corneile, la Pie, ou de semblables gaupes,
Avec des Protecteurs eurent aussi leur tour,
Et, parmi des Oiseaux faits pour l'eclat du jour,
On reçut à la fin, devinez qui ? . . . des Taupes.

HYPARCHUS.

ALLÉGORIE. 1774.

PISISTRATE expiroit, & le peuple d'Athènes
Du Royaume agité par divers intérêts,
A son fils Hyparchus abandonnoit les rênes.
Quoiqu'à peine il comptât quatre lustres complets,
Il étoit bienfaisant, il aimoit la justice.
Son cœur formoit déjà mille utiles projets :
Mais l'art de gouverner veut un long exercice.
Il falloit subvenir aux besoins du moment,
Des méchans en crédit anéantir les trames ;
Sans aigrir les esprits, réformer brusquement,
Des Ministres des Dieux concilier les ames,
Faire espérer le Peuple, avoir pour soi les femmes
Dont l'avis influoit dans son Gouvernement ;
Il falloit débrouiller le chaos des affaires,
Des Vautours de l'Etat rogner un peu les serres ;
Discerner les cœurs vrais des cœurs intéressés,
Chercher, & recueillir dans un dédale immense
Les germes de bonheur qu'on avoit dispersés ;
Ces travaux ont souvent effrayé la prudence,
Et les plus clairvoyans y sont embarrassés.

En ces jours orageux, on parloit dans la Grèce
D'un Philosophe aimable, oublié par le tems.

Téos avec orgueil célébroit ſes talens,
Son Luth harmonieux, préſent de la molleſſe,
Son paiſible abandon, & ſes goûts nonchalans,
Et ſes riants écrits, dictés par la ſageſſe.
Cet ami d'Apollon, loin des Cirques vantés,
De leurs plaiſirs ſi faux, de leurs pompes ſi vaines,
Aſſis dans ſes boſquets, auprès de ſes fontaines,
Cultivoit les vertus au ſein des voluptés,
Et laiſſoit la fortune aux intrigans d'Athènes.
VOILA, dit Hyparchus, le conſeil que je veux.
Je ne ſouffrirai point, quoi que ma Cour me diſe,
Qu'un méchant me corrompe ou qu'un pédant m'inſtruiſe.
Je deſire un Mentor, qu'environnent les jeux,
Qui, malgré ſa ſcience, ait l'eſprit d'être heureux,
Et par un doux chemin au bonheur me conduiſe.
Partez, obéiſſez, cherchez Anacréon :
On a de trop d'ennuis fatigué mon enfance ;
Je veux qu'avec adreſſe égayant la leçon,
Et cette gravité qui ſuit l'expérience,
Un Sage, en raiſonnant, faſſe aimer la raiſon.
DES Galères déjà ſur les flots ſont lancées.
Hyparchus a remis des lettres de ſa main.
Au Chantre de Téos elles ſont adreſſées ;
Il l'invite en Ami, bien plus qu'en Souverain.
On aborde, on s'empreſſe, on le découvre enfin,
Couché tranquillement à l'ombre d'une treille,
Laiſſant tomber des fleurs de ſa débile main,
Le front enluminé d'une couleur vermeille,
Peignant un cœur joyeux dans un ſommeil ſerein.

Les Zéphirs qu'enchaînoient ces rives fortunées,
Agitoient ses cheveux blanchis par les années.
Près de lui s'exhaloient les parfums les plus doux ;
Les oiseaux de ses bois suspendoient leur ramage,
De sa félicité tout retraçoit l'image,
Et le plus heureux Prince en eût été jaloux.

Il s'éveille, on accourt, il lit... Est-ce un mensonge?
D'où me vient cet écrit? quel est cet appareil,
Dit-il? Sous ces berceaux je me livre au sommeil,
J'y retrouve un plaisir dans la douceur d'un songe,
Et la faveur d'un Roi m'attendoit au réveil!
Hyparchus est aimable; Hyparchus m'intéresse.
Monarque & Citoyen, il est sacré pour moi.
Allons, il faut le voir, l'humanité m'en presse;
Il faut, mettant ma gloire à lui prouver ma foi,
Par ce brillant exil honorer ma vieillesse,
Et faire mille heureux, en conseillant un Roi.

Dans ces réflexions quelque tems immobile,
Il se décide & part: l'Amitié dans ses bras
Le retient, l'attendrit, & ne le fléchit pas.
Les reproches sont vains & la plainte est stérile.
Mais, cachant la douleur qui le suivra toujours,
Il tourne encor les yeux vers ce charmant asyle,
Solitaire témoin de ses longues amours;
Le calme est sur son front, son cœur n'est pas tranquille,
Et, risquant à regret un reste de beaux jours,
Il s'arrache au bonheur, dans l'espoir d'être utile.

Le Vaisseau qui le porte est couronné de fleurs.
Respectant le destin d'une tête chérie,

Les flots, à peine émus par les vents protecteurs,
S'ouvrent facilement sous la main des rameurs :
Sous un autre Arion la mer est applanie.
D'Athènes qui l'attend il va combler les vœux.
Vers lui le peuple vole, Hyparchus le dévance.
Venez, dit-il, venez, Sage voluptueux,
Mon guide, mon appui, ma plus chère espérance,
Liguons-nous pour le bien, & gouvernons tous deux.
ANACRÉON surpris entre ses bras s'élance ;
Mais enfin ce Nestor du Pinde & de Paphos,
Revenu de son trouble après un long silence,
Sourit à son Elève, & lui parle en ces mots :
PRINCE, jusqu'à présent, j'ai, ne vous en déplaise,
Vécu dans mes jardins, bien plus que dans les Cours.
J'aime beaucoup les lieux où l'on pense à son aise,
Où l'on trompe l'Envie en cachant ses amours ;
Car je conserve encor les erreurs du bel âge :
J'ai de l'aveugle Dieu retenu le bandeau ;
Le cœur ne vieillit point ainsi que le visage,
Et des illusions l'essaim jeune & volage
Me suit sur le penchant qui m'entraîne au tombeau.
DU Trône & de ses Loix j'ai peu d'intelligence,
Mais je suis sans parti, sans intérêt, sans fard :
Le zèle près de vous tient lieu de connoissance,
Et j'aime un jeune Roi qui consulte un Vieillard.
Causons : l'art de régner qui paroît si terrible,
N'est que l'art, selon moi, d'être juste & sensible.
Un Monarque est un père, ou veut le devenir.
Prompt à récompenser, il est lent à punir,

Et, ne pouvant tout voir, tout juger par lui-même,
Contraint de partager le poids du Diadême,
Une de ses vertus est de savoir choisir. . . . .
C'est celle de votre âge, & je vous la conseille.
Promettez-moi de fuir ces mortels caressans
Qui des molles vapeurs d'un délicat encens
Offusquent par degré la Vertu qui sommeille;
Si la vôtre s'endort. . . . le Peuple a cent Tyrans.
Cher Prince, aimez le Peuple; allégez sa misère.
Un Sage veut le bien, les Rois doivent le faire.
Fêtez les Citoyens plus que les Courtisans.
Téos vous le dira, je ne suis point févère:
Mais je ne voudrois pas qu'on flétrît des penchans
Qui promettent en vous du bonheur à la terre.
A de tranquilles soins consacrez vos beaux jours.
Evitez, s'il se peut, les horreurs de la guerre.
Injuste ou légitime, on en souffre toujours:
J'aime bien mieux les jeux des doctes immortelles.
Environnez leurs fronts des palmes de la paix;
Secondez leurs travaux, protégez leurs succès,
Et l'austère avenir, prononçant après elles,
Vous ceindra d'un laurier qui ne mourra jamais.
Nous autres Chansonniers, que par fois on dédaigne,
Nous avons notre prix, vainement disputé.
Brillans avant-coureurs de l'immortalité,
Il faut qu'on nous chérisse, ou du moins qu'on nous craigne;
Et l'écho de nos voix, quand nous parlons d'un règne,
Répond & retentit dans la postérité.
Ouvrez donc aux neuf Sœurs des abris tutélaires,

Encouragez leur zèle à des progrès nouveaux,
Et croyez qu'en dépit de vos nobles chimères,
On n'a point de plaisir à régner sur des sots.
Sur un front de vingt ans illustrez la Couronne,
Puisez dans votre cœur les maximes du Trône;
La triste expérience endurcit trop souvent.
L'instinct seul des vertus conduit mieux la jeunesse
Que des préceptes vains, emportés par le vent.
La sensibilité fait plus que la sagesse.....
Mais sur-tout, soyez gai; c'est un de mes desirs.
Le méchant ne rit point; tous les tyrans sont tristes.
De ces infortunés pourquoi grossir les listes?
Loin de moi la grandeur qui défend les plaisirs!
O Rois, que je vous plains! le dégoût vous dévore:
Il se traîne avec vous au fond de vos Palais;
Il vous rend importun l'éclat qui vous décore.
Ce monstre à vos côtés vient s'asseoir sous le dais;
Dans le sein de l'Amour il vous poursuit encore.....
Voulez-vous un plaisir qui ne s'use jamais,
Un moyen d'être heureux, une volupté pure?
Surprenez l'indigence en ses réduits secrets;
Si le Peuple s'est plaint, appaisez son murmure;
Qu'il renaisse au bonheur, en comptant vos bienfaits.
N'en croyez pas des Cours la brillante imposture;
Pour le mieux secourir, voyez l'homme de près,
Et, vous créant un cœur digne de vos Sujets,
Que la tendre pitié vous rende à la nature.
L'INSENSIBLE étiquette est la mort des vertus.
Son Code assoupissant, sa puérile étude

Livrent l'ame aux langueurs de la froide habitude,
Et glacent les esprits sous son joug abattus.
Mais on dit qu'en ces lieux votre épouse adorée
Veut, quoique Souveraine, agir plus librement,
De ce joug monotone être enfin délivrée,
Echapper au costume, & rire impunément.
J'approuve son projet, j'aime sa fantaisie.
On va donc nous prouver qu'on peut régner gaîment!
Le Ciel n'exige pas qu'une Reine s'ennuie,
Sur-tout lorsqu'elle est jeune, & lorsqu'elle est jolie.
Le Ciel, j'en suis très-sûr, en ordonne autrement.
Il pardonne aux Sujets quelques grains de folie,
Et, même aux Majestés, il permet l'enjouement.
Je veux vous voir tous deux, malgré le Diadême,
Heureux, indépendans, enviés par moi-même,
Connoître enfin le prix & l'emploi du moment....
J'irai reprendre alors mes couronnes de roses;
Retrouver mes gâzons, plus frais que vos sophas;
Des festins où je règne articuler les clauses,
Régir en badinant mes paisibles Etats.
Qu'attendrois-je de plus aux bornes de ma vie?
De pampres couronné, je brave le trépas.
Une ivresse éternelle est ma Philosophie.
J'ai du vin grec très-vieux, une très-jeune amie,
Des bocages, des fleurs « . . . Il ne poursuivit pas.

Dans cet instant marqué la Cour impatiente
Vint fêter ce Vieillard, aimable en ses leçons,
Qui savoit égayer sa morale éloquente,
Et se fit nommer Sage, en faisant des chansons.

A M. LE MARÉCHAL
DE RICHELIEU.

ENTRE les palmes de Mahon,
Pour vous ſeul reverdit encore
La couronne d'Anacréon;
Et, ſans vieillir comme Titon,
Vous fêtez bien plus d'une Aurore.
Votre automne eſt un long printems.
Vous cueillez à tous les inſtans
Les fleurs du matin de la vie,
Et l'Amour amuſe le Tems,
Pour qu'à jamais il vous oublie.
Ah! conſervez ces goûts charmans,
Cette aimable Philoſophie,
Cette fleur de galanterie
Qui vaut bien les beaux ſentimens
De la gothique Bergerie;
Rendez Ovide à ma patrie,
Et laiſſez un code aux Amans;
Déſolez, enchantez nos Belles;
Et puiſſiez-vous, grondé par elles,
Entendre encore après cent ans
Tout ce qu'on dit aux infidèles!



L'IRRÉSOLUTION.

C'EN eſt fait! allons, je me rends;
Zélis, aura la préférence.
Oui, j'aime ſes grands yeux mourans,
Et ſa naïve négligence.
Que ſes regards ſont éloquens!
Ils donnent de l'ame au ſilence,
Et Glycère, & ſes dix-ſept ans
Ne ſont plus rien dans la balance....
Mais la friponne, quand j'y penſe,
A des attraits bien ſéduiſans!
Quel babil! quelle extravagance!
Comme elle rit de ſes ſermens!
Zélis eſt belle, Zélis penſe,
Et cela doit intéreſſer:
Glycère a plus; ſa pétulance
Jamais ne l'expoſe à penſer.
Cependant, je ne puis le taire,
Zélis ſourit bien tendrement!
Mais l'autre, hélas! me déſeſpère,
Et me déſole ſi gaîment!
Je lui ſais gré de ma colère,
Et peut-être de mon tourment.
Il faut donc adorer Glycère!....

Mais Zélis a tant de vertus ! . . . .
Mais l'autre a de si jolis vices ! . . .
L'une a des charmes ingénus,
L'autre plaît par ses artifices.
Zélis, exempte d'injustices,
A l'esprit égal & constant. . . .
Glycère change à chaque instant :
N'est-ce donc rien que des caprices ?
Ah ! c'est trop : Zélis a des mœurs,
Et je dois tout quitter pour elle :
Mais, plus maligne que cruelle,
Glycère affecte des rigueurs. . . .
Cela distrait un cœur fidèle.
Dans la crise de ces combats,
Que résoudre enfin, & que faire ?
Oui, oui, pour sortir d'embarras,
Commençons par avoir Glycère.
Et toi, Zélis, que je préfère,
Contre moi ne vas point t'armer :
Je me dépêche de lui plaire,
Pour ne plus songer qu'à t'aimer.



A M. LE CHEVALIER DE***

Je touche à mes derniers inſtans :
L'ardente sève de la vie
Ne circule plus dans mes ſens ;
Juge de mes malheurs, juge de mes tourmens !
Hélas ! ſans douce rêverie,
Je vois renaître le printems ;
La terre vainement plus riante & plus belle,
Etale à mes regards ſa parure nouvelle :
Tout recommence à vivre, & tout eſt mort pour moi.
Du Nocher infernal la ſombre voix m'appelle ;
Le chant même de Philomèle
Ne m'inſpire que de l'effroi.
Mais les ſons de ta voix ſuſpendent mon martyre.
De Tibule tendre rival,
Je n'ai pas tout perdu, tout ne va point ſi mal :
Un ami me conſole au moment où j'expire.
Quand l'homme a parcouru ſon cercle limité,
Ciel ! avec quel éclat, à ſon heure dernière,
Se préſente la vérité !
C'eſt du fond du tombeau que cette Déïté
Fait jaillir toute ſa lumière.
Sur ce globe, entre nous, quels ſoins m'ont occupé !
Long-tems j'eus le malheur de croire,
(Et je fus comme un autre, à ce piège attrapé)

Qu'on n'étoit ici-bas heureux que par la gloire.
D'abord je fis des Madrigaux
A-peu-près pour toutes les Belles ;
Armé de ces frippons, je courus les ruelles :
J'y trouvai de certains rivaux,
Moins profonds dans ces bagatelles,
Qui jouirent souvent du fruit de mes travaux.
Bientôt on me vit sur la Scène,
Tantôt couronnant de cyprès
Le front sanglant de Melpomène ;
Tantôt de la folie humaine
Ebauchant de légers portraits.
Dans sa gaîté plus que folâtre,
Avec quelque rigueur le Public m'a traité.
Je l'avois peut-être irrité
Par mon ardeur opiniâtre,
Par mon goût scandaleux pour l'immortalité ;
Mais je le remercie avec sincérité,
En quittant un plus grand théâtre.
Qu'avois-je à faire de courir
Cette carrière affreuse, où la haine & l'envie
Flétrissent les lauriers qu'on s'apprête à cueillir
Excepté les momens où je chantai Délie,
La seule que j'ai dû chérir,
Excepté les momens consacrés au plaisir,
Que j'en ai perdu dans ma vie !
Je sens plus que jamais que vivre c'est jouir :
Devois-je n'adopter cette philosophie
Qu'à l'instant où je vais mourir ?

Ami, garde-toi bien de suivre mon exemple :
Tes pinceaux tendres & brillans,
Au sommet d'Hélicon, doivent t'ouvrir le Temple
Où l'Immortalité couronne les talens.
Du ciel tu reçus en partage
Cette facilité, don funeste & charmant,
Qui trop souvent, hélas ! d'un Poëte volage
Fait le plaisir & le tourment.
Crains cette perfide Sirène ;
Vers des écueils cachés, tôt ou tard elle entraîne ;
Les pleurs & les regrets sont alors superflus.
Polis tes vers long-tems : des vers faits avec peine,
Avec plaisir sont toujours lus.
Adieu ! Qu'il est cruel, ce mot que je prononce !
Ma fin s'approche, tout l'annonce ;
Hélas ! & cet adieu peut-être est le dernier ;
Peut-être, quand tes yeux liront ces caractères,
Les miens seront fermés à la clarté du jour,
Et ton ami, peut-être, au ténébreux séjour,
Aura joint l'ombre de ses peres.



MES ERREURS.

PAUVRES Muses, que je vous plains !
Les teintes sombres de la Haine
Ont défiguré vos jardins,
Et noirci votre eau d'Hyppocrène.
Faut-il vous fuir ? Ciel ! que j'en veux
A ma Janséniste de Tante !
Emporté par mes premiers vœux,
Je méditois un vol heureux
Vers une gloire plus brillante.
Vous, toujours présens à mon cœur,
Héros que Vénus favorise, (*)
Et dont elle aime la valeur,
Parmi vous règnent la franchise,
La loyauté, la bonne humeur.
L'amitié, l'amour & l'honneur,
Telle est, je crois, votre devise.
Ma vieille Tante s'en moqua,
Et, de par Quesnel, me damna.
J'étois sous sa tutelle austère :
Il fallut subir ses décrets,
Et quitter l'école guerrière

(*) *L'Auteur avoit été Mousquetaire.*

Que

Que me rappellent mes regrets.
Adieu mes belliqueux projets !
Adieu la palme militaire,
Et mes combats & mes succès !
Force invisible ! ô providence !
Quels sont tes décrets absolus !
Peut-être, sans Jansénius,
J'eusse été Maréchal de France.

Tous mes beaux rêves disparus,
L'ame vuide & désoccupée,
Je reportois un œil confus
Sur toute ma gloire échappée :
Mes vœux flottoient irrésolus.
Des camps transfuge involontaire,
L'honneur encor me rappelloit ;
Le myrte ne me flattoit guère :
C'est un laurier qu'il me falloit.

Tout-a-coup, sous un Ciel perfide
D'où jaillissent mille rayons,
Je vois resplendir les beaux noms
Et de Sophocle & d'Euripide.
Gravés par le burin d'un Dieu,
Dans un cadre qui s'illumine,
Je vois briller en traits de feu,
Ceux de Corneille & de Racine.
La tranquille immortalité,
Au-dessus de ces noms célèbres,
Planoit avec sérénité,
Et, versant des flots de clarté,

Chassoit les augustes ténèbres
Qui couvrent la postérité.

Entouré de tous les prestiges,
Eclos d'un esprit enflammé,
Je ressens les premiers vertiges;
D'un poignard mon bras est armé;
Ma tête enfante des prodiges,
Et voilà mon cœur allumé.
Dans mon cabinet solitaire,
Je soupire en sons cadencés,
J'évoque des mânes glacés,
Et je leur donne un caractère.
J'habille un spectre de lambeaux;
Il perce une longue enfilade
De voûtes sombres, de flambeaux,
Et vient tout exprès des tombeaux,
Pour débiter une tirade,
Et faire peur à mon héros.
J'ordonne : un ouragan s'élève;
Les vents font bouillonner les eaux;
L'éclair part, le nuage crève :
L'abîme engloutit les vaisseaux.
Hélas! rien n'échappe à l'orage,
Si ce n'est un Prince charmant,
Qui, plein d'amour & de courage,
Traverse l'humide élément,
Et, tout transi, vient à la nage,
Pour réchauffer mon dénoûment.

On affiche le phénomène,

Et c'est alors que par degrés,
La raison enfin me ramène,
Et parle à mes sens égarés.
A mes yeux que la foudre éclaire,
Déjà se couvre d'un brouillard,
Cette éblouissante atmosphère,
Ce pur océan de lumière,
D'où les Maîtres fameux de l'art
Lancent leurs rayons sur la terre.
Au lieu de jardins couronnés
Par les palmes les plus fleuries,
Je vois des bords abandonnés,
Où mille serpens déchaînés
Sifflent à travers des orties;
Je vois des guirlandes flétries,
Quelques lauriers infortunés,
Que se disputent des Furies,
Et de leur souffle empoisonnés.

FRAPPÉ de cette horrible image,
Battu des flots, triste & rêveur,
J'errois seul le long du rivage:
Soudain, s'échappant d'un nuage,
Une Muse, au ton séducteur,
Se présente sur mon passage.
« Fuis, me dit-elle: pour jamais
» Quitte les hauteurs du Parnasse;
» Mais prends la clef de ses bosquets,
» Que je fis planter pour Horace. »

JE crus la Muse, & m'enfonçai

Sous ces myſtérieux ombrages,
Où l'on revoit encor tracé
Le nom des plus aimables Sages.
Cherchant dans ce paiſible lieu
La route la plus détournée,
Sous les regards même du Dieu,
Je ramaſſois, de ſon aveu,
Quelque fleurette abandonnée
Ou par Chapelle, ou par Chaulieu.
Ce calme, hélas! ne dura guères:
Jaloux de ma ſécurité,
Bientôt on vint de tout côté
Flétrir les roſes éphémères,
Dont je couronnois la Beauté.
Au lieu des paiſibles Bergères,
Compagnes de ma liberté,
Je vis mon aſyle agité
Par les Bacchantes littéraires,
Qui vinrent troubler les myſtères
Du Dieu charmant que j'ai chanté.
Moins ſenſible, on devient plus ſage.
Las d'être ainſi perſécuté,
Je me ſauvai par la gaîté,
Et quelques mots de perſifflage.
Dans les frivolités d'uſage,
J'égarai mes vœux étourdis;
Je fus amoureux & volage;
On me trompa, je le rendis.
A nos mœurs pliant mon génie,

Au hafard promenant ma foi,
Je fis fonner autour de moi
Tous les grelots de la folie.
Des amateurs les plus hupés,
Je bravai les ligues fecrettes,
Et la juftice des toilettes,
Et l'anathême des foupés.
Je fis des Drames lamentables,
Des Vers malins, des Madrigaux,
Et des Epîtres fort coupables,
Où j'ôtois le mafque à des fots,
Affurément très-refpectables.
Nouvelles amours, Vers nouveaux:
De mes jours c'étoit le fyftême,
Et j'avois un plaifir extrême
A me moquer de mes travaux.
Qu'il eft infenfé, qu'il eft dupe,
Celui qu'attrifte fon talent!
Tant qu'il amufe, il eft charmant:
Il perd fon prix, dès qu'il occupe.

Quels attraits a donc ce vain bruit
Que l'on appelle Renommée?
Ah! trop fouvent cette fumée
Egare ceux qu'elle féduit.
Un Citoyen époux & père,
Difoit un jour avec regret:
Jufqu'à préfent je n'ai rien fait,
Et j'avance dans ma carrière;
Mon fiècle à peine me connoît.

Tu n'as rien fait, lui dit un Sage,
Qui ne l'étoit point à demi!
Quoi! n'as-tu point, dans ton naufrage,
Aidé quelquefois ton ami,
Et cultivé ton héritage?
N'as-tu point joui de tes ſens,
Du témoignage de ton ame,
Vu le ſourire de ta femme,
Et le bonheur de tes enfans?
Eh! vis, ſavoure l'exiſtence;
Sois bon, ſenſible, généreux;
Apprends ſur-tout l'art d'être heureux:
Voilà de l'homme la ſcience:
Tu n'as rien à faire de mieux.

J'ENTENDS d'ici crier nos Maîtres:
« Les beaux conſeils! tout eſt perdu!
» Eh quoi! dans *l'échelle des êtres*,
» On ſouffre un tel individu! »
Ma confuſion eſt extrême:
Mais, j'en conviens naïvement,
Rebelle à leur pouvoir ſuprême,
Et frivole profondément,
J'ai mérité cet anathême.
Car enfin, tout bien calculé,
Eſt-il démontré que je penſe?
Ai-je, Economiſte zélé,
Riſquant des calculs d'importance,
D'écrits ſolides ſur le blé,
Alimenté toute la France?

Le vent, de Montmartre à Pantin,
Grâce à mon art ſcientifique,
Fait-il tourner un ſeul moulin
Qui ſoit ſorti de ma fabrique?
Qu'eſt-ce qu'on m'a vu concevoir
Pour les progrès de la culture?
Ai-je inventé quelque ſemoir?
Et qu'ai-je dit ſur la mouture?
Sans titres, m'arrogeant des droits,
Ai-je, plein d'une noble audace,
Commenté le texte des loix,
Et donné des leçons aux Rois,
Qui n'aiment pas qu'on leur en faſſe?
J'interdis à mon Apollon
Le dédale diplomatique,
Et laiſſe le corps politique
Vaciller dans ſon tourbillon;
Je ne connois point cette emphaſe
Qui met les têtes à l'envers;
L'art d'enfermer dans une phraſe,
La Morale de l'Univers:
Dans ſes folles métamorphoſes,
Mon eſprit, errant au-dehors,
Ne ſait point ſaiſir les rapports,
L'enſemble harmonique des choſes,
Et leurs inviſibles accords.
Mais je ſais rire en récompenſe,
Et même rire à mes dépens;
Tous les matins, dans le ſilence,

Je vais brûler un grain d'encens
Sur l'autel de la tolérance :
Je persiffle avec assurance
Ces Egoïstes sourcilleux
Qui ne permettent pas qu'on pense,
A moins qu'on ne pense comme eux.
Trop fier pour descendre à l'intrigue,
Je fuis les sentiers tortueux :
La palme qu'emporte la brigue
Cesse d'en être une à mes yeux.
L'ombre du crédit m'importune ;
Loin de courtiser la faveur,
Si je veux rencontrer un cœur,
Je le cherche dans l'infortune.
Je ne me laisse point charmer
Par l'éclat d'un luxe stérile ;
Plus mon ami peut m'être utile,
Moins j'ai de plaisir à l'aimer.
J'honore les rangs & les titres,
Mais sans jamais m'en étayer :
Au coin de mon humble foyer,
Mes sentimens sont mes arbitres,
Et je m'appartiens tout entier.
QUANT à cette vertu secrette,
A ce mécanisme caché
Qui fait rouler notre planette,
Je n'en sais rien, la chose est nette
Et n'en suis point du tout fâché.
Ma raison, qui de soi dispose,

Sans tous ces calculs imparfaits,
Sur l'ordre établi se repose,
Et je profite des effets,
Sans trop analyser la cause.

PENSEURS célèbres, pauvres gens,
Qui, sur le systême du monde,
Balbutiez vos argumens,
Et dont l'ignorance profonde,
Depuis plus de quatre mille ans,
Des mêmes erreurs nous inonde,
Sous mille titres différens!
Vous m'amusez bien, je vous jure,
Et j'aime votre sérieux,
Lorsque, rêvant à l'aventure,
Chacun de vous, à qui mieux mieux,
Croit deviner la contexture
De ce globe mystérieux,
De ce grand corps de la nature
Dont le Moteur est dans les Cieux.
Cette ame par-tout répandue,
L'un dans le feu croit la trouver;
L'autre soutient, & croit prouver
Que c'est l'eau qui la distribue.
Cet autre, bavard éternel,
Adopte l'air qui l'environne
Pour le mobile universel,
Et s'en nourrit, quand il raisonne.
Celui-ci se bat pour le plein:
Celui-là se perd dans le vuide.

Au grand tout, chef-d'œuvre divin,
L'un veut que le hasard préside :
L'autre y soupçonne du dessein.
Tantôt la matiere engourdie
Est brute, oisive & sans ressort,
Et tantôt, pleine d'énergie ;
L'Univers lui doit son accord.
Eh! de cet embarras extrême,
Qui vous empêche de sortir ?
Adorez un Etre suprême,
Sans chercher à le définir :
Qu'il soit de tout cause première ;
Qu'il anime les élémens,
Sème dans les airs transparens
Les globules de la lumière,
Et nous la jette par torrens ;
Qu'il ait une puissance entière
Sur la mort, la vie & le tems :
Dès-lors, raisonneurs inutiles,
Si par lui tout est dirigé,
Reposez-vous, dormez tranquilles :
Voilà votre globe arrangé.

Mais que fais-tu, Muse perfide,
Muse rebelle à mes leçons ?
Arrête à la voix de ton guide ;
Crains le souffle des Aquilons.
Laisse, laisse l'aigle intrépide
S'élancer au sommet des monts ;
Et rase, hirondelle timide,

L'étang qui dort dans nos vallons.
Malgré le zèle qui t'inſpire,
Tes efforts ſont foibles & vains;
Satisfaits d'aimer les Humains,
N'aſpirons point à les inſtruire.

REVENEZ vîte, revenez,
Amour, Séduction, Folie!
Les liens dont vous m'enchaînez
Me font ſeuls tenir à la vie.
Vous que j'adore, êtres charmans,
Dont l'image ſeule intéreſſe,
Qui jouez avec le Printems,
Réchauffez l'automne des ans,
Et reſſuſcitez la vieilleſſe,
Diſpoſez de mes ſens troublés,
Belles Circés, tendres Sirènes:
Ah! commandez en ſouveraines,
Et trompez-moi, ſi vous voulez.
Vous ſavez changer en délices
Les peines dont nous ſoupirons:
Malheur aux trop prudens Ulyſſes
Qui ferment l'oreille à vos ſons!
Parez de fleurs mes avirons,
Et qu'au ſein des plaines profondes,
Bercé par vos illuſions,
Mon vaiſſeau gliſſe ſur les ondes,
Au bruit flatteur de vos chanſons!

D'UNE rêverie inquiette,
Ne ſuivons point l'égarement.

Dans l'avenir dès qu'on se jette,
On fait un larcin au présent.
Songeons, lorsque le jour commence,
A l'embellir jusqu'à la fin :
Gardons toujours une espérance,
Pour l'opposer au noir chagrin,
Pour les revers un front serein,
Pour l'instant une jouissance,
Un desir pour le lendemain.

Fin du troisième & dernier Volume.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU

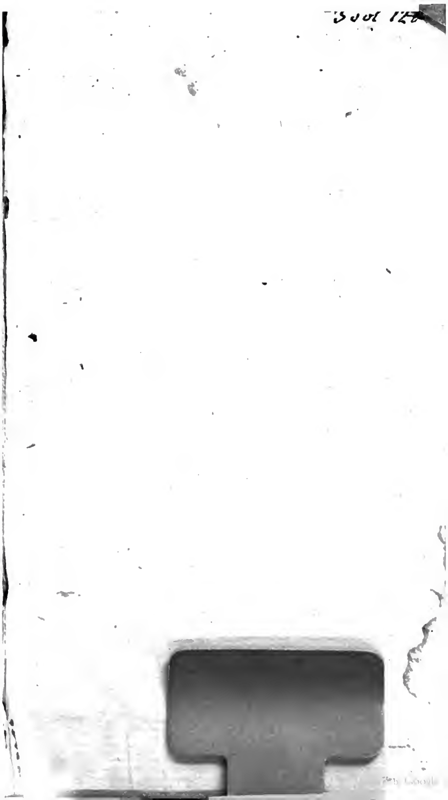
DANS CE VOLUME.

POÉSIES FUGITIVES.

ÉPITRES.

MELANGES DE POESIES.

Fin de la Table du troisième & dernier Volume.




BIB